

LE PÈRE GIRARD · ÉDITIONS DU CENTENAIRE  
VOL. I SOUVENIRS  
VOL. II EXPLICATION DU PLAN DE FRIBOURG  
VOL. III DISCOURS DE CLOTURE



PÈRE GRÉGOIRE GIRARD 1765-1850



PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION · FRIBOURG 1950

www.editionsducentenaire.ch

# DISCOURS DE CLÔTURE

prononcés par le R. P. Grégoire Girard

Préfet des écoles de Fribourg

1805 — 1822



01950/149

COMMENTÉS PAR EUGÈNE-JOSEPH EGGER

Docteur ès lettres

www.digitale.library.ethz.ch

## INTRODUCTION

En 1826, le Père Girard écrit ses Souvenirs<sup>1</sup>. Dans les trois chapitres qui nous sont parvenus, il nous raconte sa vie jusqu'en 1805, date à laquelle il prit la direction de l'école primaire de Fribourg. Le quatrième chapitre, intitulé Le préfet des écoles, est malheureusement perdu. Le célèbre pédagogue l'a probablement détruit pour ne blesser personne parmi tous ceux qui n'avaient pas compris ses intentions et ses idées. C'est ainsi que les Discours de clôture prononcés par le Père Girard à la fin de chaque année scolaire sont les seuls documents de sa main décrivant son activité, ses projets et ses réalisations comme préfet des écoles. Comme cette activité l'a rendu célèbre dans toute l'Europe, ces discours sont d'une très grande valeur. Nous y trouvons de plus un reflet des événements historiques généraux, une description de la lutte des idées et des partis politiques, ainsi qu'un récit du développement de la ville de Fribourg au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'étude des Discours de clôture nous permet de discerner trois étapes dans la vie du préfet des écoles : la première datant de 1805 à 1810, année où il visita l'institut de Pestalozzi à Yverdon ; la deuxième de 1810 à 1815, année de la Restauration ; la troisième de 1815 à 1823, marquant sa chute et son départ.

La période de 1805 à 1810 est celle des débuts, des premières réalisations. Le Père Girard exhorte ses élèves au travail ; il leur prouve la nécessité de l'instruction et leur rappelle les « bienfaits » des parents et des magistrats. C'est ainsi qu'indirectement il invite les parents et le Gouvernement à collaborer avec lui dans le domaine de l'instruction publique. Son ton est modeste et simple, caractéristique des humbles débuts de son école.

En 1810, le Père Girard fut envoyé à Yverdon pour visiter l'institut de Pestalozzi et pour en faire rapport<sup>2</sup> au Gouvernement helvétique. Ce séjour fut d'une grande importance pour le pédagogue fribourgeois. Il en profita largement, tout en améliorant la méthode du maître d'Yverdon, sans copier toutefois ce qu'il avait vu. Dès maintenant, le P. Girard s'adresse moins à ses élèves qu'aux magistrats et aux parents, auxquels il veut donner un compte rendu et une explication de son travail qui revêtait de plus en plus un caractère d'intérêt public. Nous pouvons toutefois supposer que l'appel lancé par le Gouvernement helvétique avait déjà provoqué les premières jalousies et éveillé la critique, car dans son discours de 1811, le préfet se défend contre le reproche de vouloir introduire des innovations. Combien le pédagogue prenait part à la vie publique et sociale de Fribourg, l'allocution de 1812 le prouve. En effet, c'est l'année précédente que la loi sur la mendicité fut promulguée et le Père Girard essaie de démontrer que seule l'école peut préparer l'enfant à une vie laborieuse et honnête. Le discours

de 1813 ne nous est pas parvenu. La cérémonie de clôture et la distribution des prix eurent pourtant lieu. Le procès-verbal de la Chambre des Scholarques nous en donne la preuve, puisqu'il mentionne la somme versée au R. P. préfet pour les prix des élèves. Les passages du discours daté de 1813, par Alexandre Daguët, sont extraits de celui de l'année 1815. Il est d'ailleurs peu probable qu'en 1813, dernière année du régime de la Médiation, l'école du Père Girard eût été l'objet d'une telle critique publique et générale comme le révèlent les passages indiqués par Daguët. En 1814, le changement politique eut lieu. Nous comprenons la joie du préfet des écoles qui se trouve en face des nouveaux magistrats dont il aurait pu craindre l'absence. Eut-il tort de leur énumérer ce que leurs prédécesseurs avaient fait pour son école, ce que cette école était devenue sous le régime de la Médiation ? Le Père Girard n'a jamais été un diplomate.

A partir de 1815, les Discours de clôture prendront de plus en plus un caractère apologétique. Les patriciens, revenus au pouvoir, n'aimaient guère cette école, qui s'efforçait d'abolir les distances entre les différentes classes sociales et politiques. Selon eux, le peuple aurait dû rester dans l'ignorance, se contenter d'obéir et se désintéresser des affaires publiques. Aussi reprochaient-ils à cette école de répandre les lumières, de mener au rationalisme, pour employer un terme moderne. Le Père Girard repousse ces accusations en citant l'Évangile qui dit : « Je suis la lumière du monde. » Le discours de l'année 1816 présente un intérêt tout particulier, car le Père Girard y explique deux innovations, d'une importance décisive pour son activité et sa vie. Tout d'abord, il démontre le rôle de l'enseignement des langues et surtout de la langue maternelle dans l'instruction primaire. C'est l'idée qui mûrissait en lui depuis sa visite à l'institut de Pestalozzi où il avait estimé excessive l'importance accordée aux mathématiques qui ne parlent pas au cœur. Le pédagogue se rappelait les propres expériences faites dans sa jeunesse où l'esprit géométrique, formé par une philosophie purement expérimentale, devait être troublé par les problèmes de la foi alors qu'il étudiait la théologie. C'est pour cela qu'il s'efforçait de former à la fois l'esprit et le cœur de ses élèves. Ensuite, le Père Girard annonce l'introduction de l'enseignement mutuel, méthode qui lui semblait un don du ciel, puisque l'accroissement du nombre des élèves réclamait aussi un nombre plus élevé d'instituteurs. L'année suivante, en 1817, la nouvelle loi sur les écoles fut discutée par les autorités ecclésiastiques et civiles. Ce fait fit espérer une amélioration de la situation de l'école et du préfet. C'est bien pour cela que le Père Girard se défend, en présence de l'Évêque lui-même, du reproche « que l'école faisait trop peu pour l'instruction religieuse ». Ce discours a été imprimé ainsi que les suivants, ce qui démontre bien l'importance que le Père Girard attachait à ces comptes rendus publics. En 1818, les Jésuites furent rappelés à Fribourg. Le Père Girard retrace à cette occasion l'histoire de son école et il explique surtout la méthode de l'enseignement mutuel qui, conditionné par le nombre croissant des élèves et le manque de maîtres d'école, devait permettre de donner une instruction graduée et individuelle. C'était déjà l'école active. L'année suivante, en 1819, une année après la rentrée des Jésuites dans leur collège, le Père Girard est obligé de défendre



*C'est ainsi que les Discours de clôture sont en même temps un document d'histoire pédagogique et politique et qu'ils apportent un enrichissement à la biographie du P. Girard.*

*Le manuscrit autographe se trouve actuellement en possession de la famille de Weck, à Genève. M. Frédéric de Weck-Martin a bien voulu nous le prêter, ce qui nous a permis de le comparer avec la copie déposée à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. Je tiens à l'en remercier. La copie, établie par M. Blanc-Dupont en 1896 est d'ailleurs très bien faite. Quelques détails y sont supprimés, tels que les noms des élèves ayant reçu des prix, etc. Elle contient aussi les discours complets, tandis qu'elle ne cite les chants des élèves qu'à la fin. Un microfilm du manuscrit autographe sera déposé aux Archives du Couvent des Cordeliers (ACC) avec les autres papiers du célèbre Cordelier pédagogue.*

Berne, le 25 avril 1949.

Eugène-Joseph Egger.

# Les Discours de clôture du Père Girard

1805 - 1822

## Discours du 12 septembre 1805

Voici donc, mes chers et tendres enfants, voici ce grand jour dont nous avons si souvent parlé, en vous disant et répétant toujours cette importante vérité : *La récompense suit le travail.*

Regardez, mes amis, cette vérité est écrite partout autour de vous, et combien je désire qu'elle entre bien avant dans votre esprit et dans votre cœur, afin qu'elle n'en sorte jamais, qu'elle vous inspire, et qu'elle encourage en vous l'amour du travail.

Il n'y a pas longtemps que vous avez vu nos champs couverts d'une riche moisson. C'était un beau coup d'œil que de voir ces campagnes dorées, et de se perdre dans le calcul de ces tiges frêles et souples pliant sous le poids d'un gros épi et offrant au campagnard le prix de son travail. Je vous dis le prix de son travail, mes enfants, car le cultivateur a dû labourer cette terre pour qu'elle lui donne du blé, il y a passé la charrue et la herse, il l'a arrosée de ses sueurs. A son lever, le soleil le trouvait sur son champ et le soleil le laissait encore à la même place et au même travail, lorsqu'il jetait ses derniers rayons sur nous.

Et ces arbres, mes amis, ces arbres qui vous ont donné la cerise que vous aimez tant, ces pruniers encore, ces pommiers qui vous offrent leurs fruits pour vous désaltérer et vous nourrir, ne semblent-ils pas vous dire ces paroles : *La récompense suit le travail !* C'est le travail qui les a plantés, le travail qui a protégé leur tendre enfance contre les frimas, les animaux voraces et le souffle impétueux des vents. S'il nous donne des fruits, l'arbre demande toujours de nouveaux soins et de nouvelles peines. Il refuse à la paresse ses présents et ne paye que le travail que l'on fait pour lui.

Vous aimez les raisins, mes amis, et celui qui vous en donne ne vous fait pas un petit cadeau ; eh bien, savez-vous que de toutes les productions de la terre, c'est peut-être celle-ci qui exige le travail le plus pénible et

le plus assidu. Le printemps n'est pas venu que le vigneron se met à l'ouvrage, et greffe durant toutes les ardeurs de l'été, et ne finit sa tâche dans la vigne que lorsque l'hiver a déjà ravagé nos jardins et commence à glacer les membres de l'ouvrier.

O mes amis, votre père, votre mère vous l'ont dit souvent que l'on n'avait rien sans peine, et vous retrouverez partout une vérité dont il faut dès à présent vous convaincre et vous pénétrer. Voyez cette belle, douce et bienfaisante nature, que j'aime tant à voir et à méditer, à revoir et à méditer encore, et que vous aimeriez aussi, si vous aviez le bonheur de la mieux connaître, cette nature qui nous retrace la bonté de son divin Auteur, tout en nous annonçant sa présence. Cette nature prévient sans doute nos besoins et nos désirs, mais elle veut aussi que nous méritions ses faveurs ; elle récompense le travail, elle punit l'indigne et honteuse paresse.

La nature est juste, mes amis, et comme elle ces Magistrats devant qui vous êtes, ces instituteurs qui vous ont suivis durant cette année, seront justes à leur tour. Ils vous ont prévenus que la récompense serait le prix de l'application et des efforts, et ils vont dans ce moment se dégager de leur promesse. Vous êtes ici tous réunis, vous êtes sous les yeux de vos parents, vous êtes environnés d'une foule de spectateurs qui se préparent à applaudir au mérite, comme à blâmer la mauvaise conduite et l'oisiveté. Regardez bien, mes amis, où vous êtes et pensez à ce qui vous attend.

Il en est plusieurs parmi vous qui se sont distingués par leur talent et leur travail, le travail joint au talent leur a fait devancer leurs camarades et faire de brillants progrès, qu'ils se réjouissent, car ils vont être couronnés.

*La récompense suit le mérite.*

Il en est d'autres à qui le ciel n'a pas donné autant de facilité et de génie. Le courage cependant ne les a point quittés, et s'ils n'ont pas pu s'avancer beaucoup, ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir. Qu'ils se consolent ces estimables enfants, il est aussi des prix pour la diligence.

*La récompense suit le travail.*

Nous le savons, il ne nous est pas donné à tous de faire de brillants progrès, mais ce que vous pouviez tous, c'était de vous surpasser les uns les autres par l'attention et l'assiduité ; c'était de vous appliquer à l'envi et de ne le céder à personne dans le zèle et l'ardeur pour le travail. Ainsi, mes amis, on vous pardonnera de n'avoir pas emporté les premières couronnes, mais on ne vous pardonnera pas d'avoir laissé échapper celles que l'on destine à la diligence et, en vous voyant sortir d'ici les mains vides, chacun aura l'air de vous dire : « Que n'avez-vous travaillé comme d'autres ».

Enfin, il est encore une troisième couronne que chacun de vous pouvait

disputer à son camarade, il le pouvait et il le devait — c'est le prix de la sagesse —, le plus beau, le plus touchant, le plus précieux de tous. Pour l'obtenir, mon ami, quel que vous soyez, vous deviez tâcher d'être l'enfant le plus doux, le plus respectueux, le plus soumis, le plus réservé et le plus pieux de votre classe, et cela ne dépendait que de vous. Il fallait vaincre la pétulance de votre âge, ses goûts et ses vices, il fallait résister aux mauvais exemples et à la séduction ; les efforts et la victoire vous eussent mérité des couronnes.

Il sera beau, mes chers enfants, d'en recevoir ici sous les yeux de tous vos camarades, au milieu d'une nombreuse assemblée, et de la main du *Magistrat* de cette cité ; mais ces couronnes ne sont pas toute la récompense qui vous attend. Les caresses d'un père, d'une mère, d'une famille chérie sont encore un beau prix qui vous est destiné, et si vous regardez plus loin, vous verrez qu'en continuant à vous bien conduire, la reconnaissance ira croissant de jour en jour. Dans un âge plus avancé, vous serez la gloire et le soutien de vos parents, vous mènerez une vie honnête et sage, réparant par le travail les torts de la fortune si elle devait en avoir. Vous servirez votre patrie et vos semblables, vous servirez Dieu, mes enfants, et Dieu sera votre père, quand vous n'en aurez plus d'autre sur la terre. Il vous aimera, il veillera sur vous, il vous bénira sûrement et lui-même un jour vous couronnera.

En attendant cette couronne de sa main, prenez celle que l'on vous offre ici, prenez, et chaque jour que vous la reverrez, dites-vous à vous-mêmes : *La récompense suit le travail !* Montrez à ceux de vos camarades qui, en sortant d'ici, ne sortiront pas aussi joyeux que vous, montrez et dites : *La récompense suit le travail*, méritiez dans la suite et vous serez couronnés comme nous.

## Discours du 12 septembre 1806

Levez les yeux, mes enfants, et voyez cette foule de spectateurs, qui vous environne, et qui vous regarde. Reconnaissez vos Pères, vos Mères, vos Parents, vos connaissances ; c'est vous qui les amenez ici ; ils sont ici pour vous. Tout près de vous sont vos Maîtres et qu'est-ce qu'ils ont devant eux ? des prix, des médailles et des rubans qui flottent, et n'est-ce pas pour vous que sont ces rubans, ces médailles et ces prix ? Au milieu, vous voyez le vénérable chef du diocèse en cheveux blancs et le sourire sur les lèvres ; votre vue le réjouit, et c'est vous qu'il honore de sa présence. Plus loin, vous voyez le Magistrat de notre ville et le conseil des écoles, et pour qui se sont-ils rendus dans ce lieu où vous êtes ? Vous pensez que c'est pour vous et vous ne vous trompez pas.

Vous n'êtes encore que des enfants, mes amis, et voyez combien votre enfance nous est précieuse à tous, combien nous l'aimons et quel intérêt elle nous inspire ! Ce n'est pas seulement en ce jour que vous nous occupez, vous êtes notre sollicitude de tous les jours et de toutes les heures ; chaque jour vos maîtres vous reçoivent des mains de vos parents, et chaque jour vos parents vous reçoivent de nos mains. C'est une succession continue de soins et de tendresse ; on pourrait dire encore que c'est une succession non interrompue d'inquiétudes et de peines, car vous nous inquiétez et vous nous peinez quelquefois.

Et pourquoi tant de soins, d'inquiétudes, d'embarras et de travaux ? Il s'agit, mes enfants, de votre éducation, et cette éducation est la chose la plus nécessaire et la plus importante, quoique ce ne soit pas la plus facile.

Vous avez vu dans nos jardins l'œillet, la rose, la tulipe, ces fleurs riantes qui réjouissent notre vue par les plus belles couleurs et répandent au loin le plus doux parfum ; croyez-vous qu'elles seraient ce qu'elles sont si l'on n'avait pas soin de les élever ? Or, il faut d'abord les planter dans une terre qui leur convienne, il faut les arroser, il faut les défendre des vents du nord qui les glaceraient ; il faut les mettre à l'abri d'un soleil trop ardent ; il faut les préserver de la vorace fourmi et des autres insectes, il faut des soins sans nombre et sans nom, ou bien vous n'aurez que des fleurs tristes et languissantes et la plante finira par périr.

Vous êtes de jeunes plantes, mes enfants ; comme on élève la tulipe, la rose et l'œillet, c'est ainsi qu'il faut vous élever, et nous tous, nous sommes des Jardiniers, chargés du soin de vous faire fleurir et prospérer.

En vérité, vous ne sauriez venir à rien si nous négligeons votre éducation. Voyez un peu ce que vous seriez sans nous. Vous seriez d'abord de petites créatures très ignorantes et par là même très faibles, très indigentes et très malheureuses. Personne de vous n'a deviné que vous avez dans le ciel un Père qui vous aime ; c'est nous qui vous l'avons appris et vous êtes heureux de le connaître. Vous n'avez pas pu imaginer ce que vous avez à

faire dans la vie, c'est nous qui vous montrons le chemin, comme des guides fidèles et assurés. Sur la terre encore, on a toutes sortes de besoins et pour y suffire, au moins à la place où vous êtes, il faut savoir *parler, lire, écrire, calculer*, et il faut encore bien des connaissances et des talents, que vous n'avez pas et que l'on cherche à vous donner. Ici ce n'est pas seulement le besoin, c'est encore l'agrément de la vie ; qu'il est doux par exemple de pouvoir par la lecture s'instruire de mille objets, revenir sur les temps passés, faire connaissance avec des hommes et des choses qui ne sont plus ; voyager dans des pays lointains et faire le tour du monde sans bouger de la place. Qu'il est doux encore de pouvoir lire ce que pense, ce que fait une personne chérie qui nous écrit, et de pouvoir par l'écriture lui transmettre nos pensées et nos sentiments !

Vous ne sentez pas toujours, mes enfants, combien il importe de vous instruire ; cependant, il vous sera aisé de voir que l'on vous rendrait un bien mauvais service si l'on écoutait toutes les répugnances que vous montrez quelquefois pour le travail. Vous diriez peut-être au moment que nous sommes bons et, au fond, nous serions des cruels, et un jour, vous ne manqueriez pas de nous le reprocher. Oui, je le répète, à défaut de culture, la plante ne fleurit pas, elle périt ; et à défaut d'éducation, l'enfant ne vient à rien, qu'à l'ennui, le besoin, la misère et la honte.

Mais ce n'est pas tout de vous donner des connaissances et des talents, il faut surtout former votre cœur et faire de vous des enfants sages, honnêtes et bons. De là, mes amis, ces avertissements et ces réprimandes que l'on vous donne tous les jours dans la maison paternelle et que l'on vous répète à l'école, parce que vous ne sauriez trop les entendre. Vous trouvez quelquefois que nous sommes grondeurs, hélas ! nous aimerions mieux vous louer ; mais deviendriez-vous sages et bons si l'on vous laissait vivre à votre gré ? Voyez un peu ce qui arrive quelquefois, lorsque vos parents ou vos maîtres ne sont pas avec vous, vous perdez votre temps dans des jeux bruyants et déplacés, vous vous dites des grossièretés et des injures, vous vous emparez de ce qui n'est pas à vous, vos volontés se croisent et vous vous disputez, la colère s'allume et l'on en vient aux coups. C'est ainsi, mes amis, qu'abandonnés à vous-mêmes, avant de savoir vous maîtriser et vous conduire, vous êtes bien vite de méchants enfants, et vous seriez dans la suite de méchants hommes, vous tourmentant les uns les autres si l'on n'avait pas soin de vous corriger dans votre jeunesse. Un jeune arbre se redresse facilement, on ne peut plus le redresser une fois qu'il a grandi.

Peu contents d'avoir réprimé le mal dans vos jeunes cœurs, il faut que nous tâchions encore de vous inspirer des sentiments et d'encourager et cultiver en vous tout ce qui est beau, noble, grand, honnête et bon. Si nous grondons souvent, nous louons volontiers ce qui est digne d'éloge. Ne dirons-nous pas à l'enfant qui est sage : « Courage, mon ami, tu me plais, je t'aime bien, et si tu continues, je t'aimerai toujours », et toujours

on le lui dit, et pour lui marquer ce que l'on éprouve pour lui, on l'élève au-dessus de ses camarades, en plaçant sur son cœur le signe de la sagesse et de notre affection.

O combien je désire que nous puissions placer dans votre âme le plus profond respect et la plus vive reconnaissance envers notre Père céleste, qui vous éclaire, vous nourrit et vous aime tous ! Aimer Dieu c'est votre premier devoir, c'est aussi le premier de tous les biens. Que je désire encore que nous puissions vous inspirer de l'estime et de l'amour pour tout ce qui est homme ! Il est doux d'aimer ! Vraiment, on ne sait rien du bonheur que Dieu nous destine quand on ne connaît pas l'amitié.

Voilà donc notre tâche, mes enfants, et notre occupation ; former votre cœur au bien, à la piété et à l'amour de vos semblables et vous donner encore les connaissances et les talents qui vous sont nécessaires ou utiles dans la vie ! Heureux si nous pouvons y réussir ! nous vous avons élevés, nous avons fait pour vous ce que le jardinier fait pour l'arbre et la plante qu'il cultive. Vous fleurirez, jeunes plantes, vous porterez des fruits, et ces fruits et ces fleurs seront pour vous.

Voici pourtant une différence entre la plante et vous, mes enfants. La plante ne peut pas s'aider elle-même, elle ne pense pas, elle ne voit pas, elle ne bouge pas, et c'est le jardinier qui fait tout pour elle. Vous, mes amis, vous êtes vivants, vous avez un esprit pour penser, des yeux pour voir, des membres pour agir, une volonté pour vouloir et ne vouloir pas. S'il est vrai que vous ne pouvez ni prospérer ni fleurir sans nous, nos soins deviennent inutiles si vous ne voulez pas en profiter. C'est à nous à vous conduire et à vous aider ; mais écouter et vouloir vous servir de vos talents et de vos forces, c'est votre affaire, mes amis ; personne ne peut agir, vouloir et écouter à votre place.

Voici ce qui met entre vous la plus grande différence. Les uns sont attentifs, dociles, et plus ou moins laborieux, ils profitent. D'autres répugnent au travail, ils sont dissipés et peu soumis, ils ne profitent pas. Assurément que nous vous aimons tous bien tendrement, n'avons-nous pas pour tous la même sollicitude ? et ce que nous faisons, ne le faisons-nous pas pour tous également ? Oui, oui, depuis le premier au dernier, vous êtes chers à notre cœur. Mais jugez vous-mêmes si nous devons confondre l'élève laborieux, docile et bon, avec celui qui l'est moins ou pas du tout.

Notre œil comme notre amour et nos soins vous ont suivis toute l'année. Nous avons pesé, comparé le mérite, et à présent que nous sommes au bout de la carrière, il s'agit de donner à chacun la place, l'éloge et la récompense qu'il a mérités.

C'est un beau jour que celui-ci, mais c'est aussi un jour de tristesse et de honte. Jour de honte et de tristesse pour l'enfant que rien n'a pu corriger jusqu'ici et qui a donné à la dissipation des moments précieux qu'il devait au travail. Puisse-t-il enfin reconnaître ses torts, s'amender et consoler ses parents et ses maîtres ! Jour de joie pour l'élève docile, studieux et

bon, qui sortira de ce lieu avec une couronne. Nous jouissons pour lui et pour le père et la mère qu'il réjouira. Jour de contentement pour tous ceux qui, sans avoir de prix, se sont cependant distingués par leur docilité et leur travail. Si la couronne leur a échappé cette fois, avec de la constance il l'obtiendront un autre jour, et nous attendons avec impatience le moment de la placer sur leurs têtes.

## Discours du 11 septembre 1807

Le jour des récompenses est de retour, mes enfants ; l'heure a sonné ; voilà les prix et le *Magistrat* qui va vous les remettre. Vos visages me disent que vos cœurs ne sont pas sans inquiétude. L'espérance et la crainte se succèdent et se chassent mutuellement. Vous voudriez sortir de cette pénible incertitude. Encore un moment et vous en sortirez. Quelle joie pour l'enfant qui s'entendra appeler ici à recevoir une couronne ! Tenant son prix dans la main, il se croira le maître et le propriétaire du monde entier, et ce jour sera pour lui le plus beau jour de sa vie. Il apportera la joie dans la maison paternelle. Cependant, il ne l'emportera pas tout entière de ce lieu puisque nous l'aurons partagée. Nous partagerons aussi votre tristesse, pauvres enfants qui allez sortir d'ici les mains vides, et si vous êtes honteux de votre défaite, croyez-moi, nous n'en serons pas orgueilleux.

La justice veut, mes amis, que vous soyez distingués ; elle est la maîtresse et nous devons lui obéir. Elle a voulu que les plus sages, les plus *instruits*, les plus *diligents* de l'école fussent récompensés, et ils vont l'être dans un moment. Cependant, mes amis, gardez-vous bien d'une erreur qui est de votre âge malheureusement, et de bien des personnes plus âgées comme si elles étaient dans la première enfance. N'allez pas croire que la justice n'ait rien à vous donner ou rien à vous refuser que des prix. Ces prix, d'une modique valeur, ne sont qu'une marque, un avertissement de ce que la justice fera pour vous dans la suite ; et ce qu'elle fait aujourd'hui n'est qu'une leçon qu'il vous importe beaucoup de comprendre et de retenir.

Croyez-vous bien, mes amis, qu'un sage enfant — je veux dire un enfant respectueux dans la prière et le temple du Seigneur, un enfant qui honore son père et sa mère dans ses paroles et ses actions comme dans son cœur, un enfant docile à la voix de ses maîtres et reconnaissant des soins qu'on lui donne, un enfant enfin qui ne sait qu'obliger ses compagnons, sans leur faire jamais ce qu'il ne voudrait pas que les autres lui fissent, croyez-vous bien que cet enfant n'ait autre chose à attendre que le prix qu'il va recevoir ici ? — La sagesse, mes amis, a de plus belles récompenses à espérer. Si vous êtes sages, vous serez les amis du bon Dieu et c'est bien là le plus beau de tous les prix, c'est le prix de tous les jours, de toute la vie, de toute l'éternité. Peut-il vous manquer quelque chose quand nous sommes les bien-aimés de Dieu ? Je vous répète ici ce que Tobie disait à son fils : *Ne te mets pas en peine, mon fils*, lui disait-il en le pressant contre son cœur, *ne te mets pas en peine, nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu et gardons ses commandements*. Oui, le bon Dieu qui arrange tout dans la vie, quoiqu'on ne voie pas sa main, le bon Dieu, dis-je, récompense toujours une conduite sage et honnête, et s'il

permet que les bons aient quelque mal, il est toujours là ou pour les guérir ou pour les consoler. Prenez donc courage vous tous, mes enfants dont nous aimons la sagesse, et en recevant ici votre prix, dites-vous : « Ce n'est ici qu'un échantillon de la justice qui me sera rendue ; si je fais bien, je me trouverai toujours bien, et pour me bien trouver toujours, je veux toujours bien faire. » Que Dieu bénisse votre résolution, sages enfants, et qu'il daigne l'inspirer à tous vos camarades. Ceux d'entre eux qui se conduisent mal, quels que soient d'ailleurs leur nom, leur état, leur fortune, leurs talents, n'importe, en se conduisant mal, ils se trouveront mal à tout âge comme où ils seront.

Nous avons aussi des prix pour les élèves qui se sont distingués des autres par leur *savoir*. Nous les appellerons, nous les couronnerons, ils le méritent. Mais cette couronne n'est pas tout ce qui les attend, car elle n'est aussi qu'un échantillon de la justice qui leur sera rendue. Les connaissances, mes enfants, ornent l'esprit et l'ornent pour toute la vie, elles répandent sur nos jours mille agréments, elles nous aident dans toutes nos affaires, elles donnent de la considération et du pain. — J'ai souvent entendu dire, et vous l'entendrez : *A quoi bon tant de savoir ?* — C'est là le langage de la honteuse paresse qui ne veut pas travailler, ou bien le langage de la sotte ignorance qui ne voit pas en plein jour ; peut-être même le langage de la basse jalousie, qui voudrait seule savoir quelque chose, primer, et jouir seule de ce qui nous est offert à tous. Gardez-vous bien, tendres élèves, d'écouter jamais ce que peuvent vous dire la jalousie, l'ignorance et la paresse, ce sont là de tristes et perfides conseils ; il en est un meilleur et c'est le bon Dieu même, qui vous a donné la mémoire, l'esprit, la parole, les talents pour les cultiver et qui un jour vous demandera compte de l'usage que vous aurez fait de tous ses dons. Celui qui, enfant, enterre la portion qu'il a reçue, sera puni comme la justice le veut ; et celui qui fait valoir la sienne sera récompensé, on l'élèvera, on lui donnera davantage, et voilà ce que nous voulons vous dire en couronnant son progrès.

Enfin, nous avons encore des prix pour la faible et infatigable abeille qui fait peu chaque jour, parce qu'elle a peu de forces, mais qui finit par faire beaucoup parce qu'elle a beaucoup de zèle et beaucoup de constance. Vous m'entendez, enfants du travail et de la *diligence*, et vous connaissez l'emblème que nous plaçons sur votre cœur. S'il vous dit ce que vous êtes et ce que vous faites, il vous dit aussi ce que vous aurez. Par son assiduité, l'abeille se prépare d'abondantes provisions pour la saison dure qui glace et détruit les fleurs. Et vous, par votre assiduité, vous vous préparez des ressources pour l'âge mûr et la vieillesse. Il vous faut plus de temps et plus de peines qu'à bien d'autres. Ce n'est pas votre faute, c'est un mérite de plus que vous avez, et que le Père céleste vous payera beaucoup mieux que nous ne pouvons le faire.

Nos moyens, mes enfants, sont peu de chose, et encore une fois,

ce ne sont pas des récompenses que l'on veut vous donner aujourd'hui, ce n'est qu'une instruction. Sans doute qu'une tendre mère, un père fidèle et de bons parents vous répètent sans cesse que votre bonheur dépend de votre bonne conduite, de votre application et de vos progrès, au moins vous le disons-nous tous les jours, nous qui vous instruisons, vous repreneons, vous encourageons avec tout l'intérêt que nous inspirent votre jeunesse et la sainteté de nos devoirs. Eh bien, ce que vos parents et vos maîtres vous disent, c'est là ce que vous crient ces prix que vous voyez, ces marques de distinction et cette respectable assemblée qui vous regarde.

Vous êtes à présent dans le printemps de la vie. C'est au printemps qu'il faut labourer les jardins, semer, arroser, sarcler, travailler. Si l'on néglige le travail, il n'y aura point de fleurs dans la belle saison, point de légumes et point de fruits. L'hiver viendra et l'on manquera de tout ; on ne peut plus semer sur un terrain gelé, et les plantes comme les fleurs ne viennent pas dans les neiges et les glaces. C'est à votre âge, mes enfants, qu'il faut cultiver votre esprit et votre cœur. L'esprit est ouvert, il peut recevoir des instructions, le cœur est encore tendre et il peut être formé à la sagesse, à la piété, à la vertu ; le caractère encore souple peut prendre la douce habitude du travail et la conserver.

Heureux l'enfant qui passe ses jeunes ans dans l'application ; s'il ne devient pas un génie, il sera un homme laborieux, rangé, économe, il remplira la tâche de la vie, et Celui qui nous a placés sur la terre pour y travailler saura bien lui payer ses peines.

Heureux l'enfant qui cultive les talents que le Ciel lui a donnés et fait chaque jour quelques progrès. L'ignorance est toujours honteuse, les connaissances toujours honorables et avantageuses. Elles nous servent dans toutes les circonstances de la vie et nous donnent les moyens d'être utiles aux autres. Y a-t-il quelque chose de plus doux, de plus beau et de plus agréable aux yeux de notre Père céleste qui veut que nous nous aidions les uns les autres comme de bons frères.

Heureux et doublement heureux l'enfant qui fait sa première étude de la sagesse, fuyant le mal, et faisant le bien, et donnant à ses parents et à ses maîtres la plus délicieuse jouissance, celle de voir devant eux un sage enfant. Il sera le premier que nous appellerons ici. La science est belle, elle est utile, *mais un bon cœur vaut encore mieux.*

## Discours du 15 septembre 1808

C'est la quatrième fois, mes enfants, que vous paraissez dans ce lieu saint pour témoigner votre reconnaissance à votre Père céleste, le remercier de tous ses bienfaits, et surtout des soins qu'il donne à votre enfance. C'est lui qui durant toute cette année a donné à vos parents et vos maîtres les lumières, le courage et la constance dont ils avaient besoin pour vous conduire. C'est lui qui a fait trouver à votre respectable magistrat les ressources nécessaires à votre instruction et qui lui a inspiré la bonne pensée de s'en servir comme il le fait. C'est lui encore qui vous a ménagé ces récompenses, que vous voyez ici devant vous, qui vous font tant d'envie et que nous allons vous remettre.

Vous voyez, mes enfants, qu'à l'exemple de votre Père céleste tout s'intéresse à vous. Je ne vous parle pas des soins que l'on vous donne sous le toit paternel, de la tendresse d'une mère qui donnerait sa vie pour conserver la vôtre, et qui prend sur elle toutes les inquiétudes, tous les soucis, tout le travail, et le jour et la nuit, afin que vous dormiez tranquillement, et qu'à votre réveil rien ne manque à vos besoins. Vos pères encore se privent de bien des choses, ils travaillent souvent à la sueur de leur front depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, se refusant souvent le repos... et pour qui ? C'est pour vous, mes enfants ; pour vous qu'ils nourrissent, qu'ils habillent, qu'ils logent, qu'ils entretiennent avec autant de générosité que de peine. Vous ne savez faire autre chose que de prendre la nourriture qu'ils vous donnent, user les vêtements qu'ils vous fournissent, vous reposer et chercher un abri dans l'habitation qu'ils vous ont préparée. En un mot, tout le mal est pour eux et tout le bien est pour vous. Comptez un peu et voyez si jamais vous pourrez payer à vos tendres parents tout ce qu'ils ont fait et font encore pour vous.

Après le bon Dieu et vos parents, c'est nous, mes amis, qui vous sommes le plus près. Notre tâche n'est pas de vous habiller et de vous nourrir. La charité quelquefois nous met à même de subvenir à quelques-uns de ces besoins, mais notre devoir est de vous former l'esprit et le cœur. De vous former l'esprit en vous donnant les connaissances qui vous seront nécessaires ou d'une grande utilité dans la vie. — De vous former le cœur, en réprimant les mauvaises inclinations que vous prenez si facilement à votre âge, et en vous inspirant des pensées et des habitudes qui vous rendent agréables à Dieu et aux hommes, et qui rendent à jamais heureux. Il ne nous convient pas, mes enfants, de nous étendre sur les peines, les soucis et les dégoûts que nous donnent les fonctions que nous remplissons auprès de vous. C'est à vous qu'il appartient de faire ce calcul, et ce calcul vous est aisé. Pour le faire vous n'avez qu'à penser à vous-mêmes ; — penser à la négligence que vous mettez souvent à remplir vos devoirs ; — penser à l'inquiétude qui règne parmi vous, et qui vous est souvent à charge à vous-mêmes ; — penser au peu de

disposition que vous apportez souvent à l'instruction, et qui nous force de revenir mille fois sur un objet qu'un esprit plus ouvert et plus attentif aurait saisi dès le premier instant ; — penser aux inclinations mauvaises que vous montrez souvent et que l'on est obligé de combattre sans cesse, sûrement avec bien du dégoût et du chagrin. Vos parents sans doute partagent avec nous cette tâche ; mais ils nous en laissent d'ordinaire la plus grande portion, et quelque petite qu'elle fût, elle serait toujours assez conséquente. On ne saurait donner assez de soin à un âge comme le vôtre ; si l'on vous laissait vivre à votre gré, vous seriez de petites créatures ignorantes et incapables de tout ; vous deviendriez bien vite méchants, et dans la suite vous ne sauriez que vous amuser, faire le mal et vous rendre pour toujours malheureux.

Après le bon Dieu, mes enfants, vos parents, et après nous, vous avez encore d'autres amis et d'autres bienfaiteurs ; ils paraissent moins, parce que vous les voyez moins souvent, mais ils ne sont pas moins les instruments dont le Père céleste se sert pour vous élever et vous mener à bien. Ces amis et ces bienfaiteurs sont les magistrats que vous voyez ici rassemblés devant vous. Les uns fournissent à la dépense qu'exige votre éducation, d'autres la dirigent et nous surveillent, nous qui sommes vos maîtres, afin que nous vous instruisions bien, et que nous mettions à vous élever toute l'attention, tous les soins, toute la constance et tout le scrupule qu'exige une si grande chose.

Considérez un peu, mes enfants, combien de personnes travaillent pour vous depuis le bon Dieu jusqu'à celui de vos camarades que nous plaçons à vos côtés ou au milieu de vous pour vous conduire ou vous contenir. Tout ce qui vous entoure s'occupe de vous, tout s'intéresse à vous, tout est pour vous en haleine et en mouvement ; vous êtes environnés de bienfaiteurs et d'amis ! Sans doute que nous aurons du plaisir à vous voir un jour sages, instruits, laborieux et à votre aise ; nous souffrirons dans la suite de votre méchanceté, de votre ignorance, de votre oisiveté et de votre misère, mais nous tous qui sommes grands, nous mourrons avant vous ; un jour nous vous ferons place, et nous ne serons pas exposés à souffrir quelque chose de vous, si vous n'êtes pas bien élevés. Cependant nous ne saurions nous consoler ainsi. — C'est vous-mêmes que nous voyons en tout ce que nous faisons, c'est pour vous que nous travaillons ; nous voulons à notre départ vous savoir heureux et dignes de l'être, et avant de partir nous vous donnons nos soins. — Est-ce peut-être votre docilité qui nous engage à vous aimer ainsi ? Est-ce votre reconnaissance qui nous anime et nous soutient ? Sûrement il y a parmi vous des enfants qui nous donnent du contentement, il y en a aussi qui sentent ce que l'on fait pour eux et qui nous montrent un attachement qui nous fait plaisir. Mais ces enfants, hélas ! ne font pas le grand nombre, et à votre âge on est si léger, si volage, si turbulent ou quelquefois si faible, que le plus sage n'est pas sans reproche, et il faut quelquefois aussi

l'avertir, l'encourager, le pousser ou le retenir. — Ce que je vous dis ici, mes enfants, vous le savez du reste, et je ne le dis ici en public pas pour vous humilier, mais pour que vous vous persuadiez bien que, ce que l'on fait pour votre éducation, on le fait par amour pour vous, on le fait par bonté, on le fait avec autant de désintéressement que de constance.

Mais à quoi bon tous ces détails ? Mon intention est-elle de vous reprocher publiquement tout le bien que l'on vous fait, et tout l'amour que l'on vous marque si bien ? Non, non, mes enfants, des souvenirs, et point de reproches. Je veux toucher votre âme, émouvoir la reconnaissance que le bon Dieu a placée dans le fond de votre cœur, afin que vous qui êtes des hommes, vous ne soyez pas comme la brute qui mange son foin sans penser à celui qui l'a fait croître. Encore l'animal n'est-il pas sans toute reconnaissance, vous le nourrissez et il s'attache à vous, vous le caressez et il vous rend vos caresses, il vous suit, il vous garde et vous défend au besoin. Qui de vous, mes amis, serait assez peu sensible pour ne pas sentir ce que l'animal sent ? Qui de vous voudrait se laisser surpasser en bonté par des êtres qui n'ont pas reçu la raison ? Eh bien ! mes enfants, puisque vous voulez reconnaître vos amis et faire aussi quelque chose pour eux, apprenez quelle est la reconnaissance qu'ils demandent de vous :

Votre Père dans le ciel, vos pères sur la terre, votre magistrat, et nous vos guides et vos instituteurs nous n'avons tous qu'une seule et même demande. — Nous demandons tout pour vous, et pour nous, nous ne demandons rien. A qui profitera le travail si ce n'est à vous-mêmes ? A qui la docilité, à qui la sagesse si ce n'est à vous qui vous trouverez bien dans la suite d'avoir été dociles aux bons conseils, et d'avoir acquis la sagesse, qui de tous les biens est le premier, comme il est le seul qui dure toujours. Encore une fois, nous vous demandons que vous soyez dans votre enfance dociles, laborieux et sages. Voyez si vous pouvez nous refuser cette demande. — Plusieurs d'entre vous, mes enfants, se sont acquittés au moins d'une partie de leur dette envers nous. Ils ont montré de la docilité plus que leurs camarades. Ils ont fait des progrès pour le cœur, ils en ont fait pour l'esprit, nous les avons distingués, et le moment est venu de leur donner une marque de notre satisfaction. Qu'ils se montrent dans cette assemblée qui les voit et les observe, qu'ils retournent dans la joie sous le toit paternel où la tendresse les attend, et qu'ils s'encouragent à mériter dans la suite de plus belles récompenses.

Quant à vous, mes enfants, que je n'appellerai point, parce que vous vous êtes laissés surpasser par des camarades que vous pouviez tout au moins égaler en quelque chose, dites-vous qu'il est temps de mieux faire, temps d'être plus dociles, plus sages, plus appliqués, et revenez l'année prochaine avec un cœur et un esprit plus ouverts. Les années s'écoulent et ne retournent plus, il ne faut pas en abuser plus longtemps. Les bienfaits se multiplient sur vous, les soins succèdent aux soins, votre dette est bien grande, mes amis, elle s'est beaucoup accrue, vous ne la payerez pas tout entière. — Voyez au moins d'en acquitter quelque chose.

## Discours du 13 septembre 1810<sup>3</sup>

Il est de retour, mes enfants, ce jour que vous aimez tant à revoir. Voyez ces magistrats, voyez cette foule de spectateurs et d'amis, cette table encore chargée de couronnes, dignes objets des désirs de votre âge... C'est pour vous le plus beau jour de l'année, jouissez-en, nous en jouissons avec vous ; mais n'oubliez pas que c'est Dieu qui l'a fait. Oui, c'est Lui qui nous rassemble pour vous dans ce lieu saint, Lui qui a donné aux uns la patience de vous instruire, aux autres la volonté de vous récompenser, à tous cet intérêt et cet amour de l'enfance que vous pouvez lire sur nos visages. Commencez, mes enfants, par bénir ce Dieu, Père de tous les hommes et surtout des petits : On ne commence pas bien, quand on ne commence pas par Lui.

*Les enfants chantent :*

Oui, nous vous bénissons, etc.

Le préfet reprend :

Vous avez demandé, mes enfants, à connaître ce que le Seigneur exige de vous pour tous ses bienfaits. Votre demande est juste, elle est belle et touchante et sort d'un cœur honnête et bon. La reconnaissance envers le bon Dieu sera toujours notre premier devoir et l'on est un monstre quand on est ingrat.

Voyez un peu comme l'animal vous caresse quand vous prenez soin de lui, comme il vous regarde, vous écoute et cherche à lire dans vos yeux, vos gestes, vos paroles même, ce que vous exigez de lui ; l'animal est né reconnaissant et il accuse hautement d'ingratitude tout enfant qui, loin d'obéir à ses bienfaiteurs, les inquiète et les attriste par sa désobéissance et sa mauvaise conduite ; mais l'animal ne sait pas que vous n'avez rien à lui donner qui ne vienne de Dieu. S'il connaissait ce bon Père, pensez-vous qu'il boirait son eau, qu'il mangerait son herbe, qu'il se reposerait sur la molle verdure et sous l'ombre hospitalière de l'arbre sans vouloir lui marquer sa reconnaissance ? Pour quelques légers services il s'empresse à vous obéir, et que ne ferait-il pas pour Dieu s'il avait le bonheur de le connaître ?

L'ingrat qui oublie son Dieu est donc moindre que l'animal quand il devrait être plus sensible que lui. C'est pour cela qu'on l'appelle un monstre, mais j'ai tort de vous parler de l'ingratitude, puisque vous venez de remercier votre Père dans la sérénité de votre cœur et que vous désirez apprendre ce qu'il exige de vous en retour de ses bienfaits.

Je vais vous le dire, mes enfants, ou plutôt c'est votre propre cœur qui vous l'apprendra. Dans le nombre des dix commandements il en est un qui est le vôtre, le commandement des enfants : *Père et mère honoreras.*

Voilà cette parole du ciel, adressée à tous les petits. Voilà l'ordre de Dieu et la reconnaissance qu'il veut de vous. Il vous a donné des pères et des mères ou des maîtres qui en tiennent la place, il vous les a donnés pour vous conduire, parce que vous en avez besoin ; il veut que vous écoutiez ces guides et que partout et en tout vous soyez dociles à leur voix. La docilité est donc cette reconnaissance que Dieu exige de vous, c'est le devoir qu'il vous impose, c'est la vertu de votre âge, il n'en est pas d'autres. Et pourquoi cette soumission et cette docilité ? Vous allez en juger par vous-mêmes. Un aveugle jaloux de faire ses volontés devait aller dans un endroit éloigné de son séjour. Le chemin était long et dangereux, il y avait des vallées et des montagnes à traverser, des forêts, des ruisseaux, des pierres, des précipices, des voleurs, des bêtes féroces... Un homme charitable, qui n'était pas privé de la vue comme lui et qui connaissait les chemins, vint lui offrir d'être son conducteur, mais l'aveugle refusa. « Retirez-vous, lui dit-il, j'irai seul et comme il me plaira. » L'aveugle se met donc en chemin ; bientôt il s'égaré, il tombe, il se blesse, le voilà étendu sur la terre et couvert de sang. Le conducteur l'avait suivi des yeux pour le secourir dans le besoin ; il s'approche, veut relever l'aveugle, le soulager ; mais celui-ci, toujours opiniâtre et toujours fier, n'a que des injures à dire ; il entre en colère et cherche quelques pierres pour frapper celui dont il refuse l'amour et les soins.

Assurément, il n'est personne de vous, mes enfants, qui ne soit indigné de l'indocilité de ce méchant et malheureux aveugle. Oh ! puissiez-vous ne lui ressembler jamais ! Vous aussi, vous ne voyez pas assez pour vous conduire... Toutefois les yeux de votre corps sont ouverts. Vous voyez ce beau séjour où Dieu vous a placés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir dans la suite une vie plus heureuse que celle-ci, et plus longue puisqu'elle ne doit jamais finir. Mais les yeux de votre âme ne s'ouvrent que lentement ; vos parents et nous, nous cherchons à vous les ouvrir, c'est-à-dire à vous éclairer sur le bien et le mal, sur vos devoirs et vos espérances. Nous vous donnons une lumière qui n'est pas en vous ; nous prenons la peine de former votre cœur au bien, d'y détruire le mal ; de là ces leçons, ces avertissements, ces louanges, ces blâmes, ces ordres et même ces punitions, dont votre enfance est toujours environnée. Vous êtes l'aveugle, nous sommes le conducteur.

Notre devoir, mes enfants, est de vous surveiller, de vous conduire même contre votre gré. C'est pour cela que Dieu nous a placés tout près de vous ; que nous sommes plus forts et que vous êtes plus faibles ; que nous avons des lumières et de l'expérience, quand vous n'avez encore ni l'un ni l'autre. Malheur à nous si nous tombons dans la paresse ou si nous nous laissons dégoûter par vos résistances. Nous n'aurons pas fait notre devoir et Dieu ne sera pas content de nous ; malheur, le plus grand des malheurs ! Votre devoir, mes amis, est de nous écouter quand nous parlons et d'obéir promptement et avec plaisir à nos ordres. Si vous résistez,

vous êtes comme l'aveugle dont je vous parlais, insensés comme lui, ingrats comme lui.

Je dis insensés, car ce n'est pas avoir de raison que de vouloir se conduire soi-même quand on ne voit pas le chemin. L'aveugle est tombé, il s'est mis en sang après s'être égaré ; voilà ce qui attend l'enfant indocile qui, aveugle à son tour, ne sait pas encore ce qu'il doit savoir, et n'est pas encore ce qu'il doit être. Il sera méchant et malheureux comme tant de grandes personnes, qui dans l'enfance n'ont pas voulu se soumettre quand on voulait les instruire et les rendre meilleures. Oh ! ce n'est pas en vain que Dieu vous a donné des parents et des maîtres ; vous en avez besoin, et c'est pour vous épargner des peines et des remords qu'ils prennent sur eux les embarras de votre éducation ; vous savez qu'il en est toujours et qu'il en est beaucoup.

Mais l'aveugle était un ingrat, et l'enfant indocile est ingrat comme lui. L'aveugle disait des injures, il cherchait à frapper ce charitable conducteur qui voulait l'empêcher de se faire du mal, ou le soulager dans ses justes souffrances ; il rendait donc le mal pour le bien, il payait l'amour par la haine et voilà l'ingratitude la plus noire. Ecoutez bien, mes enfants qui désobéissez, vous vous faites un jeu de donner des ennuis, de la tristesse à ceux qui vous aiment et veulent vous aider. Est-ce de la sorte que vous payez les services que l'on vous rend ? Qui voudrait désormais s'occuper de vous ? Mais, ce n'est pas des hommes seulement que vous offensez par vos résistances, vous outragez votre Père céleste qui vous les a donnés pour vous conduire en vous disant ces paroles : « Tu honoreras ton père et ta mère et ceux qui en tiendront la place. »

Mais laissons dans l'oubli tous ces enfants indociles, leur souvenir ne doit pas troubler cette fête. Qu'ils rougissent en secret de leurs fautes ; qu'ils se corrigent, nous allons proclamer les bons et les couronner. Les élèves les plus dociles, ceux qui profitent le mieux des soins paternels et des nôtres seront les premiers que nous appellerons. Nous les placerons ainsi à la tête de leurs camarades pour leur servir de modèle. Nous savons aussi estimer les talents, l'application et les progrès. Il n'est aucune espèce de mérite que l'on n'aime récompenser en vous ; mais cette sagesse qui, docile partout, ne perd pas une parole d'un bon père, d'une mère soucieuse et d'un instituteur ; cette sagesse qui, par suite de la docilité, devient chaque jour plus respectueuse envers Dieu, plus pacifique dans le commerce de la vie, plus douce, plus réservée, plus pure, cette sagesse, mes enfants, est au-dessus de tout, et c'est à elle que l'on a décerné les premiers prix.

Prenez courage, vous tous qui aimez à entendre la voix qui vous instruit et vous corrige. C'est pour vous que nous cherchons à former votre esprit et votre cœur ; ce n'est pas pour nous, puisque bientôt nous vous abandonnerons cette terre pour n'y plus revenir, mais nous ne pouvons souffrir que vous y viviez coupables et malheureux. Tel est le motif

de nos avertissements et de nos importunités auprès de vous. Nous voulons, avant de vous quitter, vous laisser le plus bel héritage, la piété et la vertu. Voyez si vous devez le refuser.

Il nous paraît encore qu'en nous oubliant nous-mêmes pour nous occuper de vous, nous pouvons à notre tour vous demander quelque chose ; eh bien ! ce que nous vous demandons n'est point un sacrifice et ne doit rien vous coûter. Nous ne voulons rien pour nous-mêmes. Nous voulons que vous soyez dociles à nos leçons, afin qu'elles vous profitent, et que nous ayons la consolation de vous voir tous plus sages et plus contents. Tout passe, mes enfants, tout passe dans le monde, *il n'est qu'une chose qui reste... aimer le bien et le faire.*

## Distribution des prix 1811

Les enfants chantent pour l'ouverture :

Nous élevons vers vous nos regards et nos vœux  
Auteur de tous les biens, Protecteur de l'enfance :  
Honneur, louange, amour, vive reconnaissance  
A celui qui bénit et la terre et les cieux.

Nous sommes des enfants et notre langue à peine  
Sait-elle prononcer votre adorable nom :  
Mais notre cœur vous sent, et ce cœur nous entraîne  
Au pied de votre trône, ô Père auguste et bon.

Sur quoi le préfet harangue les enfants.

Vous venez, mes enfants, d'adorer Dieu. Vous l'avez appelé votre Père, et l'ami et le protecteur de votre enfance... Vous l'avez très bien nommé, car il est bien sûrement tout ce que vous dites : votre ami, votre protecteur, votre Père.

Je vous ai dit souvent dans ce lieu saint que vos parents n'auraient rien à vous donner, si Dieu ne leur fournissait pas tout ce qu'ils vous donnent. L'homme a-t-il donc quelque chose en propre ? Est-ce lui qui a fait la lumière qui vous éclaire, la terre qui vous porte, l'arbre qui nous donne ses fruits, l'animal qui nous sert, nous amuse, nous habille et nous nourrit. Vous le savez, mes enfants, lorsque Adam et Eve, nos premiers parents, reçurent la vie, tout était fait au ciel et sur la terre : Dès le premier jour ils se trouvèrent environnés de tous les bienfaits de Dieu, et ils n'eurent autre chose à faire qu'à le remercier de sa bonté, à jouir de ses présents et à apprendre à leurs enfants à les goûter à leur tour avec reconnaissance et dans la paix.

Les choses depuis lors n'ont point changé ; tout était fait quand vos pères et vos mères vinrent au monde, et à leur naissance ils ont trouvé ce même ciel, cette même terre, ces plantes et ces animaux qu'avaient admirés Adam et sa chère compagne. Vos pères et vos mères ne sont donc pas des créateurs de ce qu'ils vous donnent ; ils travaillent pour fournir à vos besoins, mais au fond ils ne vous donnent rien qu'ils n'aient reçu de la main de Dieu. Ce même Dieu, mes enfants, leur a fait encore d'autres présents pour vous ; présents beaucoup plus précieux que ne le sont l'habillement et la nourriture. Il leur a donné de la sagesse pour instruire votre ignorante enfance ; il leur a donné de la patience pour supporter vos défauts, et vous sentez vous-mêmes qu'ils en ont grand besoin ; enfin il leur a donné cet amour qu'ils vous témoignent à toute heure, et dont vous n'êtes pas toujours dignes.

Et nous, mes enfants, qui sommes vos maîtres, d'où avons-nous cette constance que nous mettons à vous instruire, à vous reprendre, à vous encourager, à vous former le cœur comme l'esprit ? Nous la demandons tous les jours à Dieu ; il veut bien nous l'accorder, et c'est ainsi que, sans être vos parents, nous les remplaçons auprès de vous, achevant l'ouvrage qu'ils ont commencé et qu'ils ne doivent abandonner dans aucun temps.

Enfin, ces magistrats que vous voyez quelquefois dans vos écoles et qui sont ici rassemblés pour vous récompenser, pensez-vous qu'ils daigneraient vous regarder si Dieu ne les avait pas établis pour veiller à votre éducation ?

Vous, mes enfants, vous êtes de jeunes plantes destinées à produire de belles fleurs. C'est Dieu même qui en est le jardinier, et nous tous, qui travaillons à vous élever, nous sommes ses serviteurs et ses aides.

La tulipe, la rose et toutes les fleurs que nous cultivons demandent chaque jour des attentions et des soins, si l'on veut les avoir belles et les conserver. Il faut les arroser sans relâche ; il faut soutenir leur tige chancelante ; retrancher quelquefois des rameaux et des boutons superflus ; les mettre à l'abri des ardeurs du soleil ; les garantir des orages et des frimas ; les défendre contre la vorace fourmi et d'autres insectes malfaisants. Voilà ce que demande la fleur pour vivre et prospérer ; votre éducation, mes enfants, n'exige-t-elle pas davantage ?

Si l'on ne s'occupait pas de vous, à toute heure vous deviendriez bien vite sauvages, et vous péririez comme la tendre fleur que la main de l'homme néglige de soigner. En vous donnant des leçons, nous tâchons de vous faire croître en sagesse comme en âge : nous soutenons votre faiblesse par nos exhortations et notre exemple ; nous retranchons les feuilles jaunes et sèches quand nous vous corrigeons de vos vices ; nous vous défendons contre les frimas ou les ardeurs brûlantes du soleil chaque fois que nous vous prévenons contre les dangers de votre âge ; enfin, nous écartons les insectes qui rongeraient la fleur, lorsque nous vous éloignons des mauvaises compagnies, et que nous séparons de vous les sujets qui menacent votre innocence et vos mœurs.

En tout cela c'est Dieu qui est notre règle et notre appui. Il nous dirige, il nous console, il nous fortifie, et ce qui est plus encore, il bénit notre travail, afin qu'il ne soit pas perdu. Nous savons que nous faisons beaucoup pour vous, cependant nous n'oublions pas cette parole : *celui qui sème, qui plante et qui arrose n'est rien ; car celui qui fait croître est seul quelque chose.*

Elevez-vous donc, jeunes plantes, croissez, prospérez, fleurissez ; qu'il ne s'en trouve aucune parmi vous qui soit faible, rampante et flétrie ; qu'il n'y en ait aucune de stérile et sauvage ; que toutes ensemble portent des fleurs fraîches et belles et réjouissent ainsi les yeux des hommes et les yeux de Dieu même, si j'ose le dire.

Il est des fleurs, mes enfants, qui passent bien vite ; un jour les voit naître et le suivant les voit se faner, ce n'est pas ainsi que vous devez fleurir. Il en est d'autres que l'on appelle immortelles, parce que conservant toujours leur forme, leur couleur, leur éclat, elles ne meurent point. Fleurissez, mes enfants, comme l'immortelle et que l'on vous voie devenir de jour en jour plus appliqués, plus dociles et plus sages. C'est l'ordre de Dieu, c'est notre désir, et ce doit être votre volonté et votre étude.

## AUX MAGISTRATS

J'ai parlé, Messieurs, aux enfants que vous avez confiés à ma surveillance ; qu'il me soit permis de vous adresser maintenant quelques mots.

Il y a sept ans, Messieurs, que je préside à cette nombreuse école et j'aime à m'en souvenir. Ce n'est ici ni le moment ni l'endroit de vous rendre compte de l'état où elle a été d'abord et de l'état où elle se trouve aujourd'hui. Les préposés qui ont daigné nous suivre dans notre carrière peuvent vous dire comment nous avons cherché à nous rapprocher de notre terme, faisant toujours quelques pas vers lui, consultant toujours l'expérience, et sans amour comme sans haine pour la nouveauté. L'école repose encore sur la première pensée qui l'avait établie, et sous ce rapport elle n'offre rien de neuf, mais il était tout simple, qu'allant à notre ouvrage avec quelque intelligence et beaucoup de bonne volonté, nous ne restassions immobiles au point où nous étions placés <sup>4</sup>. Si donc la pensée première est vieille, ses développements sont neufs, et j'ai eu cette année la satisfaction de voir en réalité des progrès qui n'étaient encore que le vœu de mon cœur.

On vous dira, Messieurs, que sans apparence d'innovation et par le seul effet imperceptible des méthodes, chaque classe a fait un pas en avant ; l'élève de la première est entré en seconde, celui de seconde en troisième, et la quatrième classe est peut-être l'ébauche grossière de cette école secondaire que nous avons sollicitée depuis longtemps, et que la pénurie sans doute nous a seule refusée. Nous sommes sans contredit au delà des bornes d'une école primaire, les pères de famille nous en sauront gré et vous appuyerez nos desseins.

Je dois, Messieurs, rendre un témoignage public au zèle de mes collègues, ou plutôt de mes amis. Ils m'ont secondé dans toutes mes vues ; quelquefois ils ont devancé mes directions, et si j'ai quelque bonne pensée qui n'ait pas encore été comprise comme je le désire, elle le sera, j'en suis sûr. Il est des choses qu'il faut trouver soi-même pour les avoir.

Quant à moi, Messieurs, si vous me permettez de vous parler de ma personne, je m'étudierai à justifier de plus en plus votre confiance. J'ai voué à ce précieux établissement quelques années de langueur et le travail a dû se ressentir souvent des infirmités de l'ouvrier... Main-

tenant que la Providence a bien voulu m'accorder plus de vigueur, j'ai fait ce que je ne pouvais que désirer autrefois, et j'ai la douce espérance de perfectionner mon ouvrage. Il est bien loin de mes premières habitudes et peut-être de mes goûts, je le regarde cependant comme la tâche la plus importante de ma vie. Je l'ai commencée sous les auspices du ciel, j'y ai travaillé avec un cœur suisse et fribourgeois, et c'est ainsi que je pense le continuer.

## Distribution des prix, 3 septembre 1812

### Discours aux magistrats

*Monsieur le Président,*

*Messieurs du Conseil communal et de la Chambre des écoles,*

J'ai l'honneur de vous présenter la nombreuse jeunesse que vous avez remise à mes soins. C'est à vous, Messieurs, à juger si votre confiance est bien placée, et c'est à nous à la justifier aux yeux du public. Le public, à toute heure, peut voir ce que nous sommes et ce que nous faisons au milieu de deux cents enfants. Il n'y a point de mystère chez nous, rien n'est secret, et loin de craindre les regards et l'importunité des visiteurs, nous sommes quelquefois surpris de notre solitude.

Ce n'est pas que nous prétendions avoir atteint à la perfection, la perfection n'est pas de ce monde, et si nous avons la vanité de croire que tout ce que nous faisons est bien fait, nous mériterions de perdre toute votre confiance ; car l'on est absolument incapable de bien faire, dès que l'on s'imagine d'avoir fait tout au mieux.

Ce que nous osons dire de nous-mêmes, Messieurs, c'est que nous sentons bien vivement l'importance de nos fonctions. Nous n'avons, il est vrai, que des enfants à conduire ; beaucoup de pauvres, la plupart en bas âge ; mais ces enfants sont la génération naissante, elle s'élève, vous descendez, bientôt elle héritera de vous, et c'est sur elle que reposeront l'honneur et la prospérité de la cité de Berthold de Zähringen, prince immortel, véritable père du peuple qui a pensé établir sur cette roche un asile pour les arts, les vertus et le bonheur domestique.

Dans la pensée du grand homme, Fribourg devait être un vaste atelier, habité seulement par l'active industrie et l'infatigable travail. L'oisiveté n'était point alors un titre d'honneur, et devait-elle jamais le devenir ? L'artisan, le guerrier, le magistrat n'étaient qu'un seul et même personnage, jouant tour à tour ces divers rôles selon l'occurrence et le besoin. L'ennemi une fois chassé de la banlieue, on déposait l'hostile hallebarde pour reprendre la navette, le ciseau, la plume et comme s'appellent tous ces instruments de paix et de vie. Au son de la cloche, l'ouvrier quittait son travail et allait s'asseoir dans le sanctuaire de la justice et des lois, sans rougir de conserver quelques marques de ses occupations journalières.

Le travail a-t-il jamais ôté à l'homme le sentiment du vrai et du juste et les mâles pensées ? C'est par lui que nous devînmes tout ce que nous fûmes. La gloire ne nous fut point étrangère ; une honnête aisance était répandue partout, et ce qui est plus encore, nous avions des mœurs. Certes, les vertus découlent de la même source d'où sort la subsistance de l'homme : je veux dire, du travail des mains.

Dans nos anciens jours, il y avait sans doute des infortunés et de pauvres malades : témoin cet hospice qui fut bâti tout près du berceau de notre ville ; mais alors, elle était inconnue cette classe de citoyens, véritable opprobre de la société et son fléau, elle était inconnue, dis-je, cette classe qui, se faisant un état de la paresse, croise nonchalamment les bras, vient impudemment exiger de nous son vêtement et sa nourriture, et prétend pouvoir créer de nouvelles familles, quand elle ne saurait lui fournir autre chose que l'air du ciel et l'eau qui jaillit de la terre ; comme si l'on était père par là seul que l'on a obéi au grossier instinct de la nature.

Heureuse l'autorité publique, si par de sages et de fortes institutions elle pouvait flétrir l'indigne paresse, remettre le travail en honneur, et rappeler dans ses murs l'antique activité ! Elle ramènerait dans la cité de Zæhringen l'aisance et les mœurs primitives, et l'honneur qui a fui reviendrait sur ses pas.

Sans doute, Messieurs, que vous n'osez pas vous promettre de rendre laborieuses des mains qu'une longue oisiveté a raidies. La génération présente offre peu de ressources, et peut-être faut-il se résoudre à l'user à peu près comme elle est. Mais vous avez dit que les enfants ne ressembleraient point à leurs pères, et cette parole prononcée par la sagesse et la bienveillance est venue jusqu'à nous.

Nous avons compris tout ce qu'elle voulait nous dire, et c'est une jeunesse active, appliquée, infatigable que nous tâchons de former. Nous cherchons sans doute à donner à tous ces enfants les talents et les connaissances qui pourront leur servir dans toutes les conditions de la vie. Partout nous sommes à la recherche des méthodes les plus simples et les plus sûres ; car l'enseignement est un art qui ne s'épuise jamais et on le gâte dès que l'on cesse de le perfectionner. Cependant, au milieu des exercices variés de l'enfance, nous avons une pensée fixe, pensée universelle et première, et cette pensée est de donner à nos élèves le goût, l'habitude, l'inextinguible besoin du travail.

L'enfant apprend-il à l'école à quitter ses jeux pour saisir une occupation sérieuse ; apprend-il à recueillir ses pensées autour d'un objet utile ; à ramasser ses forces et son courage pour aborder une difficulté et se plaire à la vaincre ? Dès lors il cesse d'être un enfant, il devient homme et se trouve formé pour la vie. Désormais il pourra oublier, s'il le veut, les règles de l'addition, de l'écriture belle et correcte et toutes les petites sciences de ses premiers loisirs. Aux yeux de l'ignorance il aura l'air d'avoir tout perdu, et cependant il n'aura perdu que peu de chose, car il saura s'appliquer. Transporté des bancs de l'école dans un atelier quelconque ou dans les champs, il y portera son zèle avec soi, et on le verra manier le ciseau, la navette, la lime et la bêche, comme il maniait autrefois la plume et la craie ; et pour un résultat si beau, nous ne demandons qu'une chose, c'est que l'atelier se trouve à la

porte de l'école, afin que le premier zèle n'ait pas le temps de s'évaporer dans la rue.

J'ai cru, Messieurs, devoir toucher ici les rapports de l'école primaire avec l'objet présent de vos plus vives inquiétudes<sup>5</sup>. Il faut couper le mal à sa racine, et c'est l'éducation qui portera le premier remède ; sans elle toutes les autres mesures ne seraient que des palliatifs, qui voileraient la plaie et ne la guériraient pas.

Assis donc chaque jour auprès de la tendre et mobile enfance, nous placerons le fondement de l'édifice public. Vos autres institutions viendront prendre nos élèves pour les conduire au travail, elles encourageront les diligents, puniront les paresseux, soulageront les infortunés que des malheurs et des maladies viennent arrêter dans leurs occupations, et c'est ainsi qu'avec l'habitude et l'amour du travail nous verrons se relever la cité chérie de Berthold de Zæhringen.

Puisse le ciel exaucer les vœux que nous formons pour elle. — J'ai dit.

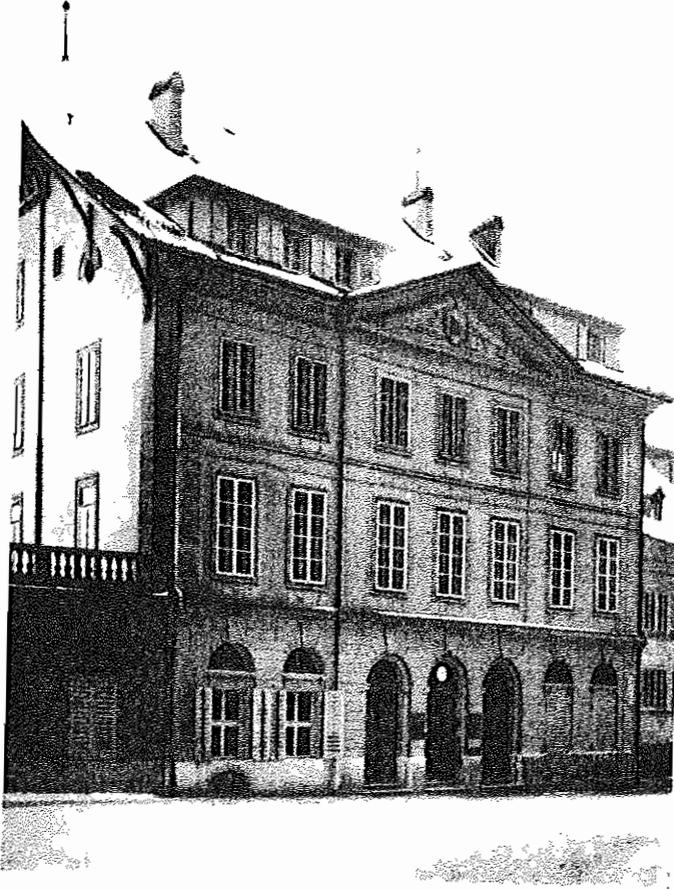
### Exhortation aux enfants

C'est de vous, mes enfants, que j'ai parlé à vos magistrats ; maintenant j'ai encore quelques paroles à vous dire.

S'il y avait des prix pour les enfants qui s'amuse et qui jouent, qui de vous, les petits, n'espérerait pas en remporter un ? Vous n'aimez rien autant que les jeux, vous vous levez, vous mangez, vous vous endormez en jouant, et je n'en ai trouvé aucun parmi vous qui n'aimât pas à se divertir. Je ne blâme point les amusements, pourvu qu'ils soient honnêtes, qu'ils ne fassent de mal et de peine à personne, et qu'ils n'aient point lieu quand il faut écouter, travailler ou prier. Les jeux sont de votre âge, et je n'écouterais point des hommes sérieux et tristes qui, ne pouvant plus folâtrer comme vous, exigeraient que vous fussiez sérieux et tristes comme eux. Je ne voudrais pas pour tout au monde vous voir immobiles, froids et silencieux. Je vous croirais malades, ou ce qui est pire encore, je croirais que vous pensez au mal. L'enfant qui se porte bien d'esprit et de corps est toujours causant, gai et dispos, et c'est ainsi que j'aime à vous voir.

Cependant, dans tous ces prix que vous voyez ici, il n'en est pas un seul pour ceux d'entre vous qui se distinguent le plus dans les jeux. Quand vous jouez, mes amis, vous avez du plaisir ; eh bien ! ce plaisir est votre prix et vous n'en méritez pas d'autre.

Mais lorsque l'heure du travail a sonné et que vous laissez là tous vos divertissements pour écouter le maître qui vous instruit, pour apprendre vos leçons, pour faire votre tâche à la maison comme à l'école, alors vous



Maison de Justice  
ancienne école du Père Girard

avez quelque peine, parce que souvent vous préféreriez courir, causer et jouer, et il est juste que l'on vous paye votre travail.

Nous avons donc des prix pour les enfants qui s'appliquent, nous n'en avons point pour ceux qui s'amuse. Avez-vous jamais vu que l'on payât un ouvrier pour ne rien faire, ou que l'on donnât un gage à un domestique qui ne fait que se divertir ? On les renvoie les mains vides, comme des serviteurs inutiles, et l'on fait bien.

Vous aussi, mes enfants, vous êtes des ouvriers sur la terre, petits et faibles à la vérité, mais pourtant des ouvriers. Non, le bon Dieu ne vous a pas mis au monde pour y être comme le petit oiseau, qui ne fait autre chose de voler çà et là, chanter, manger et dormir. Le bon Dieu s'est chargé de nourrir lui-même les petits oiseaux, parce qu'ils ne peuvent ni apprendre ni travailler, mais vous avez un esprit pour apprendre, des mains pour toute sorte d'ouvrages et le bon Dieu a dit de vous, comme des grandes personnes, que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Il a dit encore que les négligents seraient maudits.

C'est un grand mal, mes amis, que de déplaire à Dieu : il n'en est pas de plus grand. Voyez donc à travailler pour lui plaire ; laissez tous vos jeux chaque fois que le travail vous appelle ; vous les reprendrez quand vous aurez fait votre devoir.

Le bon Dieu est juste, mes enfants, il donne à chacun ce qu'il mérite, et comme lui, ces Messieurs vont donner à chacun de vous ce qui lui revient de son travail. Que tous ceux qui ne seront point appelés se reconnaissent et se corrigent. Ils n'auront cette année que de la honte, mais l'année prochaine, s'ils s'appliquent, nous leur donnerons des prix.

## Discours du 2 septembre 1814

Soyez les bienvenus, enfants, qui nous inspirez un si vif intérêt et que nous désirons voir croître, comme en âge, ainsi en sagesse, en talents et en amabilité devant Dieu et devant les hommes.

Levez les yeux et voyez cette assemblée respectable, qui veut vous voir, entendre parler de vous, vous récompenser et partager votre joie. Devant vous, vous avez le conseil de votre ville chérie, puis la Chambre des écoles avec Messieurs les Scholarques. Ce sont ces autorités qui président à votre éducation. Nous, vos instituteurs, nous ne sommes que les instruments de leur amour pour vous, la main qui vous passe leurs bienfaits.

Voyez aussi les personnes charitables qui soignent avec une grande bonté les pauvres de l'école et de la ville. Elles doivent être chères à tout le monde, car le bon Dieu dit que ce qui est fait à l'un doit être regardé comme fait à tous. Voyez encore vos pères, vos mères, vos connaissances et cette multitude qui veut prendre part à la fête que l'on vous donne. Tout s'intéresse à vous, mes enfants, tout s'occupe de vous, mais il y a surtout quelqu'un qui vous aime plus encore que vos parents, quelqu'un qui inspire vos maîtres et vos magistrats, et qui nous donne à tous la grande patience que demande votre éducation. Je n'ai pas besoin de vous le nommer cet ami et ce père par excellence. Vous avez le bonheur de le connaître, et vous voulez commencer cette belle fête par l'adorer ; que le cœur sente bien tout ce que la bouche lui dira :

### *Chant des élèves*

1

Dieu Créateur et Père !  
Souffrez que vos enfants  
Elèvent de la terre  
Leurs regards et leurs chants.  
Le ciel, la terre et l'onde  
Sont l'œuvre de vos mains ;  
Tout parle dans le monde  
Du Père des humains.

2

D'une vie nouvelle  
Nous comptons les moments ;  
C'est la tendre immortelle  
Qui s'élançe au printemps ;  
Mais rechercher le nombre  
Des dons de l'Eternel,  
C'est calculer dans l'ombre  
Les étoiles du ciel...

## Le Préfet aux magistrats

Monsieur le Président,  
Messieurs les membres du Conseil communal,  
de la Chambre des écoles et des Scholarques,

J'éprouverais en ce moment une privation bien dure si, par suite des événements politiques<sup>6</sup>, je ne vous retrouvais plus en corps à cette fête de la jeunesse, pour vous témoigner hautement notre reconnaissance.

Sans doute que vos mérites envers les enfants de cette ville ne seront jamais perdus, ni oubliés. Les hommes s'en vont, mais leurs œuvres restent ; quant à leurs œuvres, elles sont grandes et bonnes et il s'y attache le tendre souvenir des âmes honnêtes et leurs bénédictions. Cependant, Messieurs, je le répéterai, je me serais plaint de l'injustice des temps, si je n'avais pu vous présenter encore une fois cette nombreuse famille, pour vous exprimer en sa présence et en son nom les sentiments qu'elle vous doit.

Il n'entre pas dans mon cœur de déprécier ce que l'on a été, ou ce que l'on a pu faire autrefois ; qu'elle est vile la gloire qui se compose de la honte d'autrui ! Au reste, j'offenserais votre délicatesse si je m'appesantissais sur les vices des anciennes institutions scolaires, pour relever le mérite de celles que vous avez créées il y a dix ans, et que vous aimez tant à perfectionner. Néanmoins, je ne saurais taire dans cette circonstance ce que tout le monde a vu, ce que tout le monde sait, et ce que la génération présente ne pourra oublier.

Nos écoles primaires étaient obscures autrefois et une espèce de mépris et d'opprobre reposait sur elles. Un père de famille avait-il quelque moyen d'instruire son fils ? Il le retenait sous le toit paternel, pour ne pas le mêler aux enfants de l'école, et l'avilir, semble-t-il, en le confondant avec eux. C'était la pensée commune et il était peu de parents qui eussent la force de s'élever au-dessus du commun préjugé. Ainsi l'établissement d'éducation publique ne servait guère qu'à la classe indigente, et il n'était proprement que l'école des pauvres.

De là son abandon et son obscurité. De là une organisation lâche et décousue et un enseignement qui, s'il était bon pour certaines personnes, ne pouvait pas l'être dans son ensemble, faute de combinaison et de lieu. De là la parcimonie dans le traitement des maîtres, leurs inévitables dégoûts, leurs fréquentes distractions, la faiblesse même de quelques-uns d'entre eux. Pour se consacrer tout entier aux soins de la jeunesse, l'instituteur doit être *au-dessus des besoins* et il faut qu'il se sente honoré au-dessus de ses augustes fonctions, autrement il finit par les mépriser lui-même ; son esprit devient aride et mou et la dure nécessité l'arrache à ses devoirs.

Le résultat de cet état de choses était une éducation généralement négligée. Soustraite à l'école publique, la jeunesse aisée manquait en même temps de moyens et d'émulation, et les pauvres, faiblement réunis et négligemment exercés dans leurs ténébreuses classes, se sentaient tout à la fois et des imperfections de l'établissement, et de l'absence des enfants de leur âge, qu'une meilleure fortune avait éloignés.

La Providence, Messieurs, a confondu sur la terre toutes les conditions et nul moyen de les séparer. Elles vivent sur une même terre qui les nourrit, jouissent d'une même lumière, s'unissent par mille liens divers, par des besoins, par des devoirs, et forment ensemble une seule et même société d'hommes, où chacun joue son rôle, toujours assez important et assez honorable dès qu'il est bien joué. Destinés de la sorte à vivre ensemble quand ils auront grandi, les enfants ne doivent-ils pas être rapprochés de bonne heure, pour faire en commun l'apprentissage de la vie, pour en saisir les rapports, les nuances, les peines, les besoins ; pour s'habituer dès l'âge tendre à se connaître, s'estimer, s'aider, se souffrir, et pour ébaucher en petit, sous les yeux de l'autorité publique, la société des grands ? Or elle n'existait pas, Messieurs, cette école de la vie, puisque loin de réunir les enfants, on redoutait de les confondre.

D'un autre côté, l'émulation qui fait des progrès au moral comme ailleurs, l'émulation, dis-je, était comme éteinte et morte dans notre jeunesse. Oubliés dans leur école, les pauvres ne venaient point en contact avec ceux que le sort avait favorisés davantage. Ils étaient soustraits aux regards du public et ressemblaient ainsi à l'oiseau dont on a coupé les ailes. Les autres enfants, renfermés dans la maison paternelle, ne pouvaient se mesurer à personne et il leur manquait surtout des rivaux d'une condition moins aisée, pour les avertir qu'à la fortune il faut ajouter les talents et le mérite.

Ainsi l'isolement de l'enfance préparait celui de l'âge mûr, ainsi s'étouffaient dans leur germe de précieuses facultés qu'il fallait développer par l'émulation. Dès lors, je ne suis pas surpris que l'on nous ait si souvent reproché l'indolence, le défaut d'instruction et d'esprit public. Les défauts d'éducation ne se réparent plus.

Il vous était réservé, Messieurs, de préparer un meilleur avenir en réunissant tous nos enfants sous une même discipline, pour donner l'éveil à leur esprit, leur imprimer l'activité et leur former le cœur. Depuis la nouvelle organisation des écoles primaires il a fallu multiplier les salles et entasser souvent les élèves, faute d'espace ; dernièrement encore on se trouva dans la nécessité de fixer un âge avant lequel les enfants ne seraient pas reçus ; c'est-à-dire que les murs de séparation sont maintenant renversés et que nous avons une éducation publique ; on devra sans doute la perfectionner, mais enfin elle existe.

Il était, je le veux, dans l'esprit du temps d'en sentir le besoin et de la vouloir. Cet esprit ne ressemble-t-il pas à un torrent qui ronge toutes

les digues pour élargir son lit, et qui finit par entraîner tôt ou tard ceux même qui refusent imprudemment d'en suivre le cours ? On demandait donc de vous une éducation publique et vous l'avez établie. L'idée était bienveillante, sage et noble ; vous l'avez saisie fortement et fortement vous l'avez exécutée. Il fallait de grands sacrifices et vous les avez faits ; des mesures et vous les avez prises ; des hommes et vous les avez trouvés ; des égards, de la confiance, des encouragements et vous n'avez rien laissé à désirer.

Votre ouvrage bientôt fut placé sous les yeux du public et les antiques préventions sont tombées devant lui. Tous ont voulu mettre à profit ce qui était pensé pour le bien de tous, et loin de faire usage de l'autorité pour appeler des élèves, on a dû mettre un terme à l'empressement prématuré des enfants et des mères. Encore une fois vous avez donné à votre ville une école publique, et vous avez bien mérité d'elle par le premier des bienfaits.

J'ai devant moi les trois corps respectables qui ont travaillé de concert à l'œuvre de bénédiction. A cette vue je sens mon âme s'émouvoir.

Je remercie le Conseil communal et je le révère. Il a pleinement justifié son nom. Embrassant par sa sollicitude toute la génération naissante pour la former, il s'est montré autorité communale veillant au bien de tous. Et ne serait-elle pas véritablement un conseil, l'assemblée qui, pour être généralement utile, remonte à l'éducation de la jeunesse comme à la source des mœurs honnêtes, de l'ordre et de la prospérité publique ? D'ailleurs je dois à la vérité de déclarer ici que pendant les dix années où j'ai eu à vous parler des enfants, toujours je vous ai trouvé le même empressement à les servir, et que tout ce qui a été pensé pour le bien de l'école, vous l'avez médité, vous l'avez voulu et vous l'avez fait.

Messieurs de la Chambre des écoles ! Je dois aussi acquitter ces enfants envers vous. On vous a vus les dignes organes de l'autorité communale et l'on a su apprécier votre dévouement à la cause des petits.

Messieurs les Scholarques ont un titre particulier à nos remerciements. Nous leur devons *ce dessin des arts et des métiers*, qui, utile à tous les élèves, est un objet de nécessité pour le grand nombre. Nous leur devons ces prix, qui opèrent des merveilles parmi la jeunesse, la tiennent en haleine, la développent et lui font vaincre jusqu'à ses vices, puisqu'il en est aussi pour la régularité des mœurs. Je vous rends grâce, Messieurs, d'avoir étendu vos bienfaits à la généralité des bourgeois de cette ville quand l'usage semblait vous prescrire de les retreindre à quelques individus. Ce que vous faites est éminemment plus utile, plus noble, plus sage, et prouve l'élévation de votre âme et la pureté de ses vues. Puissent les fonds publics avoir toujours de semblables dispensateurs.

Nous n'oublions pas dans notre reconnaissance les membres du Conseil communal et de la Chambre des écoles que la mort et les circonstances nous ont ravés. Partout où nous avons trouvé de la sollicitude pour nos

enfants, là s'est fixé à jamais le souvenir de notre cœur, et il a passé de ce monde visible dans la région des intelligences pour y bénir encore nos bienfaiteurs.

Incertains à qui seront remis désormais les intérêts de notre école, nous sommes un peu troublés, mais nous nous consolons par l'espérance que l'autorité nouvelle héritera des fonctions, des pensées et du zèle de l'ancienne, et qu'elle mettra sa gloire non à détruire, mais à perfectionner ce que la sagesse et la bienveillance ont eu soin d'établir pour nous.

Sans doute que l'école primaire relèvera toujours d'une administration municipale ; elle ne saurait prospérer que comme elle a pris naissance.

Des magistrats qui embrassent un pays dans leur sollicitude ne peuvent pas entrer dans les menus détails d'une institution locale, qui doit être calculée sur le génie particulier des enfants, sur leurs conditions, leurs besoins, leurs ressources, leurs loisirs. Toute école primaire a pour ainsi dire un sol qui est à elle, elle a son climat, ses plantes indigènes ; elle doit aussi avoir sa culture. Il appartient sans contredit à l'autorité suprême de tracer les grandes bases de l'autorité générale, mais elle n'a ni le temps ni les moyens d'en diriger les développements d'après les localités. Au reste ne sait-on pas que la bienveillance s'attédie à mesure qu'elle cherche à s'étendre, et que le véritable secret de ne faire du bien nulle part est de vouloir le faire trop loin ! L'homme a ses bornes ; s'il veut passer au delà, il n'est plus rien.

Votre école, Messieurs, a eu des succès, parce qu'elle est née de votre volonté et sous vos yeux, et que c'est pour vous, en dernière analyse, que vous l'avez établie. Vous étiez pères et il s'agissait de vos propres enfants ; vous étiez parents et il y allait de vos proches et de l'honneur de votre nom ; vous étiez Fribourgeois et vos concitoyens vous tenaient à cœur ; vous étiez les magistrats de la cité de Zæhringen et vous sentiez dans le fond de votre âme la sainte vocation de relever la ville franche à laquelle les pères de la patrie destinaient gloire et prospérité, avec de l'industrie et des mœurs.

Voilà l'origine de notre éducation publique et voilà le garant de sa durée. Otez l'intérêt direct, le sentiment des localités, et l'œuvre que nous bénissons deviendrait languissante si elle ne périssait pas.

Mais console-toi, fille aînée des Berthold ! l'autorité qui règne a signalé sa naissance par un acte de justice envers toi ! Elle t'a garanti les débris de ton antique fortune et un magistrat qui devra la soigner pour ton bien. C'était te dire que tu conserverais les séminaires où tu envoies tes enfants pour les former. Lève les yeux sur l'illustre chef de la République qui porte ton nom. Des soins plus étendus et par là même plus graves absorbent ses loisirs ; il en a trouvé néanmoins pour te dire par sa présence qu'il s'intéresse à ta jeunesse et que tu pouvais être tranquille sur son sort. A vous, Messieurs du Conseil communal, de la Chambre des Scholares et des écoles, à vous restera l'honneur d'avoir créé nos institu-

tions scolaires. Vos successeurs ambitionneront la gloire de mettre, à l'aide du temps, la dernière main à votre plus bel ouvrage.

### **Allocution avant la distribution des prix**

Je vais, Messieurs, appeler devant vous ceux de nos élèves qui se sont le plus distingués pendant le cours de l'année. Vous n'ignorez pas que ce n'est point un examen ou une composition qui décide des prix, mais le travail de dix mois, dont les instituteurs prennent une note scrupuleuse pour en comparer les résultats. Il serait peu juste d'en agir autrement, et souvent, loin de récompenser les efforts soutenus et les talents, on couronnerait le hasard et l'audace, laissant le véritable mérite dans la honte et le découragement.

Nos élèves, Messieurs, n'ignorent plus, dès la seconde classe, à qui reviennent les prix. Nous sommes dans l'usage de les leur faire distribuer à la fin de l'an, et notre catalogue emporte toujours la majorité des suffrages. Je me propose de vous en soumettre la preuve après cette cérémonie. Nous aimons à voir la jeunesse se juger ainsi elle-même. Ceci rentre dans les principes d'éducation qui nous servent de règle.

## Distribution des prix |1815

### Le Préfet aux enfants

Vous voici, mes enfants, dans la maison de votre Dieu et de votre Père. Elevez vers lui vos pensées et que vos cœurs chantent sa louange, car il la reçoit volontiers de la bouche des enfants. Surtout souvenez-vous qu'il ne faut pas louer par de simples paroles, qu'il méprise, mais par une conduite pure et sage. Dieu est bon, et il veut que ceux qui l'adorent soient bons comme lui.

#### *Chant des élèves*

C'est Dieu qui fit le monde, et la terre et les cieux ;  
C'est lui qui nous a faits, nous sommes sous ses yeux ;  
C'est lui qui chaque jour soutient notre existence ;  
Comment payer ses dons ? Par la reconnaissance.

Nous donnant la raison pour diriger nos sens,  
Il chérit nos vertus et déteste nos vices ;  
Pour lui plus de vertus sont le meilleur encens,  
Et des défauts de moins, les meilleurs sacrifices.

### Le Préfet aux Autorités

*Monsieur le Président,  
Messieurs du Conseil de ville,  
de la Chambre des écoles et des Scholarques,*

J'ai entrepris, Messieurs, de relever un reproche que l'on fait à l'école primaire que vous avez établie et que j'ai l'honneur de diriger sous vos yeux.

Toutefois, semblable à l'injuste soupçon ou au timide mensonge, le blâme circule sourdement dans l'ombre. Cependant j'ai cru devoir le faire paraître ici devant vous, devant les pères et mères de nos élèves, et devant ce respectable auditoire qui va m'entendre. Les voiles sont pour l'erreur et l'iniquité ; la vérité et le bien veulent être mis au grand jour.

Je sais bien que le cœur des enfants est à nous, je connais le dévouement des parents, la confiance des autorités, l'assentiment du public fribourgeois qui, jugeant les choses quand il les voit depuis maintes années, a su jusqu'ici se défendre de toute insinuation. Cependant un blâme qui s'attache à une institution publique ne saurait être méprisé. S'il n'a pas eu de succès, il peut en obtenir à force de persévérance et de détours, et il serait triste de voir crouler un établissement qui a été pensé pour le bien, et qui assurément n'a pas laissé d'en faire.

Voici donc, Messieurs, cette inculpation qui nous poursuit, en même temps qu'elle cherche à se dérober à nos yeux. « L'école primaire, dit-elle, prend à tâche d'éclairer la jeunesse : elle veut à tout prix semer les connaissances et les lumières, et l'on sait du reste quels maux les lumières nous ont faits ? »

La dissémination des lumières est donc le crime de votre école. Mais il faudrait, avant tout, nous dire ce que l'on entend par cette expression ; car il me semble que l'on joue avec elle, comme avec tant d'autres dont on ne cesse de nous étourdir, et qui ne laissent pas d'induire en erreur les esprits faibles et ombrageux qui se payent de mots. Entend-on par *lumières* ces mauvaises doctrines que nous avons vues s'armer de nos jours, détruisant tous les nœuds de la nature et de la société, après avoir brisé la chaîne d'or qui doit unir la terre aux cieux ? — pour lors quel monstrueux abus dans les signes du langage ! quel renversement d'idées et de paroles ! — Comme si ces désolantes doctrines, qui ôtent à l'homme le sentiment de sa dignité et de ses devoirs, qui lui ravissent son Dieu et son Sauveur, et ses espérances, et ses consolations, étaient des connaissances et des lumières ; comme si elles n'étaient pas les ténèbres les plus noires et les plus funestes qui puissent jamais enlever l'esprit humain !

Je vois bien, Messieurs, qu'il faut enfin se résoudre à croire les choses les plus incroyables ; pourtant mon esprit se refuse de penser que ce soient là les *lumières* dont on voudrait nous faire présent. Nos détracteurs savent bien que l'institution est religieuse et chrétienne, et s'ils pouvaient en douter je leur dirais : N'en croyez pas notre parole ; comme nous sommes, elle ne mérite aucune confiance, mais au moins daignez voir et entendre et que la prévention cesse de vous rendre injustes. Si vous craignez d'entrer à l'école, si vous redoutez nos regards, arrêtez l'enfant qui sort de ses leçons, interrogez-le, il est simple et naïf comme la nature, et il n'a pas assez vécu parmi vous pour apprendre à dissimuler et à se contrefaire. Ouvrez encore le livre qu'il tient dans sa main et reconnaissez les éléments de la foi de nos pères, ceux mêmes que vous avez appris lorsque vous étiez enfants ; mais que vous paraissez avoir peu goûtés, puisque vous les jugez et que vous les condamnez comme vous le faites. Mais laissons là cette dégoûtante absurdité.

Prenons le mot de *lumières* dans l'acception qui lui est propre, et qui signifie des idées vraies, claires et précises. Ici, Messieurs, je déclarerai hautement que nous tâchons d'éclairer l'ignorante jeunesse, convaincus que notre devoir nous l'ordonne.

A son arrivée à l'école l'enfant ne connaît guère que ses parents, sa demeure, ses jeux, la rue et ses petits camarades. Tout le reste est pour ainsi dire voilé à ses yeux. Nous soulevons le voile peu à peu, nous lui faisons observer sa personne, la nature, et la scène mouvante qui l'environne. La langue est ici le moyen, nous lui en apprenons les

mots, et aux mots nous rattachons les objets signifiés. Plus tard, l'élève fait avec nous le tour de la terre, il remonte à l'origine de la famille humaine et du monde ; il apprend à connaître dans l'histoire son Dieu et son Sauveur. Voilà les lumières que nous portons dans l'esprit de l'enfant pour pouvoir porter la sagesse dans son cœur.

Instruire est la tâche de l'instituteur, et, n'en déplaise aux corrupteurs de la langue, quiconque instruit éclaire. N'est-ce pas pour être éclairé sur ce qu'il ignore que l'enfant s'approche de l'âge mûr, l'interroge, l'écoute et le croit ? S'il est mal d'éclairer la jeunesse, l'autorité publique doit dès ce moment renverser toutes les chaires, fermer toutes les écoles, brûler tous les livres, et loin de mettre la parole sur les lèvres de son bien-aimé, la mère doit le condamner au silence et à la stupidité de l'animal.

Prédicateurs des ténèbres, faites donc le procès à l'Auteur de la nature ; car il est évident qu'il nous a donné l'intelligence pour saisir la vérité, des oreilles pour l'entendre, et la parole pour la communiquer. Fâchez-vous encore contre la mère indiscreète, qui se presse de faire passer ses lumières dans l'âme de son nourrisson. Soulevez-vous contre le genre humain, qui transmet avec soin aux générations futures ce que les précédentes ont trouvé ! Non, non, ce ne sont point les lumières qui font du mal à l'homme : c'est l'erreur qui le dégrade de son être, qui gâte son cœur, qui trouble son repos et celui de ses semblables ; or, l'erreur d'où vient-elle ? Elle est la fille de l'ignorance. Celle-ci s'égaré parce qu'elle ne voit pas tout, parce qu'elle voit les choses à demi et les voit mal. Portez la lumière dans l'esprit de l'homme, vous en chasserez l'erreur, et avec l'erreur les passions, et avec les passions tout le mal.

C'est ne rien entendre à la nature humaine et à nos grands intérêts, c'est être absolument profane que de vouloir proscrire comme par un oracle, l'instruction, et de reprocher aux lumières ce qui n'est dû qu'à l'ignorance. A peine eût-on osé tenir un pareil langage devant les hordes de vandales qui jadis ont inondé l'Europe, menaçant d'y éteindre la lumière de l'Évangile. Un chrétien devenu l'apôtre des ténèbres et de l'ignorance, quelle étrange chose ! quand tous les livres saints nous pressent d'ouvrir les yeux à la vérité, de croître en sagesse, et de rester toutefois des enfants par le cœur, mais de ne pas l'être par l'esprit. Le Sauveur avait l'esprit d'un homme et le cœur d'un enfant. Voilà notre modèle et notre règle : veut-on peut-être nous en donner une autre ? Quand j'entends faire le panégyrique de l'ignorance, je me rappelle malgré moi ces êtres disgraciés de la nature, qui se cachent le jour, parce que leurs faibles regards ne sauraient en supporter l'éclat et que d'ailleurs ils seraient aperçus, et qui se lancent ensuite avec la nuit, pour commettre, à la faveur des ténèbres, leurs larcins et leurs brigandages.

Pardonnez, Messieurs, ce mouvement d'une âme qui sent profondément le prix de l'instruction, et qui n'est pas étrangère au bien de l'humanité. Peut-on être froid lorsqu'on plaide une semblable cause ?

Mais peut-être qu'en nous reprochant la dissémination des connaissances et des lumières, on trouve simplement qu'anticipant sur l'âge des élèves ou méconnaissant leur condition, nous nous laissons aller à un excès qu'il faut éviter.

Si c'est là, Messieurs, la pensée que l'on a dans l'esprit, il faudrait s'exprimer avec plus de précision. Dans le sens que je lui donne on pourrait l'entendre et la discuter. Elle a l'air de s'intéresser à la génération qui s'élève, et à l'art auguste de l'éducation. Cet art a ses règles dictées par la sagesse ; il veut que l'instruction se mesure sur la capacité des élèves et sur leurs besoins ! Il commande de voir dans l'enfant l'homme qui devra en résulter. Appliquer ces règles n'est pas l'affaire d'un moment, il faut une longue et soucieuse expérience et des calculs qui ne sont pas à la portée de chacun. Comment se fait-il donc qu'ayant un mécompte à nous reprocher dans une affaire si grave, si compliquée, on se borne à porter la plainte à l'oreille des ignorants, qui ne sauraient y entendre quelque chose, ni porter quelques remèdes au mal, s'il en est ? Que ne vient-on s'adresser ouvertement aux autorités qui nous surveillent et nous dirigent ? Craint-on peut-être de peiner les instituteurs ? J'ose dire qu'ils ne désirent rien autant que de s'instruire et de mieux faire. Ils sont prêts à rendre compte de leurs principes à quiconque voudra les entendre, et en plaçant leur ouvrage deux fois sous les yeux du public, ils attendent sa critique sans prétendre à ses applaudissements.

Que l'on daigne pourtant nous dire en quoi l'école dépasse les justes bornes de l'instruction première. Cette instruction est sans doute perfectionnée ; elle devait l'être ; mais avec toutes ses améliorations ne se trouve-t-elle pas confinée dans les objets les plus communs, la religion, la langue, le calcul, l'écriture, un peu de géographie et de dessin ? Oh ! elle est modeste comme l'enfance cette institution, et si des enfants savants pouvaient être dangereux, nos élèves ne doivent inspirer aucune alarme. Peut-être qu'ils connaissent leur langue et qu'ils l'écrivent un peu mieux que les enfants d'autrefois. Ils calculent peut-être avec plus d'intelligence et de facilité. Ils ont quelques idées de plus sur le monde qu'ils habitent ; aux dogmes et aux préceptes arides du catéchisme ils savent allier quelques traits de l'histoire sainte, et ils ont appris à tracer quelques formes grossières au profit des arts qui leur donneront du pain, voilà, Messieurs, toute leur science. Ah ! de grâce, que l'on n'envie pas ces petits avantages aux enfants qui sont venus après nous, et qui ont des besoins plus étendus que n'étaient les nôtres. Les objets de leur instruction ne sont pas au-dessus de leur portée : la preuve en est sensible, puisqu'ils les saisissent et savent les retenir. Ces objets n'ont rien de dangereux, car ils sont innocents, ils sont bons de leur nature, comme le pain que nous mangeons est bon, et comme l'eau qui nous désaltère est bonne. Ces objets encore ne sont point déplacés auprès de nos élèves, car ils se rattachent entièrement aux besoins communs de la vie,

sans pousser l'élève au delà de sa condition future, lors même qu'elle serait la dernière dans la société.

Votre école primaire, Messieurs, est si étrangère à ce que j'appellerai le fanatisme des lumières, pour en marquer la profusion, qu'on pourrait à juste titre lui reprocher d'instruire et d'éclairer trop peu. Elle roule presque entièrement sur des talents utiles, sur ce que la pédagogie appelle les formes de l'instruction, et elle devrait s'occuper davantage à fournir à l'enfance des pensées vraies et lumineuses sur les objets de la vie. D'autres livres de lecture remplaceraient ce vide important : je les ai cherchés, mais la langue française n'en fournit point, tandis que l'Allemagne en fourmille et que la critique la plus scrupuleuse serait embarrassée du choix.

Nous sommes donc bien éloignés, Messieurs, de souscrire au reproche que l'on nous fait, et de nous croire coupables envers cette nombreuse jeunesse, envers les pères et mères qui nous l'envoient, et envers vous qui l'avez remise à nos soins. Entend-on par lumières ce que l'on doit appeler ténèbres ? nous repoussons l'outrage avec le dédain qu'il mérite. Veut-on parler des notions claires et justes que nous cherchons à donner à l'enfance ? nous acceptons le blâme et nous en sommes fiers. Trouve-t-on que nous instruisons trop, quand il faudrait se borner davantage ? Nous en demanderons la preuve et nous l'attendons.

Vous m'exaucerez j'espère, Messieurs, si j'ai saisi cette occasion pour vous occuper d'un objet désagréable, qui semble contraster avec ce beau jour. Mais il me paraît que ce jour n'en sera que plus beau après avoir écarté les ombres dont on a voulu nous environner. Depuis un an environ ce reproche pèse sur mon cœur, et il me semblerait que je ne serais plus digne de votre ancienne confiance, que je ne mériterais plus le tendre abandon de ces enfants qui me sont chers, ni la bienveillance de leurs parents et de ma patrie, tant que le reproche ne serait pas ouvertement repoussé.

Je l'ai repoussé, Messieurs, notre conscience nous en répond, et j'espère que la conscience publique fera justice de l'outrage que l'on a pensé nous faire.

## Distribution des prix 1816

### Le Préfet aux élèves

A Dieu l'honneur et la gloire, mes chers enfants, Dieu est tout et les hommes ne sont rien ; ou s'ils sont quelque chose, ils ne le sont que par Dieu et ne doivent l'être que pour lui. A Dieu l'honneur et la gloire, en tout lieu, en tout temps : surtout ici dans sa maison, et surtout dans cette fête qu'il vous a préparée au milieu de vos parents et de vos bons amis. Inclinez-vous devant ce tendre protecteur de l'enfance. Dites-lui qu'il est le Seigneur et le Père, et que vous voulez être ses enfants, à présent et durant toute la vie.

#### *Chant des enfants*

Le front dans la poussière  
Adorons notre Dieu,  
Qui règne sur la terre  
Et qui règne en tout lieu.  
Célébrez ses louanges  
Vous qui portez un cœur ;  
Et qu'avec vous les anges  
Chantent le Créateur.

Il est bon notre Père,  
Rien n'est bon comme Lui,  
Quiconque le révère  
Trouve en lui son appui.  
Célébrez ses louanges  
Vous qui portez un cœur ;  
Et qu'avec vous les anges  
Chantent le Créateur.

### Le Préfet à l'avoyer

N. B. — Son excellence M. l'avoyer Werro s'étant rencontré à la distribution, sur l'invitation du Conseil communal, le préfet l'a complimenté comme suit :

*Monsieur l'Avoyer,*

Je ne saurais voir Votre Excellence à la fête de nos enfants, sans lui exprimer la vive reconnaissance dont je suis pénétré. Tous ces enfants me sont chers ; ils sont à moi. Et comment ne serais-je pas ravi de l'intérêt que daigne leur témoigner le premier magistrat de la République ?

Sa présence ici me fait lire de grandes choses dans l'avenir. Elle me dévoile les secrets d'une politique aussi sage que paternelle, et il me semble voir toutes nos écoles se régénérer. C'est donc de Votre Excellence que nous attendons principalement cet insigne bienfait et c'est à Elle que nous aimerons à le devoir.

### **Le Préfet à la Chambre des écoles et au Conseil de ville**

*Monsieur le Président,*

*Messieurs du Conseil de ville et de la Chambre des écoles,*

L'année scolaire vient de finir. J'ai un compte à vous rendre, Messieurs, j'ai des remerciements à vous adresser ; ceux-ci sortiront de mon cœur, et j'emprunterai l'autre de la vérité.

Nous avons retouché cette année tout l'enseignement de la langue ; un essai d'allemand a été fait dans la classe la plus relevée ; une école de chant en petit s'est rattachée à notre institut et partout nous avons introduit l'instruction mutuelle des enfants : voilà en deux mots l'histoire de cette année scolaire. Veuillez me permettre de m'y arrêter quelques moments.

J'ai nommé l'enseignement qui est comme le cadre dans lequel le gros de l'instruction vient se placer. Maintenant la composition en est devenue l'âme, la règle et l'échelle.

Par là nous avons répandu une nouvelle vie sur cette *grammaire* qui est toujours subtile, aride et dégoûtante pour la jeunesse tant que l'enfant ne la fait pas pour ainsi dire lui-même, comme s'il en était l'inventeur. Il n'est pas sans intérêt, même pour des savants, de voir les plus petits élèves s'essayer à quelques légères combinaisons de pensées et de mots pour produire la proposition ; d'en voir ensuite d'autres plus avancés encore, crayonner un récit, puis une description, et en dernier lieu une lettre qui est comme le chef-d'œuvre de notre école. Modeste chef-d'œuvre sans doute, mais qui répond à l'âge et à la condition du plus grand nombre de nos enfants. Nous sommes bien loin de vouloir empiéter sur les études supérieures. Nous ne sortons point de la vie commune, mais nous cherchons à pourvoir à tous ses besoins. N'est-ce pas là notre destination et notre devoir ?

L'utilité de la vie commune est donc le premier but de nos leçons de langue. Nous apprenons à l'enfant ce qu'il devra savoir faire une fois qu'il sera grand. Chemin faisant nous cherchons à meubler son esprit d'images et de pensées vraies et justes, en ramenant devant ses yeux les objets qui l'entourent pour les lui faire connaître de plus en plus. Le besoin de composer sur un sujet donné, ou à trouver la force de chercher, d'observer, de juger, et l'instituteur a l'occasion de redresser toute pensée qui s'écarte du vrai. Cette méthode forge l'esprit en le meublant et c'est là son plus beau côté. Elle donne l'éveil à toutes les facultés de l'esprit,

le rend actif et vigoureux par un exercice aussi varié que soutenu. La mémoire fait sans doute sa partie dans ces compositions graduées ; peut-on faire quelque chose sans elle ? Mais c'est surtout l'attention qu'elles excitent, le jugement et cette force génératrice de l'âme qui est son plus bel apanage.

Elles sont à la vérité bien chétives ces compositions des petits ; mais il faut les mesurer à leur taille et alors on pourrait les prendre comme de petits prodiges, quand on ne sait pas ce que la bonne nature a mis dans l'enfant et ce qu'une bonne direction peut en faire sortir.

A la révision des leçons de langue française, nous avons ajouté les premiers éléments de la langue allemande en 4<sup>e</sup> seulement. Ce n'est encore qu'un bien faible essai, et je n'oserais pas en parler, s'il n'était autre chose qu'une annonce de ce qui doit se faire à l'avenir. *L'intention est de réunir les deux langues dans toutes les classes.* Le français précédera comme langue maternelle du grand nombre : l'allemand suivra pas à pas et sera appris par comparaison.

Il ne devrait pas être permis aux enfants de Tell d'ignorer la langue de leur père. Et nous, les fils aînés des Berthold de Zähringen, voudrions-nous toujours parler autrement que notre fondateur et renier sa nation ? Placés au reste sur la ligne où les deux idiomes viennent se rencontrer, nous avons besoin chaque jour de les comprendre tous deux, sous peine de rester étrangers les uns aux autres. Notre jeunesse d'ailleurs, privée en partie de ressources sur ce rocher qui l'a vue naître, doit se préparer à se répandre au loin, pour rentrer ensuite à la ruche, chargée de butin, fruit de ses voyages et de son travail ; qui ne sent pas que les deux langues lui donneront dans l'étranger un avantage bien décidé.

L'école de chant, dont on a pu voir un échantillon cette année, a un but tout à fait moral. L'homme est un chanteur dans la nature, comme l'oiseau. Il aime à chanter ses peines comme ses plaisirs, et le plus bel emploi qu'il puisse faire de son talent naturel et de son goût est de chanter son Dieu et la vertu. C'est ce que nous désirons apprendre à nos enfants pour les gagner au bien par la magie du chant. Les anciens l'ont connue cette magie et nous ne saurions mieux faire que de les imiter en ce point. Au reste, Messieurs, quand l'école de chant n'aurait d'autre résultat que de livrer à l'oubli ces chansons basses, viles, indécentes ou du moins sottes, qui partout viennent frapper l'oreille de l'enfance, et que l'enfance apprend faute d'avoir autre chose à chanter, ne retirerait-on pas un très grand profit de la nouvelle institution. Je désire que notre société de musique veuille bien nous tendre la main ; je l'en prie au nom de cette intéressante jeunesse et je compte sur elle.

Je passe, Messieurs, à l'instruction mutuelle, qui depuis le mois de février s'est établie peu à peu dans toutes nos classes. C'est avec les petits que l'on a commencé. Nous avons ici pour modèle les écoles anglaises, écoles purement élémentaires, à peu près comme la première de nos

classes. Ce n'est point une copie que nous voulions faire, les copies ne vont pas partout, et il n'est pas toujours bon de vouloir les faire. Il ne s'agissait que de faire instruire les petits par les petits, et grâce à la souplesse et à la vivacité fribourgeoises, d'un même jour l'instruction mutuelle fut montée et les disciples étaient devenus maîtres. Demander que l'enfant apprenne à d'autres ce qu'on lui a montré et ce qu'il a bien retenu, ce n'est pas trop demander de lui.

De la première classe, l'instruction mutuelle fut transportée dans la quatrième au mois de mars. C'était faire un grand saut : mais il s'agissait de voir comment ce mode d'enseignement pourrait s'allier avec des objets d'une nature beaucoup plus relevée, et une fois que nous étions assurés du succès dans les deux extrêmes, il n'y avait plus de doute pour les degrés intermédiaires. Ainsi on coupa la classe en plusieurs classes progressives ; chacune eut son travail particulier, et toutes travaillaient à la fois sous la conduite de leurs instructeurs et la surveillance du maître. Nous vîmes que l'instruction mutuelle marchait encore mieux dans les parties les plus hautes de notre enseignement et nous fûmes satisfaits d'avoir osé la porter au delà des écoles britanniques.

Après ces deux essais, nous n'hésitâmes plus à généraliser la méthode. A Pâques nous l'introduisîmes en seconde, d'où elle passa un peu plus tard en troisième. La progression des études l'exigeait ainsi.

Comme il a toujours été dans nos principes de ne marcher que pas à pas avec l'expérience, pour ne point compromettre l'instruction de la jeunesse par des mesures rapides et peu réfléchies, nous nous étions contentés, pour cette année, de trancher toutes nos classes en divers cours progressifs et d'en remettre les détails à nos meilleurs élèves. L'apparition du Dr Bell<sup>8</sup> en a décidé autrement. Ce respectable instituteur, aux cheveux blancs, ne trouva chez nous que les formes de son école de Madras. Il y reconnut son ouvrage avec la joie d'un père, et son interprète fut souvent chargé de nous le dire, mais il demandait davantage. Nous avions le travail simultané des cours, nous avions l'instruction mutuelle des enfants ; mais point de déplacement durant les leçons, point d'appel à celui qui fait mieux, point de lutte pour la primauté, et il voulut que tout cela se fit au moment et sous ses yeux. Lui-même saisit la baguette magistrale, dirigeant l'instruction et les mouvements, et l'école de Fribourg peut dire qu'elle a reçu une leçon de cet homme qui dirige 4000 écoles dans la Grande-Bretagne, et qui de son institut central fournit des jeunes maîtres et des jeunes maîtresses aux quatre parties du globe. Le souvenir de ce jour nous sera toujours précieux. C'était le 3 août 1816.

Nous avons cherché, Messieurs, dans nos derniers examens à montrer aux amis de la jeunesse le mécanisme de l'instruction mutuelle. Il fallait le soumettre au jugement du public pour qui nous n'avons rien de caché, parce que nous n'avons rien qui demande les ombres du mystère, pas même nos fautes, car nous désirons les bien connaître pour les corriger.

Mais ce mécanisme a fait quelquefois paraître et disparaître les enfants dans un clin d'œil, et ils nous ont reproché de ne leur avoir pas laissé le temps de développer à vos yeux leur petite science. Les moniteurs surtout ont été blessés de notre rapidité et il fallait bien tout leur amour pour qu'ils puissent nous la pardonner. Je dois dire que pour apprécier notre école et surtout le mérite de la nouvelle institution, il convient de suivre les exercices ordinaires de chaque jour et, assis à l'écart, entendre et voir tout ce qui s'y fait avec un esprit pour penser et un cœur pour sentir.

Oh ! combien je suis reconnaissant au Conseil de cette ville et à son organe, la Chambre des écoles, de n'avoir point entravé les réflexions et le zèle des amis de l'enfance par des règles minutieuses et fixes, qui certainement eussent été prématurées. « Voilà, nous avez-vous dit, les enfants de la bonne cité de Berthold. Ils sont chers à notre cœur, ils le seront au vôtre : prenez-les, nous les remettons à vos soins, ouvrez leur l'esprit à la vérité, pliez vers le bien leur jeune volonté, donnez-leur les petits talents que comporte leur âge, qu'exigera leur condition, et qu'ils apprennent de vous à mener une vie laborieuse, utile, honnête et sage. Nous n'avons point de place et de règles à vous remettre : l'expérience vous parlera, et l'amour de l'enfance saura déjà vous inspirer. » Tel fut, Messieurs, votre langage il y a douze ans, et grâce à Dieu nous ne sommes pas restés tout à fait au-dessous de notre tâche. Le temps, comme vous nous l'aviez dit, nous a donné ses leçons et une école assez chétive dans son principe, parce qu'à toute chose il faut un commencement ; une école, dont nous rougirions aujourd'hui, s'est dépouillée petit à petit de ses vices et elle a fait quelques pas vers la perfection. C'est à votre sagesse, Messieurs, et c'est à votre confiance que nous devons ce résultat ; veuillez en recevoir nos remerciements.

Nous croyons être maintenant sur la voie. L'expérience a vérifié ce que la réflexion et l'exemple avaient dit ; mais, de grâce, daignez encore laisser à l'avenir quelque droit de nous instruire. Les bonnes pensées ont une marche progressive et jamais on ne fait si bien qu'on ne puisse mieux faire et qu'on ne le doive puisqu'il s'agit de la dignité et du sort des générations qui s'élèvent. Oh ! nous serions bien peu dignes de conduire vos enfants, si après quelques succès nous pouvions croire que nous sommes déjà au terme et que personne ne doit s'aviser d'aller plus loin. Nous-mêmes nous avancerons, et celui de nous qui quittera le premier cette nombreuse et intéressante jeunesse, priera ceux qui resteront après lui de perfectionner toujours ce qui a été commencé. Il est inépuisable l'art auguste que nous professons, et le cœur aussi est inépuisable, le cœur qui s'attache à ces petites et tendres créatures que notre divin Maître ne se lassait point de voir et de bénir.

Vous nous laisserez donc, Messieurs, la liberté dont nous avons joui jusqu'à présent. Et ne craignez pas pour cela que votre école, changeant

à tout instant de forme, ne présente jamais cette stabilité qui seule garantit les succès. Vous l'avez remise au désir du perfectionnement, et de ce désir il y a un abîme jusqu'à l'esprit d'innovation, frivole, léger, déraisonnable, qui change pour changer parce qu'il n'est que dégoût de ce qui existe, inquiétude et caprice. Non, jamais cette manie ne s'emparera de nous. L'histoire de l'école en est la preuve complète. Elle présente d'année en année quelque chose de neuf, mais rien de rétrograde parce qu'on n'a point anticipé sur les leçons de l'expérience. On y verra le développement successif d'une même pensée, qui d'abord était obscure, et que le temps et les circonstances ont dû rendre claire et lumineuse.

Mais j'oubliais que nos enfants attendent leurs prix... Il faut pourtant, Messieurs, que je vous exprime ici toute notre reconnaissance pour un second bienfait, pour la nouvelle école que vous allez nous bâtir. Depuis douze ans, nous nous étions habitués à la mine austère et sombre de notre séjour, à ses irrégularités, à la gêne qu'il nous impose et nous n'en sentions plus l'indécence que lorsque des étrangers venaient nous visiter. Cependant un grave inconvénient se faisait sentir de plus en plus ; c'est la petitesse du local et l'impossibilité de surveiller et d'instruire convenablement une multitude toujours croissante d'enfants. Veuillez vous souvenir que vous nous aviez annoncé 60 élèves comme le maximum et que cette année nous n'en avons eu guère moins que trois cents à la fois. Qu'en serait-il arrivé si, écoutant un premier désir, nous avions placé la langue allemande sur toute l'échelle de notre enseignement ?

Enfin le besoin a parlé ; la Chambre des écoles a prêté l'oreille pour parler à son tour ; le Conseil de ville a exaucé la demande : tout a été unanime, aucune voix discordante n'est venue troubler l'harmonie des amis de l'enfance, et ce qui rehausse encore le prix de la mesure, c'est qu'un père de famille nous a cédé sa maison.

Je ne puis vous rendre, Messieurs, tout ce que j'éprouve en ce moment. Il est des choses que l'homme peut sentir, mais qu'il ne peut pas dire.

La nouvelle école sera un monument éternel de votre sagesse et de votre sollicitude. Elle parlera de vous à la postérité et la postérité s'honorera de vous appartenir. Vous lui aurez assuré le bienfait d'une éducation perfectionnée, et certes vous ne pouviez rien faire de mieux pour le public et pour vous ; j'ai ajouté pour vous, parce que la mesure du bien que nous aurons fait dans notre pèlerinage donnera la mesure du bien que l'on nous rendra dans la patrie où nous allons.

Tourmentée par l'orage politique et avilie à l'avance par les relâchements de tout genre qui ont préparé à la longue ce que nous avons vu, la génération actuelle donne peu de satisfaction et il faudra patienter avec elle. Toutes les espérances de l'homme qui sait penser et aimer s'attachent à l'enfance. Travailler pour elle, Messieurs, c'est votre tâche, travailler sur elle, c'est le devoir des instituteurs. Vous nous donnez l'exemple, et nous saurons le suivre.

## Distribution des prix, 3 septembre 1817

### Le Préfet aux élèves

Vous voici, mes amis, dans la maison de votre Père céleste : il faut l'adorer. Vous ne le voyez pas, mais il vous voit ; vous ne l'entendez pas, mais il entendra tout ce que vous lui direz ; il saura même ce que vous penserez tout bas dans votre cœur. Chantez ses louanges, bénissez-le pour tous ses bienfaits et tout son amour. Dites-lui que comme il est père, vous voulez être ses enfants, des enfants soumis, respectueux, reconnaissants et bons.

### Le Préfet aux magistrats et au public

Levant les yeux sur cette imposante réunion, je me sens pénétré d'une foule de sentiments divers, que je voudrais pouvoir rendre comme je les éprouve.

Comment dire le respect, comment dire la reconnaissance et la joie que m'inspirent les deux illustres personnages sur lesquels s'arrêtent mes premiers regards, et qu'une égale sollicitude pour l'éducation de la jeunesse a conduits dans cette enceinte ? J'oserai cependant leur adresser mes faibles hommages, le cœur ne se laisse pas arrêter.

Je vous salue, premier magistrat de notre République<sup>9</sup> : vous que les graves soins de l'Etat occupent sans cesse et qui savez cependant descendre jusqu'à l'enfance pour lui donner des marques d'intérêt. Remontant avec le Consul Romain à la véritable source de tout ordre social, à la source de toute dignité et de toute prospérité nationale, vous avez trouvé, comme lui, que le plus éminent service à rendre à l'Etat est de former l'esprit et le cœur de la jeunesse, par des institutions également justes et fortes. En vérité les lois sont peu de chose sans les mœurs, et les mœurs datent de nos premières années. Puisse cette grande pensée de Votre Excellence être aussi généralement et aussi profondément sentie qu'elle mérite de l'être.

Et vous, vénérable chef des pasteurs<sup>9</sup>, soyez aussi le bienvenu à la fête de nos enfants. Votre présence nous rappelle bien vivement le divin Maître qui disait : « Laissez venir à moi les petits », et ce trait de ressemblance vous rend bien cher à notre cœur. Les petits, nous le savons, ont une bien grande part à votre sollicitude pastorale, et, redevable envers tous les âges, vous vous sentez surtout pressé de prodiguer vos soins au plus tendre et au plus intéressant. Oh ! oui, ce sont les jeunes plantes qu'il faut surtout cultiver, autrement elles deviennent sauvages, et elles ne prospèrent plus sous la main du jardinier.

Encore une fois, grâces vous soient rendues, illustre chef de l'Eglise et de la patrie fribourgeoise ! pour l'amour que vous avez consacré à la jeunesse ; ce que vous faites nous dit ce que vous pensez faire. Nos plus

douces espérances se raniment à votre vue, et nous croyons que le moment ne peut être éloigné où nous verrons les écoles du peuple se rajeunir partout ; car, il faut le dire, elles sont bien vieilles et elles ne se trouvent plus en rapport avec les besoins du temps. Le grand jour de la restauration sera un beau jour pour la patrie, et nous aimerons toujours à vous le devoir.

*Monsieur le Syndic,  
Messieurs les membres du Conseil municipal,  
de la Chambre des Scholarques et des écoles.*

Nos enfants se réjouissent de revoir devant eux leurs anciens bien-fauteurs, leurs anciens amis ; ils les connaissent et ils les chérissent depuis longtemps. S'il est parmi vous quelques nouveaux membres qu'ils n'aient pas encore vus siéger ici, ils n'hésitent pas à croire que le même amour de l'enfance ne soit également répandu dans tous les cœurs. Comme les élèves, ainsi pensent les maîtres, la joie nous est commune et la reconnaissance le sera de même.

Assurer les vertus et le bien-être de l'âge mûr en soignant l'éducation de l'enfance, telle fut, Messieurs, de tout temps votre devise. Perfectionner cette éducation, l'encourager de toute manière, lui faire même de très grands sacrifices, telle est notre habitude. Elle a été formée par la sagesse et la bonté cette belle et heureuse habitude ; et vous la conserverez, Messieurs, et vous la transmettez à vos successeurs comme une précieuse tradition ; la plus précieuse, j'oserai le dire, que vous ayez à leur remettre. On peut appliquer des palliatifs à l'âge mûr ; le bien ne peut se faire qu'à la génération naissante.

Vous avez beaucoup fait, Messieurs, pour le soulagement de la misère et cela devait être, puisque vous êtes les ministres de la charité publique. Mais ce qui plaît à l'observateur judicieux et bon, c'est que partout vous cherchez à subordonner le secours au travail, afin d'extirper l'indigence héréditaire qui est une indignité. Et ce qui plaît encore davantage, Messieurs, ce qui touche, c'est que la sage pensée de l'éducation se retrace dans vos établissements de charité, où l'on retrouve l'école à côté de l'apprentissage du travail. Notre ville offrira tout un autre aspect, une fois que nous aurons eu le bon esprit de travailler fortement sur la génération qui s'élève.

Jetés ici au pied des Alpes, loin des grandes routes du genre humain et comme dans une espèce de solitude, nous ne sommes pas faits pour jouer un grand rôle dans le monde. Peu importe : notre rôle sera toujours assez beau si nous avons du sens pour la vérité et le bien, un cœur honnête, l'amour du travail et de l'ordre, de l'énergie encore, de la persévérance et un mâle courage. Avec une trempe d'âme pareille on ne manque de rien et l'on ne vit pas sans gloire.

C'est cette trempe heureuse, Messieurs, que par votre ordre nous tâchons de donner à la jeunesse qui nous est confiée. Notre ouvrage est sans doute encore bien défectueux ; mais quels que soient nos succès, vos institutions restent les mêmes, belles, nobles et grandes et elles feront à jamais votre éloge.

Nous croyons avoir fait quelque chose, Messieurs, mais nous sommes encore bien loin du terme que nous avons devant nos yeux. S'il ne s'agissait que d'instruire, la chose serait plus aisée, mais il faut élever l'enfant, il faut lui inspirer la sagesse et le bien, dans un âge léger, mobile, bruyant, étourdi ; et dès lors notre tâche devient difficile à mesure qu'elle passe du domaine de l'esprit dans le domaine du cœur. Ici les routes sont souvent ténébreuses et peu sûres, et qui croit les avoir trouvées s'est quelquefois perdu dans les sentiers de l'erreur. Au reste, nous n'avons pour toute ressource que la persuasion et l'exemple, avec un peu d'autorité qui s'échappe de nos mains au moment où les enfants passent le seuil de l'école. Ils voyagent dès lors sous les yeux du public et rentrent sous la puissance de leurs parents ou de ceux qui en tiennent la place, et le public est-il scandaleux ? Les parents sont-ils insouciants ou d'une conduite équivoque si ce n'est mauvaise ? Avec quelle justice pourrait-on mettre sur le compte de l'école ce qui ne lui appartient pas et ce qui la fait gémir ? Il nous semble que dans l'état actuel de nos mœurs publiques et privées, nos élèves offrent pourtant en général l'image de l'ordre, de la décence, de la docilité et de l'amour du bien, au milieu des indélébiles faiblesses de l'enfance . . . , il nous semble, dis-je, que l'école peut s'en attribuer quelque chose, et qu'elle n'est pas tout à fait au-dessous de ce que l'on peut raisonnablement exiger d'elle ; que serait-ce si ceux pour qui le sang parle, ceux qui ont pour eux tous les moyens, unissaient leurs efforts aux nôtres ? que serait-ce si les scandales disparaissaient des rues où nos petits les ramassent ; alors on verrait ce changement miraculeux que l'on demande uniquement de l'école, quand il faudrait le demander aussi de la maison paternelle et de toutes nos institutions publiques.

Décidément, Messieurs, votre école a pour principe de former non seulement l'esprit de l'enfant qu'on lui remet, mais le cœur encore et celui-ci de préférence. Cette fête même pourrait en être le témoin. Une solennité qui souvent est toute profane, n'est-elle pas ici consacrée à la religion ? On y distribue des couronnes aux enfants, mais les premières et les plus belles ne sont pas pour le talent et le savoir ; elles vont se placer sur la tête des petits qui se sont le plus constamment distingués par les qualités du cœur et la bonne conduite. Ainsi le progrès dans les idées n'est qu'en seconde ligne, et loin de flatter, selon l'usage, le génie et le succès, on a soin de relever les défauts, dont il ne sont pas toujours exempts. C'est une profonde et salutaire impression que l'on pense faire en ce jour sur les élèves pour les corriger ou les prévenir.

Il nous paraît que ces dispositions parlent assez haut de l'esprit qui

nous anime, et que de là l'on peut conclure à ce que nous pensons faire chaque jour dans nos leçons et nos exercices. D'ailleurs on peut le voir, puisque les portes sont ouvertes à chacun.

On a dit, Messieurs, et je dois vous en rendre compte, on a dit que l'école faisait trop peu pour l'instruction religieuse. Ce reproche n'est pas mérité, et cherchant d'où il pourrait venir, notre pensée s'est portée sur quelques enfants tout à fait négligents ou dissipés, indociles même, que nous avons rarement vus à l'école ou qui ne s'y sont pas conduits comme leurs camarades. On ne les aura pas trouvés suffisamment instruits, mais est-ce juste d'attribuer à la multitude l'ignorance de quelques-uns, et d'en faire un crime aux instituteurs ?

Puisque nous prétendons former le cœur des enfants, l'instruction religieuse doit être chez nous la première instruction et elle l'est en effet ; elle se répand même sur tous les objets qui peuvent la recevoir et elle se reproduit partout.

Pour toute instruction religieuse nous n'avons trouvé à l'école il y a 13 ans que les éléments de religion qu'expliquait aux jours saints un écolier. De suite nous y avons ajouté un extrait d'Histoire sainte, puis la vie de notre divin Maître, en détail. Par là l'instruction religieuse a été assise sur la base qui est l'histoire ; elle s'est rapprochée de la faible conception de l'enfant, qui ne goûte guère nos généralités et nos abstractions, et qui veut tout voir, tout toucher, même son Dieu. Elle a encore présenté à l'imagination, et de là jusqu'au cœur il n'y a plus qu'un pas, tandis que l'esprit en est si loin ! Enfin, en familiarisant nos enfants avec la vie du Sauveur, nous avons mis devant leurs yeux le plus beau et le plus touchant modèle, celui qui est descendu du ciel pour instruire les hommes, les fortifier, les gagner au bien. Un exemple semblable est plus fort que toutes les doctrines, tous nos discours et toute notre éloquence.

Nous en étions là sur ce point l'année dernière. Dans celle-ci nous avons fait davantage, quoique un peu tard ; un recueil de paroles de notre divin Maître<sup>10</sup>, rédigé par ordre de matières, a été mis entre les mains de nos élèves les plus avancés, et confié à leur mémoire. Ce sont des maximes que nous pensons leur donner comme une règle de vie. On sait ce que valaient les apophtegmes des anciens, et ici, il y a infiniment plus. Je dirai encore que pour renforcer ce que nous regardons comme l'essentiel, nous avons commencé à tourner au profit du cœur la magie du chant, si bien connue des anciens, et que nous sommes décidés à tirer de ce moyen toute l'utilité qu'il présente.

Ainsi, Messieurs, l'instruction religieuse se compose chez nous de toutes les parties ; elle revient sous toutes les formes et il nous serait peut-être permis de demander si partout ailleurs on a la même attention ?

Il est vrai que l'enseignement de l'école s'est beaucoup étendu, et c'est ce qui peut-être a fait penser à quelques personnes que, tout occupés de sciences mondaines, nous avions négligé la science des sciences, celle

de Dieu, du bien et du salut. Il eût été plus sage de voir avant de juger, et en voyant on se serait convaincu que les bonnes méthodes facilitent et abrègent tout, qu'elles permettent de faire incomparablement plus et qu'elles développent l'esprit autant que les routines l'étouffent.

Au reste, que l'on ne gratifie pas de suite du titre de mondain tout ce qui n'est pas précisément instruction religieuse dans une école. Nous donnons beaucoup à l'enseignement des langues, et nous croyons faire en cela quelque chose de religieux, car il n'est que trop démontré que les vérités saintes sont assez mal saisies du vulgaire, parce que la langue n'est pas bien comprise. Dans nos leçons de grammaire et dans les différentes compositions graduées qui s'y rattachent, nous pensons, comme a dit un homme de lettres, forger l'esprit des enfants, lui donner de la sagacité et de la rectitude, et en cela encore nous croyons servir la cause sacrée de la piété et des mœurs. Certes, la religion ne peut être bien sentie que par un esprit bien cultivé ; c'est ainsi que ce qui pourrait paraître profane, au premier coup d'œil, rentre dans le grand but que nous proposons.

Au surplus, Messieurs, ces exercices de la langue roulent le plus souvent sur des sujets moraux et sacrés. Les enfants y placent d'eux-mêmes le fruit de leurs lectures, et leurs lectures, depuis les premières lignes qu'ils sont appelés à déchiffrer, sont en plus grande partie destinées à former le cœur. Ils s'exercent même à l'écriture sur des maximes saintes que l'on désire graver dans leur âme pour l'ennoblir. Les hommes de l'art savent que ces leçons indirectes sont d'un grand effet dans l'éducation de la jeunesse, et qu'elles l'emportent peut-être pour le fruit sur celles qui s'annoncent ouvertement pour ce qu'elles sont.

Mais c'est beaucoup trop m'arrêter à cet objet. J'ai encore, Messieurs, à vous parler de l'enseignement mutuel, qui est devenu la forme générale de tous nos exercices.

Nous l'avons adopté l'année dernière avec empressement parce que nous en sentions le besoin. Cette année nous l'avons retenu à cause des services qu'il nous a rendus et de ceux que nous en retirerons encore, une fois que les circonstances nous permettront de le développer entièrement. Il n'appartient qu'à ce mode de proportionner l'instruction à toutes les portées, et de répandre dans une école la vie, le courage et la joie ; s'il active les progrès, il a un côté moral qui est encore plus beau et plus touchant, et tout instituteur qui a su élever sa pensée jusqu'à l'éducation, ne saurait hésiter sur le choix.

Ce n'est pas ici que l'on peut approfondir et développer une importante théorie ; je ne veux en toucher qu'un seul point, celui des moniteurs chargés d'instruire et de diriger leurs camarades sous les yeux du maître. Le moniteur choisi parmi les meilleurs élèves est un modèle placé à la tête de chaque division, et ce modèle parle aux petits et devient pour eux l'objet d'une noble émulation. De son côté, le jeune instructeur apprend

à mettre au profit de tous les talents que le ciel lui a donnés et les petites sciences qu'il s'est acquises. Il se prépare ainsi à vivre désormais pour les autres ; il fait, dès l'âge le plus tendre, l'apprentissage du christianisme en mettant en action le plus beau des préceptes. Au surplus, en remplissant son office, il nous montre ce qu'il est hors de l'école à l'égard de ses frères cadets ou des compagnons qu'il surpasse en force, en génie, en adresse ; il nous montre ce qu'il sera une fois qu'il aura à commander. Nous pouvons donc le surveiller sur ce point, le diriger, l'encourager, le reprendre, et cela ne se peut pas dans le système ordinaire où le maître fait tout à lui seul, parce que les élèves n'y paraissent que sous le double rapport d'inférieur envers le maître, d'égal envers leurs camarades et jamais de supérieur. L'enseignement mutuel présente l'enfant à l'éducation sous tous les points de vue. Concluez de là, Messieurs, quelle utilité on peut en tirer quand on sait en saisir l'esprit.

Ceci malheureusement n'est pas donné à tout le monde. Il est des conceptions bornées, petites et faibles qui ne savent en toutes choses que s'attacher à l'écorce, sans pouvoir jamais aller plus loin. Des hommes de cette espèce devraient beaucoup écouter, et ils causent toujours. Ils prétendent donner le ton dans la société quand ils devraient une fois tâcher de le prendre pour ne pas sortir d'ici sans avoir fait preuve de raison. Leur grand argument est l'usage, et ils ne savent pas que l'usage n'est que trop souvent un vieil abus... Ces hommes donc, entrant dans une école d'enseignement mutuel, n'y voient que les mouvements multipliés d'une foule d'enfants, et ils n'entendent que le bruit confus d'un travail qui se répète simultanément sur plusieurs points. Ce bruit et ces mouvements insolites blessent leurs regards et leur oreille, et si peut-être, ce qui n'est pas rare, ils s'imaginent que la bonne éducation consiste à faire de l'enfant, qui aime à parler et à se mouvoir pour se développer, une statue glacée, immobile et muette, telles qu'étaient les idoles du paganisme, ils devront sortir de ces écoles désordonnées et profanées en criant au scandale.

Ces cris font sourire l'homme qui ne juge pas des choses d'après leur apparence, mais d'après leur réalité, et sachant ce qu'il fait il continue son chemin.

L'enseignement mutuel, Messieurs, a un principe uniforme ; son essence est de faire instruire les enfants par les enfants sur une échelle progressive. Mais si le principe est le même, les formes peuvent en être très différentes. Il en est de compassées et de raides qui ressemblent assez aux exercices militaires ; on pourrait leur reprocher d'inspirer à l'enfance le goût des armes, un goût qui n'a que trop tourmenté notre Europe. Il en est d'autres un peu sévères qui semblent rendre la jeunesse morne et sombre, quand il faut l'entretenir dans une innocente gaieté. Nous avons pris celles qui nous ont paru les plus simples, résolus d'en prendre de meilleures, dès qu'elles nous seront présentées par l'expérience et la

réflexion, et ce qui est essentiel, dès que les localités nous permettront de suivre nos desseins.

Nous attendons, Messieurs, il faut le dire, avec une sorte d'impatience, le moment où nous entrerons dans le local que vous nous préparez. C'est là seulement que l'école prendra son attitude et que ce qui maintenant ne peut être qu'un souhait deviendra quelque chose de réel. Oh ! hâtez, Messieurs, cette époque qu'appellent tous nos vœux. Les jours s'écoulent rapidement et ne reviennent pas plus en arrière que les flots d'un torrent. Les forces encore s'épuisent par l'usage que l'on en fait, et il nous resterait un cuisant regret si nous n'avions pas le temps d'arranger notre grande et intéressante famille dans la maison qui lui est destinée.

Cet empressement n'ôte rien à notre reconnaissance envers le Gouvernement qui a daigné nous accorder l'hospitalité. Nous lui adressons ici nos remerciements respectueux dans le désir qu'ils puissent parvenir jusqu'à lui. Ce qu'il vient de faire pour nous annonce ce qu'il fera pour toute la jeunesse fribourgeoise, et cette pensée ajoute un nouveau prix aux bienfaits que nous avons reçus.

Après la distribution des prix, l'un des élèves s'avança pour adresser aux Autorités les remerciements de l'école. M. le Syndic répondit avec bonté au compliment. Puis il revint sur les discours prononcés par le préfet, en releva les principales idées, témoigna aux instituteurs et aux élèves la satisfaction du Conseil municipal, et assura les uns et les autres que l'administration locale donnerait toujours ses premiers soins à l'éducation de la jeunesse.

Dès que M. le Syndic eut cessé de parler, S. G. Monseigneur l'Evêque de Lausanne prit la parole. Il félicita les enfants de l'avantage qu'ils ont de recevoir des instructions qui feront un jour leur bonheur, témoigna le désir de voir s'étendre dans son diocèse les améliorations de la capitale ; puis, adressant la parole au préfet, il finit par ces mots :

L'Eglise, dépositaire des vérités du salut, m'impose de grands devoirs relativement à l'instruction de la jeunesse, vous m'aidez à les remplir.

S. E. Mgr l'avoyer en charge J. C. de Verro, éleva ensuite la voix. Il s'adressa d'abord au Conseil municipal, loua son zèle pour l'éducation et lui exprima sa haute satisfaction. Il daigna ensuite dire aux instituteurs des choses honnêtes ; témoigna du regret de n'avoir pas suivi les dernières épreuves publiques de l'Ecole, se promettant d'y assister désormais pour prendre une connaissance plus circonstanciée des nouveaux perfectionnements dans l'instruction. Enfin le canton venant à se présenter à son esprit, il vit toutes ses écoles s'améliorer à l'exemple de celles de la ville, et il finit par confirmer les espérances que le public a conçues à cet égard.

(N.-B. Ce discours a été imprimé, ainsi que les suivants. Il est précédé de l'avis qui suit :

L'imprimeur a cru rendre service au public fribourgeois, en publiant ce discours que l'auteur a bien voulu lui remettre. On y a ajouté en substance ce que S. E. Mgr l'avoyer en charge et ce que S. G. Monseigneur l'Evêque de Lausanne ont daigné dire en public dans cette mémorable occasion.)

Paroles que chantèrent les élèves de l'école française à la distribution des prix, le 3 septembre 1817

Au commencement

*Chœur*

1

Nous adorons, courbés dans la poussière,  
Le Seigneur des Seigneurs.  
La nuit le nomme au jour, la nuit à la lumière,  
Redit son nom et ses grandeurs (*bis*).

2

Nous bénissons, pleins de reconnaissance,  
L'auteur de tous les biens.  
Il répand ses bienfaits et sa munificence,  
Sur la brute et sur les humains (*bis*).

3

Nous aimerons d'un cœur pur et sincère  
Le Père le plus doux :  
Nous serons ses enfants comme il est notre Père  
Il régnera toujours sur nous (*bis*).

Avant le prix des moniteurs

*Duo*

1

Oh ! qu'il est beau de voir un tendre enfant  
Environné de sa mobile classe ;  
Donnant leçon avec douceur et grâce,  
Et tout entier à son enseignement (*bis*).

2

Qu'il est charmant de porter sur l'autel  
Les premiers fruits de zèle et de science !  
Ces jeunes dons réjouissent le ciel.  
Ces jeunes dons font naître l'espérance (*bis*).

3

Oh ! qu'il est doux de servir les humains  
Avec un cœur rempli de bienveillance !  
C'est là du ciel l'auguste jouissance ;  
C'est là, c'est là, le bonheur des chrétiens (*bis*).

A la fin

*Chœur*

1

Oh ! descendez sur la terre  
Bienfaits de notre Père,  
Descendez sur nos amis.  
Des soins qu'ils donnent sans cesse  
A l'indigente jeunesse,  
Daignez leur payer le prix (*bis*).

2

Nous qui pour toute richesse  
N'avons qu'un peu de tendresse,  
Nous leur donnons notre cœur.  
A leur retracer l'image  
D'une enfance pure et sage,  
Nous mettrons notre bonheur (*bis*).

3

Qui ne cherche pas à plaire  
A ses amis, à son père,  
Végète ici-bas sans cœur.  
Venez, vertu de l'enfance,  
Venez, sainte obéissance  
Méritez-nous le bonheur (*bis*).

## Distribution des prix, 9 septembre 1818

### Le Préfet aux élèves

Levez les yeux, mes amis. Voyez que vous êtes dans le Lieu saint, dans la maison de la prière. On ne doit point y venir sans adorer le Père céleste. Il s'intéresse à tous ses enfants, il les aime tous, mais surtout les petits, quand ils sont sages. Osez élever la voix et lui parler, il vous écoutera et si vous lui demandez quelque chose de bon, vous l'obtiendrez bien sûrement. Promettez-lui de faire toujours sa volonté, de garder tous ses commandements, car alors vous vous trouverez bien. On n'est content et gai que lorsque l'on obéit à Dieu. Souvenez-vous du grand modèle des enfants, priez votre bon père de vous rendre semblables à lui.

### *Chœur d'enfants*

Reçois, Seigneur, l'hommage  
De tes petits enfants... (etc.)

### Le Préfet aux magistrats

J'ai entrepris, Messieurs, de vous tracer rapidement l'histoire de cette nombreuse et intéressante école que vous avez devant vos yeux, et dont vous allez couronner les succès. S'il est pénible quelquefois de regarder en arrière, souvent il est doux de le faire, et le passé, quel qu'il soit, offre toujours à l'avenir quelque utile leçon.

Il y a treize ans, Messieurs, que vous avez remis cette école aux soins de la communauté que je représente ; et que de changements elle a subis depuis lors ! Le plus sensible est celui de l'augmentation des élèves, et c'est à lui que je m'arrêterai d'abord.

L'école française ne comptait en 1804, époque de la remise, que quarante enfants, et l'on nous disait que, l'instruction prenant faveur, le nombre pourrait bien s'élever jusqu'à soixante. Oh ! que l'on était loin en ce moment de connaître quelle est sur le public l'empire des institutions améliorées ! La première n'était pas encore résolue, que nous avions déjà plus de 150 élèves à nos leçons, et que la petitesse de notre ancien local se faisait déjà sentir. La foule augmenta progressivement d'une année à l'autre, et toujours il fallut imaginer quelque nouvel expédient pour trouver de la place. En 1816 nous eûmes sur nos registres plus de trois cent noms, et le catalogue en présente encore 280. La disette de 1817, en éloignant quelques familles de la capitale, fit tomber le nombre des élèves ; mais cette année a réparé la perte, puisque nous finissons avec 277 écoliers. Nous pouvons dire que l'école renferme maintenant

toute la jeunesse française de la ville ; car s'il est quelques exceptions à faire, on peut les négliger, puisqu'à peine les aperçoit-on, en y regardant de fort près.

Ainsi une école, jadis presque déserte, s'est peuplée, dans l'espace de dix ans, de tous les enfants qu'elle pouvait recevoir ; l'école solitaire et obscure de quelques-uns est devenue l'école générale des jeunes Fri-bourgeois, leur institut commun d'éducation. Et que nous dit, Messieurs, cette prodigieuse augmentation ? Sans doute elle fait tacitement l'éloge de l'institution même : mais ce qu'elle crie tout haut, et ce que j'aime surtout à entendre, c'est que l'esprit de notre ville natale, de la chère cité des Zæhringen, s'est considérablement et généralement amélioré.

Dans le moment de la restauration — je prononce ce mot à dessein, car nos écoles communes avaient été florissantes autrefois, et elles étaient tombées en décadence depuis une certaine époque que l'histoire a tristement marquée —, dans le moment de la restauration, dis-je, on prit des arrêtés, on fit des appels aux parents ; la police reçut des ordres ; elle fut mise en correspondance avec les instituteurs, et quelquefois nous crûmes devoir invoquer son autorité. Or, depuis longtemps, l'autorité est devenue comme étrangère à l'école ; d'autres motifs, tout à la fois plus puissants et plus nobles, agissent sur l'esprit des parents et de leurs familles.

Tant de parents qui naguère laissaient croître leurs enfants sans culture, à peu près comme s'élevaient les plantes sauvages dans nos forêts, tant de parents si peu soucieux ont enfin senti que l'homme doit être quelque-chose de mieux qu'une brute qui parle, et que si la nourriture, les vêtements et un toit sont quelque chose, l'éducation est infiniment davantage. Des pensées humaines, le sentiment du devoir, une noble émulation s'est introduite dans toutes les familles ; elle s'est glissée jusque dans les obscurs réduits de la misère, où il serait peut-être pardonnable de s'occuper avant tout et surtout du pain que l'on n'a pas et qu'il faut pourtant avoir.

Le même amour de l'instruction s'est emparé de la génération naissante. Les enfants sont, en général, exacts et assidus à leur école. S'il en est qui s'oublie à leurs jeux, ce qui est de l'âge insouciant, léger et mobile, il en est que l'inquiétude tourmente, et qui en s'éveillant, serait-ce au point du jour, demandent si l'heure de la leçon n'a pas sonné. Il en est qu'un père ou une mère voudrait quelquefois dispenser de l'étude ; mais la dispense n'est pas acceptée, et la jeune raison se mêle de parler du devoir à la raison mûre. Et combien de fois, dans les temps de détresse, n'avons-nous pas vu à nos leçons des enfants amaigris et décolorés par la faim, et néanmoins montrant encore du zèle pour leurs études, quand ils n'avaient pas la force de les suivre !

Je ne dois pas vous oublier, chères petites créatures, qui venez avant l'âge me demander si je ne voudrais pas vous recevoir à l'école, et que je tâche de consoler par un *bientôt*, qu'heureusement vous voyez plus

prochain que moi, vous, dont le calendrier ne connaît qu'hier, aujourd'hui et demain. Ni vous non plus je ne vous oublierai pas, aimables petits, qui vous glissez furtivement dans nos rangs, ou que je trouve dans les salles à côté de vos aînés, ouvrant de grands yeux sur ce qui se passe, n'y comprenant rien, mais voulant néanmoins de quelque manière vous associer au travail de vos frères ; vous avez laissé vos chers joujoux sous un lit, une chaise, une table ; et ce mépris m'annonce que, dans la suite, vous saurez leur préférer le devoir.

En vérité, Messieurs, le désir de l'instruction est entré profondément dans l'esprit de notre ville. Il descend des parents aux enfants, remonte des enfants aux pères et mères, passe d'enfant à enfant, de famille à famille, et rattache toutes les pensées à l'éducation.

Ce beau résultat doit réjouir tout homme qui porte un cœur dans son sein et qui aime sa patrie, non en paroles, mais en réalité, sans prétention comme sans jalousie. Eh ! qui doit retirer la première part de la joie commune, si ce n'est vous, Messieurs, qui êtes après le Seigneur les premiers auteurs du bien. Vous avez conçu la pensée de la restauration et vous l'avez exécutée. L'intérêt signalé que vous avez mis aux écoles de l'enfance ; l'espèce de lustre dont vous les avez environnées ; la confiance que vous avez donnée aux instituteurs ; l'essor que vous avez laissé prendre à leur expérience et à leurs réflexions au milieu des petits ; voilà l'origine du grand changement. De notre côté, nous avons tâché de seconder vos vues. Tout en poursuivant l'utilité des études nous avons cherché à les rendre riantes ; nous avons tempéré la fermeté de la discipline par la douceur ; par notre amitié encore nous avons gagné celle des petits, et les parents ont cru devoir nous payer de quelque retour. C'est par la réunion de ces moyens que l'amour de l'instruction s'est propagé petit à petit dans notre ville, et qu'il s'y perpétuera comme un héritage précieux, à moins que le vandalisme sauvage ne vienne détruire quelque jour l'œuvre de la sagesse et de la bonté.

Heureuse la cité dont toutes les classes et tous les âges se portent à l'envi vers l'instruction. Dans cet empressement, Messieurs, il faut voir le germe fécond de tout ce qui est bon et de tout ce qui est beau. La stupide ignorance nous laisse au niveau de l'animal, avec cette différence que l'homme, à moins qu'il ne soit imbécile, ne peut guère être qu'une méchante bête, s'il en est une. C'est l'instruction qui fait de nous des hommes, et qui fait des chrétiens, c'est-à-dire des hommes distingués. L'instruction relève nos pensées et nos désirs au-dessus de la poussière ; elle ennoblit notre être en développant ce que le Créateur y a mis de grand et d'immortel. Dès lors, qui aime à s'instruire est sur le chemin de la vérité, de la vertu et de la grandeur humaine ; et comment ne féliciterions-nous pas notre bonne ville de l'esprit dont elle s'est animée !

Mais j'entends que l'on demande si la religion y a gagné ? Je pourrais répondre que la religion étant ce qu'il y a de plus sublime dans l'homme,

suppose le développement de sa raison, de sa conscience, de son cœur, et que ce développement ne peut se faire que par l'instruction ; mais pourquoi raisonnerais-je quand je puis en appeler aux yeux ? Aujourd'hui, 277 élèves assistent régulièrement aux catéchismes de cette église : or, combien y en avait-il en 1804 ? Une quarantaine ! où allaient donc les 237 que l'école n'y conduisait pas ? Qui les instruisait dans les vérités saintes ? Qui leur brisait le pain de la parole ? Qui avait soin de les amener à l'église ? Qui les inirait aux Saints mystères ? La vérité est, Messieurs, que vos écoles sont devenues comme le vestibule de nos temples, et qu'en attirant toute la jeunesse à l'instruction, vous l'avez conduite jusqu'au pied des autels. La restauration des écoles a été un véritable apostolat. Ici les choses parlent, et je puis me dispenser d'en dire davantage.

Je reprendrai donc avec confiance, Messieurs, le fil de mon histoire, et ayant indiqué la progression des élèves, je viendrai à la progression de leurs études.

La nouvelle école a été établie, dès le commencement, sur des principes qui n'ont point varié, et qui devaient rester les mêmes. Former l'esprit pour former le cœur et la conduite, telle a été l'idée mère de l'établissement, sa tendance et son espoir. Elle voulait donc devenir une école chrétienne dans le sens des Fénelon<sup>11</sup> et des Rollin<sup>12</sup>, et elle n'a ambitionné d'autre gloire que celle de marcher sur les traces de ces grands maîtres. On renforça donc la partie religieuse, toujours trop faible dans nos écoles ordinaires, et l'on tâcha de tourner au profit des mœurs tout ce qui était susceptible de ce tour dans l'enseignement. Nous comprîmes aussi, dès le premier jour, qu'il fallait pousser la classification des élèves aussi loin que leur nombre pouvait le permettre, afin d'établir la progression du travail ; et il fut décidé que, loin de faire succéder les divers objets d'instruction selon l'usage, on montrerait en petit aux commerçants tout ce qu'ils devaient apprendre plus tard sur un degré plus relevé. Enfin on s'appliqua à simplifier toutes les méthodes par l'analyse, et l'on sema quelques fleurs sur l'aride sentier des premières études.

Ces études furent d'abord bien circonscrites. On les avait proportionnées au genre d'élèves que l'on avait, et certes, 40 à 60 enfants, pris dans les classes les moins fortunées de la ville, ne demandaient pas une instruction bien recherchée ; ils n'auraient eu ni le temps, ni les moyens, ni le besoin de la recevoir. Calculer l'instruction sur la position respective des élèves, c'est une règle essentielle dans l'art de l'éducation.

L'école marcha donc quelque temps dans sa primitive simplicité, assez semblable à une bonne école villageoise, sauf qu'ayant trouvé un peu de géographie, elle avait cru devoir la conserver pour ne pas descendre.

Plus tard, il fallut étendre l'enseignement et le perfectionner. Les enfants de toutes les classes, même des plus relevées, accoururent à nos leçons, et nos chétifs éléments n'étaient plus en rapport avec la condition

des nouveaux élèves, avec leurs besoins, avec les développements qu'ils apportaient, avec la carrière qui s'ouvrait devant eux. Sans doute qu'il s'agissait toujours de former des hommes et des chrétiens ; mais des chrétiens et des hommes appelés à vivre dans une position plus compliquée en même temps et plus haute, comme à remplir dans la vie des fonctions plus graves, plus exigeantes et plus périlleuses.

Ici se présente un grand problème à résoudre. Le voici : Toutes les conditions étant réunies dans un institut, comment en disposer l'enseignement de manière à ce que chacune y trouve précisément ce qui lui convient, sans qu'il y ait excès pour les unes ou pénurie pour les autres. La solution quant aux premiers éléments n'offrait aucune difficulté ; car ces éléments sont les mêmes pour tous. Le génie lui-même comme l'idiot part du point de l'ignorance complète ; puis il prend son essor, tandis que les autres volent terre à terre, si toutefois ils peuvent voler.

De même les faveurs de la fortune ne dispensent pas l'homme de commencer par l'ABC, s'il veut être plus que le favori du sort. Toute la difficulté était donc dans la partie haute de l'enseignement primaire. Elle devait être accessible à chacun, et pourtant d'obligation pour personne, afin que le simple artisan ne donnât pas à un luxe inutile un temps précieux réclamé par le besoin.

Messieurs, c'est par une gradation régulière et longue de l'instruction, et par une classification correspondante des élèves que l'on parvint à résoudre le problème, car il est résolu ; et ici encore je puis en appeler à l'expérience.

Nous savons que l'on nous accuse de donner trop de développements à l'instruction de la jeunesse ; on craint la confusion des états, l'extinction de la classe industrielle, puis le bouleversement de la société<sup>13</sup>. Terreurs paniques et ridicules ! Depuis 1804 l'école s'est déjà renouvelée plusieurs fois. Nos élèves sont, tout comme autrefois, entrés successivement dans les diverses fonctions de la vie. On en voit dans tous les ateliers, dans les comptoirs, dans les champs, sous les armes, sur le parnasse, dans la retraite et jusque sur les degrés de l'autel ; et d'autres se disposent déjà à suivre à leur tour les mêmes routes. Quelques-uns, hélas ! ont succombé sous les coups imprévus de la mort, comme la tendre fleur tombe sous la faux avide du moissonneur. Oh ! qu'elles reposent en paix ces tendres victimes du trépas : notre cœur ne les a pas oubliées. Ainsi, Messieurs, sous le rapport des états de la vie et de la société, tout est comme auparavant ; rien n'est changé et rien ne changera ; excepté que le grand nombre de nos élèves apportera dans ses diverses occupations de bons principes, quelque intelligence, l'amour du travail et de l'ordre avec des souvenirs agréables de l'enfance. C'est là notre but ; c'est notre espoir, et il faudrait avoir le cœur bien peu chrétien pour envier à la jeunesse ces biens innocents que nous lui destinons.

La crainte politique qui parle tout bas autour de nous est donc un



vain scrupule, que l'expérience réfute du reste. En veut-on encore une autre preuve également évidente et palpable ? Le catalogue la fournira. La première classe, celle des petits, compte 114 enfants ; la quatrième, qui est plus avancée, n'en a pas plus que 32. Et que sont devenus les 82 élèves qui manquent ? Ils sont restés en chemin et n'ont pas pu fournir toute la carrière des études. Bornés du côté de l'intelligence ou dépourvus de tout secours domestique, ils marchèrent d'abord lentement et sans progrès sensibles ; puis l'âge est venu avec le besoin de vivre ; il est venu les surprendre en chemin, et leur ôter de la main la plume et les livres pour leur remettre les outils du travail. Le calcul que je présente, Messieurs, est celui de tous les ans ; c'est toujours la même proportion, produite par les mêmes causes, et ces causes sont dans la nature, ou pour mieux dire, elles sont dans l'ordre de la Providence. On parle quelquefois, Messieurs, de l'amour de la patrie, et peut s'en faut que l'on ne range les instituteurs zélés au nombre de ses indignes enfants ; attendu que voulant perfectionner l'éducation commune, ils ont l'air de vouloir troubler l'ordre public. Messieurs, nous aussi, nous aimons notre patrie, — et, qui plus est, nous croyons savoir l'aimer, ce que tous ne savent pas, surtout ceux qui font hautement profession d'ignorance. Mais s'il faut à tout prix que notre tendance soit mauvaise, que l'on se rassure au moins à la vue du peu de succès que nous obtenons ; puisque en dépit de nos efforts, nous n'amenons que le quart de nos élèves au bout des chétives sciences d'une école primaire. Que l'on nous pardonne un songe vain ; il faut en pardonner tant d'autres dans la vie, et qui font beaucoup plus de mal. Le nôtre, s'il existe, ne saurait changer l'ordre de la divine Providence ; car elle est plus forte que nous, et elle saura réduire tous ceux qui veulent lui résister.

Pardon, Messieurs, si mes réflexions viennent toujours couper mon récit. Il nous importe que le respectable public qui nous environne ne prenne pas le change sur son école, et dans un moment où la vérité semble se voiler à nos yeux, il n'est point inutile de dissiper les nuages qui l'environnent et qui pensent nous la dérober.

J'en étais resté à la classification régulière des élèves et à la progression des études, qui, en mettant plus d'ordre partout, rendait notre école tout à la fois commune et particulière ; commune dans ses premiers éléments, particulière dans ses développements ultérieurs. Hélas ! quelque temps après, il fallut renoncer aux nombreuses divisions que l'on avait introduites. Il en existait dix, et nous dûmes les réduire à quatre ; parce que les élèves se multipliaient de jour en jour, il n'était plus possible à l'instituteur d'occuper de différents objets les différentes parties de sa classe. Les enfants étaient trop vifs, et surtout trop serrés les uns contre les autres dans un petit local, pour qu'ils pussent se passer un instant de l'œil vigilant du maître. Il n'y eut donc plus que quatre degrés comme il y avait quatre salles. Il est vrai que chacune était partagée en deux

sections ; mais ces sections ne marquaient que le temps qu'avaient passé les élèves dans la même classe. Ceux qui y étaient pour la seconde année formaient la seconde section : l'instruction était la même pour les deux.

Il serait trop long, Messieurs, de vous dire les inconvénients de cette mesure arrachée par l'impérieuse nécessité. Je n'en indiquerai qu'un seul, c'est que l'enfant de la première classe, qui ne savait pas tout son syllabaire, à la rentrée des études était obligé de recommencer les lettres avec les nouveaux venus, et d'attendre presque une année entière pour faire un pas en avant. Oh ! combien nous déplorions un vice essentiel auquel nous ne trouvions point de remède !

Enfin 1816 parut, et nous connûmes l'enseignement mutuel. Heureuse invention, qui nous permit de revenir à nos premières idées, et de donner à chacun de nos élèves le degré d'instruction dont il a besoin et qu'il nous demande. Nous avons maintenant 27 cours placés les uns sur les autres, c'est dès le 15<sup>e</sup> que les élèves moins bien partagés du côté de la nature et de la fortune commencent à trouver le terme de leurs études, quelques-uns même n'y arrivent qu'avec beaucoup de peine, ou pas du tout. Les autres passent plus loin, et l'institut est ainsi à la portée de tous.

Il était, Messieurs, dans vos intentions, ou du moins dans vos désirs, d'ajouter une école secondaire à l'école commune. Vos désirs sont accomplis, car cette école de second degré, si nécessaire à ceux qui ne veulent point parcourir la carrière des sciences et qui, cependant, ont besoin d'apprendre ce que les instructions communes ne donnent pas, cette école, dis-je, est pour le moins fortement ébauchée. Il ne lui manque plus que quelques parties, qui sont faciles à ajouter, parce que tout est disposé pour les recevoir.

Honneur à l'enseignement mutuel ! Il nous a rendu un service signalé et nous l'en remercions. Il a aussi ses adversaires cet enseignement tout simple, tout innocent, tout bienfaisant qu'il soit ; mais est-il une bonne chose au monde qui n'en ait pas ? L'accusation la plus gauche et la plus ridicule est celle qui lui reproche de rendre les élèves insubordonnés, quand il repose pourtant tout entier sur la subordination la plus complète, et qu'il apprend à respecter l'organe de la loi jusque dans le plus faible enfant. Il faut n'avoir aucune idée de ce mode d'instruction pour en parler ainsi. Pour nous, qui en jugeons sur une expérience de près de trois ans, nous lui rendons grâce de nous avoir remis le moyen d'être plus utile à tous nos élèves, et de perfectionner de plus en plus une œuvre qui est celle de notre vie.

Oui, Messieurs, s'il m'est permis de parler de moi-même, le perfectionnement de cette école est l'œuvre de ma vie, l'œuvre à laquelle j'attache le plus de prix et à laquelle je désire consacrer le reste de mes jours. J'ai eu l'honneur de vous en faire la promesse solennelle en 1813, et je la répète depuis chaque fois que je respire. Toutefois on a pensé que je portais secrètement mes vues vers une instruction plus relevée ; hélas !

je croirais descendre en quittant mes jeunes amis, et si l'on n'était pas d'une petitesse d'esprit aussi incurable qu'accomplie, on comprendrait aisément que de les quitter, ce serait descendre. Le poste que la divine Providence toute seule m'a donné est à mes yeux le plus beau de tous.

L'avez-vous entendu, mes enfants ? J'ai promis de vieillir auprès de vous et de mourir à votre service. J'espère que le Seigneur, qui est le maître, m'accordera la grâce que je lui demande. Vous l'en priez aussi, j'en suis sûr, et vos parents feront de même.

La cause de l'éducation, Messieurs, triomphe partout. Instruite par de longues et terribles leçons, l'Europe chrétienne a enfin compris que l'homme n'est bon que pour autant que l'enfant a été scrupuleusement soigné ; elle a enfin compris que son salut est dans les saintes vérités de l'Évangile bien senties et bien pratiquées ; elle a compris que pour sentir et pratiquer ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de plus sublime, il faut de l'ouverture dans l'esprit, de l'espace dans le cœur, et que c'est dès la plus tendre enfance qu'il faut élargir et l'esprit et le cœur de l'homme, sous peine de n'y réussir jamais. Voilà ce que les princes et les peuples du continent croient en masse. Aussi les voyez-vous se mouvoir sur le globe avec un saint empressement. Le Russe, le Polonais et le Grec se portent vers l'Occident pour demander ce que l'on fait pour l'instruction de la jeunesse, là où le soleil darde ses derniers rayons ! L'Anglais sort de son île, avide de recueillir sur la terre ferme quelques nouvelles ressources pour sa chère jeunesse : le Français passe la mer, animé du même désir ; il compare les écoles britanniques avec les écoles nationales pour composer son système amélioré. De retour sur le continent, il contemple avec satisfaction les modestes et touchantes institutions de la Hollande, les plus anciennes de toutes, et remonte le Rhin pour visiter la pensive Germanie. Nos Alpes sont comme le rendez-vous des voyageurs. Ici se fait l'échange des graves et bienveillantes pensées à la vue de nos rocs pelés, de nos glaciers, de nos riantes verdure et de nos belles eaux. Célèbre par deux grands noms, notre Helvétie est regardée comme une terre classique de l'éducation : et cette gloire n'est pas la moins belle ; elle est bien sûrement la plus solide. Quelqu'un doute-t-il de ce mouvement des peuples vers le perfectionnement des écoles ? Qu'il ouvre les yeux sur ce qui se passe tout près de lui : quelque incrédule que l'on soit, au moins ne saurait-on douter de ce que l'on peut toucher de sa main. Or, si l'Europe entière veut l'éducation de la jeunesse, tôt ou tard la jeunesse recevra le bienfait que lui destine la volonté générale, et toute résistance serait aussi ridicule qu'inutile.

Pour nous, heureux habitants des bords de la Sarine, nous sentons le prix des écoles de l'enfance : et s'il y a peut-être quelque lenteur dans les mesures, c'est que nous voulons faire le bien avec réflexion, pour le faire sans précipitation et sans regret. Tout s'apprête pour le mieux qui nous attend ; partout on fait quelques essais ; on imite spontanément

ce que l'on connaît de mieux, et l'on se dispose à recevoir de l'autorité publique les directions de la sagesse et les secours de la bienveillance.

L'espérance commune ne sera pas trompée, témoin de cette cérémonie, où, dans la joie de notre cœur, nous voyons les chefs suprêmes de l'État et de l'Eglise réunis pour célébrer la fête des enfants. Je les supplie d'agréer le juste tribut de notre vénération et de notre reconnaissance.

### **Le Préfet aux enfants après la distribution des prix**

Maintenant, mes enfants, tous les prix sont distribués, nous n'en avons plus. J'ai compassion de plusieurs petits qui sortiront d'ici les mains vides et pourtant pas sans quelque mérite du côté de la conduite et du travail. Qu'ils s'encouragent l'année prochaine, et ils sortiront d'ici plus contents qu'aujourd'hui. Nous nous réjouissons avec eux, car ils nous sont tous également chers ; mais il faut que nous soyons justes à l'égard de tous comme le bon Dieu le sera un jour.

Ce que vous avez vu mes enfants est une faible image du jugement qui se fera un jour dans l'autre vie.

Là se fera la grande séparation des bons et des méchants et chacun recevra du Souverain Juge ce qu'il aura mérité par sa bonne ou mauvaise conduite.

Rappelez-vous maintenant ce grand jour. Portez vos regards et vos cœurs vers les demeures éternelles, et que les petites récompenses que vous venez de recevoir réveillent en vous le désir d'en mériter de plus belles et de plus durables. Vous savez ce qu'il faut faire pour les obtenir. Prenez de grandes résolutions, mettez-les profondément dans votre cœur et sachez les tenir durant toute la vie.

### *Chœur d'enfants*

Vers les demeures éternelles  
Portons nos regards, nos soupirs, etc.

## Distribution des prix, 2 septembre 1819

### Invitation à la prière

*Mes jeunes amis !*

Voici enfin cette fête que vous aimez tant et qui, depuis quelques semaines, est l'objet de vos désirs, de vos conversations, de votre impatience même. Voyez : toutes les couronnes sont préparées, et ceux qui doivent vous les remettre vous attendent ici, environnés de vos parents, de vos amis et de vos connaissances. Cependant, au milieu de nous se trouve quelqu'un que vos yeux ne voient pas. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le Seigneur et le Père ; celui qui vous a donné la vie et toutes choses ; celui qui inspire la tendresse à vos parents et à tous vos amis, celui qui a fait luire sur vous ce jour heureux qui vous fait tant de plaisir. Oh ! il faut l'adorer ce bon Dieu, et c'est par la prière que vous devez commencer votre fête.

*Chant des élèves de la 4<sup>e</sup> classe*

Reçois, Seigneur, l'hommage  
etc. . . , etc.

Toutes les langues doivent proclamer la gloire du Seigneur et exprimer e respect et la reconnaissance de l'homme. Chantres, dites-nous encore la louange de Dieu, dans l'idiome qui autrefois était celui de notre ville, comme il est celui de la patrie suisse, et qui, je l'espère, vous deviendra de jour en jour plus familier.

*Chant en allemand*

## Le Préfet aux magistrats

L'homme que le Créateur a établi sur la terre comme le chef et le roi de tout ce qui respire, l'homme qui dans son esprit, sa conscience et son cœur porte l'image de Dieu même, l'homme encore qui peut se vanter d'être de race divine, tant qu'il conserve les traces de son origine céleste, l'homme, dis-je, ne s'élèverait point à la dignité de son être si l'instruction ne venait pas s'asseoir auprès de son berceau pour mettre la pensée dans son âme et la parole sur ses lèvres, et si, après ces premiers soins, elle ne continuait pas longuement des leçons, dont le souvenir et le fruit dépendent entièrement de la persévérance.

Qu'étaient tous ces êtres que l'on a trouvés quelquefois dans les forêts, où l'humanité, souvent la peur, les avaient jetés dès l'âge tendre ? De véritables animaux sous figure humaine, portant dans leur sein tous les germes de grandeur, mais des germes stériles, parce que l'instruction ne les avait pas développés. Et que sont toutes ces peuplades qui errent sous la tente mobile, ou qui, vivant de la chasse et de la pêche, vivent sans instruction comme sans lien social ? Nous les appelons des sauvages, et ils le sont en effet. L'image de la divinité perce bien, ici et là, à travers leurs mœurs grossières et brutes ; mais leur intelligence est sombre, leur cœur ne connaît pas les sentiments délicats et doux, et, loin d'activer la création terrestre par les chefs-d'œuvre de l'art, ils ne montrent guère leur puissance que dans la destruction.

Oh ! c'est l'instruction qui fait des hommes de nous. La Providence y avait pourvu en faisant naître l'homme de l'homme, en plaçant la tendresse dans le cœur des parents, en prolongeant les jours de notre enfance et ses faiblesses et sa pauvreté, en nous donnant avec la parole tous les sentiments qui lient l'homme à ses semblables et les lui rendent nécessaires. Enfin, voulant nous élever à toute la dignité de notre nature, cette Providence, vraiment maternelle, a ajouté aux leçons de la terre les leçons du ciel, l'Évangile à la raison. Qu'elle soit bénie à jamais !

Ainsi, Messieurs, répandre l'instruction c'est l'œuvre du ciel, son ordre, notre devoir ; le devoir non seulement de ceux à qui la Providence a confié de hautes fonctions dans la société, mais encore de tout homme à qui elle a donné un esprit pour penser, un cœur pour sentir et quelques moyens pour l'exécution.

Cependant l'instruction doit être répandue avec sagesse ; c'est-à-dire qu'il faut la calculer sur la position respective des élèves, afin que chacun, dans la place qu'il occupe, obtienne ce qui lui convient ; rien de plus, rien de moins. Proportionnée de la sorte aux besoins particuliers des hommes, l'instruction est toujours un bien ; elle ne peut jamais être un mal ; car pour que l'individu et la société prospèrent en même temps, ne faut-il pas que chacun en sache assez pour pouvoir bien remplir la tâche de sa vie ?

Or la société présente trois classes essentiellement distinctes et tout

à fait indélébiles dans un pays civilisé. Les individus, toutefois, peuvent voyager de l'une à l'autre ; mais les classes restent, parce que leur existence tient à la nature des choses, à la civilisation même.

La première classe est la plus vaste de toutes, et, sous le rapport de l'étendue, on pourrait dire qu'elle constitue le genre humain : c'est celle des cultivateurs. Vouée aux travaux des champs, elle est répandue partout où il y a quelque chose à cultiver ou à cueillir ; elle gravit même les cimes des rochers, ou bien elle y envoie la chèvre légère et courageuse, pour y mettre à profit toutes les traces de végétation. C'est la classe nourricière de la société.

La seconde est adonnée aux arts et au commerce. Elle forme naturellement des centres de population, des bourgs, des villes, parce que les arts s'appellent les uns les autres et que tous ensemble appellent le commerce. C'était une pensée bien folle que celle qui voulait abattre les murs et les portes, et passer ensuite la charrue sur les cités ; comme si la classe agricole pouvait prospérer sans la classe industrielle, et comme si celle-ci pouvait se disséminer dans les champs, sans point de réunion et sans entrepôt commun.

Enfin la troisième classe se compose des hommes publics en tout genre. Elle renferme les magistrats et les hommes de loi, les ministres des autels, les savants et les instituteurs dignes de leur nom, les successeurs d'Hippocrate appliqués au soin de la santé. Les services de cette classe sont tous d'un ordre supérieur, bien que de nature différente. Ils demandent non seulement plus de talents, mais encore plus de vertus.

La société, Messieurs, trouve son image dans le corps humain. Ici vous avez aussi trois systèmes combinés : celui de la reproduction, qui alimente tout ; celui du mouvement, qui produit l'action ; celui de la sensibilité, qui reçoit les impressions et fournit à la pensée. Ces divers systèmes sont si étroitement liés, si dépendants les uns des autres que nul d'entre eux ne peut exister seul, et que l'un venant à souffrir, tous les autres languissent et se détruisent. C'est ainsi, Messieurs, que les trois grands ordres de l'Etat se soutiennent mutuellement, et que la prospérité de l'un se compose de la prospérité des autres. L'égoïsme aveugle aime à concevoir une existence et un bonheur isolés ; mais la nature ne connaît pas l'isolement ; elle rapproche, elle unit, elle resserre, et c'est dans l'union qu'elle a mis ses plus beaux présents.

Rapprochons maintenant les idées que nous venons d'indiquer. Il faut aux hommes une instruction : l'instruction doit se calculer sur la position respective des élèves ; ces élèves appartiendront à l'une des trois classes qui constituent le corps social ; ces classes ayant chacune leur destination particulière demandent aussi des leçons qui soient appropriées à leurs besoins et à leurs circonstances. Voilà donc trois écoles dans l'Etat, tout aussi différentes entre elles que le sont les ordres divers auxquels on les destine et auxquels on les doit. La première est l'école commune

pour la multitude, pour les hommes du labour ; la seconde est l'école moyenne pour l'homme de l'industrie et du commerce ; la troisième est l'école savante qui doit conduire aux fonctions publiques dans tous les genres.

Si l'on n'était pas dans l'habitude de confondre les choses les plus diverses, si l'on cessait de courir après des fantômes pour s'arrêter à la réalité, il y a longtemps que l'on serait d'accord sur l'instruction, et qu'au lieu de se perdre en disputes, souvent haineuses et toujours peu sages, on tâcherait d'en donner à toutes les classes la part qui leur en revient ! L'idée mère et régulatrice est ici la proportion à établir entre les leçons et le besoin des élèves ; cette idée est en même temps la pensée de paix qui, une fois que l'on sera calme, conciliera tous les esprits. Elle dira aux uns : Vous rêvez, vous qui voulez vous instruire sans discernement ; le bien même n'a-t-il pas ses limites, et quand il passe au delà, ne cesse-t-il pas d'être bien ? Elle dira aux autres : Et vous aussi qui êtes dans l'erreur, vous qui voulez détruire l'usage à cause de l'excès. Donnez à chacun ce qui lui convient, ce qu'il a droit de demander, et vous deviendrez plus justes et plus raisonnables.

Mais revenons à notre sujet. Dans les trois écoles dont nous avons parlé, c'est toujours et partout l'homme que nous aurons, et qu'il faudra cultiver humainement. Cet homme a un esprit, il a un cœur, une conscience, une piété native, des talents divers. Tout doit être averti, développé, dirigé par l'instruction, afin que le chef-d'œuvre de la création paraisse devant nos yeux dans toute sa beauté. Dès lors, toute école — serait-elle reléguée dans la plus chétive chaumière — doit être une véritable école d'humanité. Sous ce rapport, qui est l'essentiel et le plus noble, nos trois institutions ont une même tâche, les mêmes devoirs, la même dignité : pour tout le reste, elles n'ont point de ressemblance.

Destinées aux cultivateurs qui sont si pressés d'aller aux travaux des champs, l'école commune s'en tient aux éléments les plus nécessaires, à la langue parlée et écrite, au calcul de l'économie rurale, pour ne rien dire de l'éducation religieuse, que les pasteurs développent ensuite au pied des autels. La langue, l'écriture et le calcul ne sont guère que des exercices matériels, mais il faut inspirer une âme dans cette matière, pour obtenir une école d'humanité ; et ceci est bien plus simple, bien plus aisé qu'on ne le croit.

A l'opposé de l'école villageoise, sur le plus haut degré de l'instruction, vient se placer l'école savante avec toutes ses richesses et tout son appareil. Elle débute par les langues de l'antiquité. Pourquoi ? Serait-ce peut-être pour faire simplement répéter les sons dont se servaient les Grecs et les Romains en exprimant leurs pensées, ou pour faire rendre des idées modernes avec des termes antiques ? Non, non, ce serait peine perdue : les mots sont pour les choses ; et si les fondateurs de nos écoles savantes ont voulu nous initier aux langues anciennes, c'était pour nous remettre

les richesses que recèle l'antiquité grecque et romaine, les modèles du goût, les pensées mâles, les sentiments généreux dont ces peuples nous ont donné l'exemple. Voilà les véritables humanités. Si l'on ne veut pas y venir, mieux vaudrait apprendre à la jeunesse à parler dans la langue de ses pères avec sens, avec âme, avec dignité.

L'école savante est la plus étendue sous le rapport des objets qu'elle doit enseigner ; mais s'agit-il du nombre des élèves, elle est naturellement la plus resserrée. Que ferait l'Etat d'une multitude de savants, lorsqu'il ne peut en employer qu'un petit nombre ? L'excès est toujours un mal. Au reste, la divine Providence, qui distribue ses dons aux mortels pour le bien général, mesure en secret nos besoins et n'est pas plus prodigue qu'elle n'est avare. Il ne s'agit que d'entrer dans ses conseils et de marcher avec elle. Mais des profanes se portent vers les sciences ; ils devraient s'en éloigner, et, de son côté, l'école savante devrait les exclure. Sur sa porte, j'aimerais à lire ces paroles : *Odi profanum vulgus et arces.*

Entre l'école consacrée aux sciences et celle des éléments communs vient se ranger, sur un degré intermédiaire, l'école secondaire ou moyenne, spécialement destinée à la classe commerçante et industrielle. Longtemps on avait négligé cette institution. C'était pécher contre le grand principe qui veut que l'instruction se proportionne toujours à la position respective des élèves, sans parcimonie comme sans luxe.

La jeunesse qui se destine aux arts et au commerce n'a pas assez d'une école commune ; il lui faut beaucoup plus sous le rapport des connaissances, des talents et surtout du cœur. Vivant toujours en face de la nature, dans le silence des campagnes, dans l'uniforme tranquillité des ménages rustiques, avec de beaux restes de l'antique simplicité, loin de nos raffinements et de tous les dangers qui s'y rattachent, l'homme des champs vit beaucoup plus sous les influences du ciel, et celles-ci dispensent l'école d'une partie de ses frais. Nos élèves, au contraire, placés sur une scène mobile et variée, dans un échange continu de pensées, souvent peu vraies et peu édifiantes, dans la complication et le bruit des affaires, entendent beaucoup moins les inspirations de la nature, et il faut bien que l'art y supplée. Au reste, loin d'être fixés au même endroit et de prendre racine, si j'ose m'exprimer ainsi, là où fut posé leur berceau, ils sont destinés, pour la plupart, à aller plus ou moins dans le monde, et à recueillir de la sorte les scandales de divers pays. Ces circonstances, Messieurs, ne réclament-elles pas en faveur de nos élèves des connaissances religieuses plus étendues et plus raisonnées, une teinture morale plus forte et plus profonde, et la remise d'un contre-poison nécessaire ? Or, comme tout se lie dans l'homme, comme tout en lui se suppose mutuellement et se soutient, l'on ne saurait donner aux élèves des villes une culture perfectionnée sous le rapport moral et religieux, sans la préparer longuement par un plus grand développement de toutes les facultés intellectuelles ;

et c'est là ce qui nécessite dans les écoles des villes des moyens d'instruction dont les campagnes peuvent heureusement se passer.

Au reste, Messieurs, le commerce et les arts, s'ils doivent prospérer, exigent bien plus que les pratiques uniformes de l'économie rurale. Il faut à nos élèves une intelligence plus déliée, plus d'adresse que de force, un esprit de combinaison et d'invention, des connaissances plus variées et plus étendues, en un mot, un degré de culture toutefois au-dessous de la science, mais beaucoup au-dessus des éléments communs.

Et voyez un peu comme tout s'accorde, une fois que l'on saisit les choses sous leur véritable point de vue. Le jeune campagnard peut dès l'enfance être de quelque utilité à ses parents : il s'aide à recueillir les fruits de la terre et à les semer ; il garde la brebis docile ; il conduit même avec sa baguette et ses cris enfantins le gros bétail, qui, par ordre du Créateur, obéit à son roi, encore enfant. Nos élèves peuvent-ils rendre de pareils services à leurs parents ? Peuvent-ils être employés dans les ateliers et les comptoirs ? Avant l'âge de l'adolescence, ils ne sont guère à la maison qu'un embarras que l'on désire éloigner : et c'est ainsi que devant faire davantage pour nos élèves, nous en trouvons le temps, car il vient de lui-même se présenter à nous.

D'un autre côté, la classe commerçante et industrielle ne peut pas faire son profit de nos écoles savantes : elle y trouverait ce qui ne peut pas lui servir, et n'y trouverait pas ce qui lui est nécessaire.

Je le demande, que peut faire cette classe des langues mortes ? Le commerce se fait-il en latin ou en grec, et ces idiomes sont-ils ceux de nos ateliers ? Il faut à cette portion de la société les langues vivantes, la langue maternelle surtout, et celles que le voisinage, les relations commerciales et industrielles recommandent de préférence. A quoi bon encore pousser nos élèves sur les hauteurs du Parnasse. ? Apollon et les neuf sœurs président-ils au négoce et à l'industrie ? Leur faut-il les procédés symétriques de l'art oratoire avec ses figures de mots et de pensées ? Leur faut-il des poèmes, l'ode sublime ou la plaintive élégie ? Nos élèves ont besoin d'une prose claire, précise et correcte, sans tropes et sans hyperboles. Et pourquoi encore les amènerions-nous au Portique de l'Académie, dans les jardins d'Epicure, pour assister aux disputes des philosophes et s'initier à leurs divers systèmes ? Nos élèves ont bien assez de cette philosophie, simple et pratique, que Socrate amena jusque dans les ateliers les plus obscurs et qui est à la portée de la jeunesse comme du vulgaire.

Elle est donc fondée sur la nature des choses, elle est fondée sur les besoins et sur les intérêts de la société, cette école secondaire que nous plaçons entre l'école commune et l'école savante ; et tout pays qui manque de cette institution intermédiaire offre un grand vide, dont les effets se font toujours sentir, bien que l'on en découvre rarement la cause.

Supprimez l'école moyenne, Messieurs, qu'arrive-t-il ? L'industrie et le commerce languissent, parce que la jeunesse qui s'y porte n'a pas reçu

dès l'enfance les développements, la direction et l'encouragement nécessaires. L'industrie étrangère vient prendre la place de l'indigène ; la balance tombe ; la misère gagne avec l'oisiveté, les mœurs souffrent : triste et hideux spectacle ! Comme il existe une étroite correspondance entre tous les ordres de l'Etat, la classe industrielle n'est pas seule en souffrance, elle communique son mal à la masse agricole et aux conditions relevées, et tel qui paraît indifférent au désastre d'une portion intéressante de la société, parce que la fortune le met au-dessus du besoin, ne tardera pas à prendre sa part du malheur d'autrui. Un viscère du corps humain étant blessé, la santé des autres ne se soutient pas longtemps.

Qu'arrive-t-il encore dans un pays où l'on n'a pas eu soin de pourvoir, par l'instruction, aux besoins de la classe industrielle ? A la sortie de l'école élémentaire, la jeunesse prend deux chemins : une partie erre çà et là dans l'oisiveté, jusqu'à ce que l'âge et les forces soient venus pour entreprendre un travail quelconque. Mais pendant ce vagabondage, les éléments qu'on a reçus s'oublent ; le pli de l'application et de l'ordre s'efface, la régularité des exercices religieux se perd, et la corruption gagne promptement les jeunes cœurs au sein de l'oisiveté.

L'autre partie, inspirée par des parents qui sentent le besoin d'occuper les premières années de la vie, ou qui désirent élever leurs enfants à une condition au-dessus du vulgaire, l'autre partie, dis-je, tourne ses regards vers l'école savante et se prépare à y entrer. Mais dans le nombre, Messieurs, combien en est-il qui soient appelés par la divine Providence aux nobles fonctions dont ils prennent le chemin ? Quiconque veut servir ses semblables dans le ministère saint, dans la magistrature, dans l'enseignement, ne doit pas être un homme ordinaire ; il faut qu'il se distingue par des talents que la nature ne donne pas à tous, et par des qualités du cœur qui rehaussent les talents et qui les tournent au profit public. Or, dans la foule qui se presse vers les avenues de la science, il en est beaucoup qui n'ont qu'un esprit et un cœur vulgaires, pas une étincelle de génie, pas un indice d'une âme généreuse et mâle, rien de grand et de noble dans le caractère ; partout impuissance, rétrécissement, petitesse, profonde nullité.

Cependant, cette multitude profane se met en route, elle entre dans la carrière littéraire, essaie quelques pas languissants, en essaie encore d'autres, jusqu'à ce que le dégoût arrive enfin avec le sentiment de l'insuffisance. Alors l'élève de Minerve va se ranger sous les drapeaux de Mars ou saisit nonchalamment la brouette du manœuvre, pour venir peut-être dans la suite vous demander l'aumône en haillons, avec une face cuivrée, et en balbutiant méchamment quelques mots latins. D'autres cependant ne se rendent point au sentiment de leur incapacité, si jamais ils l'éprouvent. L'envie de sortir des conditions qu'ils regardent comme au-dessous d'eux, ou le penchant pour les aisances de la vie les soutient, et ils persévèrent en dépit de leur nullité. C'est ainsi que bien des hommes qui auraient

pu se rendre utiles dans quelque branche de l'industrie, déshonorent le rang où ils ne devaient jamais monter.

Oh ! l'on ne comprend pas le mal que l'on fait aux individus, aux familles, à la société, lorsque l'on élargit la voie qui conduit à l'éducation littéraire, et que, levant toutes les barrières, on y pousse indistinctement la jeunesse. La divine Providence qui veut l'ordre répartit ses dons d'une manière bien inégale. Elle donne à la multitude assez d'ouverture d'esprit pour qu'elle puisse devenir raisonnable, et c'est à l'école commune à développer ce talent général. Elle donne à un grand nombre un talent de plus, celui qu'exigent les arts et le commerce pour être bien servis ; c'est à l'école moyenne à le cultiver. Enfin, les qualités distinguées ne tombent en partage qu'au petit nombre d'élus ; et c'est à l'école savante à les mettre en valeur. En distribuant ses dons, le Père commun nous révèle ses volontés, et sa grande famille ne se trouvera bien que lorsque chacun prendra la place qui lui est assignée d'en haut.

Ainsi, Messieurs, bien loin de vouloir admettre à l'éducation littéraire tout enfant qui a reçu les instructions communes, nous croyons qu'il devrait auparavant faire ses preuves dans une école de second ordre où l'intelligence se montre à découvert. Nous ne demanderons pas que l'enfant s'y distingue dans les parties qui sont plus spécialement destinées aux élèves du commerce et des arts ; mais il faut bien qu'il prime dans tout ce qui appartient à la culture de l'esprit, du cœur et du goût, afin de justifier sa vocation. C'est, à notre avis, le seul moyen d'écarter de la carrière des sciences les profanes que le ciel n'a pas marqués, et de connaître ses élus ; le seul moyen de pourvoir dignement aux fonctions supérieures de la société ; le seul moyen encore de donner aux institutions littéraires le lustre et l'utilité qu'elles doivent avoir.

Mais, dira-t-on, vous allongez de la sorte la carrière des études. Oui, Messieurs, je l'allonge, et quel mal y a-t-il à cela, quand il s'agit d'éviter de funestes méprises et de pourvoir avec prudence à l'intérêt public ? La jeunesse arrivera plus tard à l'étude des sciences, mais elle y arrivera avec une vocation, avec plus de maturité et de développement, et les êtres de mémoire seront remplacés par des élèves judicieux, intelligents, sensibles et dévoués au bien. Ils seront plus longtemps sous la discipline, et c'est une chose bien désirable. La jeunesse, dans nos mœurs actuelles, se montre impatiente du joug salutaire. Elle demande à avancer promptement, pour avoir vite fini et pour jouir de suite d'une oisive liberté qui se tourne en licence. Voyez ce que deviennent ces coursiers fougueux, auxquels vous lâchez la bride avant le temps ! J'oserais le dire : l'un de nos plus grands torts, depuis assez longtemps, se trouve dans nos éducations abrégées où l'adolescent est traité comme un homme fait. Faut-il s'étonner après cela si, plus tard, l'homme se conduit comme un enfant ?

Le Créateur qui émancipe l'animal après quelques jours, parce que l'instinct lui sert de raison, le Créateur a prolongé beaucoup les années

de notre faiblesse et de notre dépendance. Cette prolongation est une révélation pour nous, si nous savons l'entendre. Elle nous dit que l'homme ne devenant ce qu'il doit être que par l'éducation, nous devons soumettre la jeunesse à un long apprentissage de la vie, et profiter longuement de sa faiblesse et de notre supériorité.

Mais, que fais-je, Messieurs ? Après vous avoir retracé les fonctions et la nécessité d'une école moyenne dans les villes, je devais conclure par vous dire que nous tâchons d'en établir une chez nous, selon les besoins de nos localités et les ressources que nous avons en mains.

Nous croyons pouvoir dire que nous avons saisi fortement l'idée de l'institution qui nous est confiée. Elle n'est point encore réalisée dans toute son étendue et dans toute sa pureté. La perfection demande du temps et l'on ne peut s'en approcher que pas à pas ; surtout lorsque les moyens ne répondent pas en tout point à la bonne volonté que l'on a. Nous sommes dans le cas de créer presque tout, et les créations de l'homme sont toujours bien lentes.

Notre établissement, Messieurs, présente deux écoles en fusion : l'école commune et l'école de second ordre. On ne pouvait point les séparer, puisque les plus jeunes élèves doivent passer au delà des premiers éléments, et que dès leur entrée il faut les préparer aux développements qui suivront. Ceci s'entend particulièrement des exercices dans la langue maternelle et des leçons d'allemand, qui se trouvent maintenant sur toute la ligne et auxquelles nous destinons un rôle beaucoup plus important d'après le vœu de nos localités. D'après cela, Messieurs, notre école ne peut point servir de modèle aux écoles communes, elles peuvent, j'espère, y trouver quelque chose d'utile et de bon, mais elles ne doivent pas nous copier.

Dans les derniers temps nous avons amené, dans la plus haute classe, les éléments des langues anglaise et latine. L'anglais a été introduit principalement en faveur du commerce et pour ouvrir une issue avantageuse à quelques-uns de nos élèves qui voudraient tenter la fortune loin de leur foyer. Si je fais mention de ces premiers éléments, c'est pour signaler à la reconnaissance publique des étrangers anglais et russes qui ont bien voulu nous laisser cette marque de bienveillance. L'école conservera soigneusement leurs noms. A côté de l'anglais, nous avons placé les principes du latin, non pas pour anticiper sur l'école savante, que nous saurons toujours respecter, mais pour y préparer de loin ceux de nos élèves qui se proposent d'entrer dans la carrière littéraire. Cette réunion se fait pour ainsi dire sur l'extrême limite de notre école. Les exercices sont libres ; ils sont présidés par des moniteurs, et ne prennent rien sur les leçons obligées.

Puissent, Messieurs, nos faibles efforts répondre à vos vues sages et bienveillantes, et contribuer au bien d'une patrie qui nous sera toujours infiniment chère.

## Distribution des prix 1820

### Le Préfet aux enfants

Vous voici, mes amis, dans la maison de notre Père céleste, il faut l'adorer. C'est lui qui a fait ce ciel étoilé qui est si vaste, si beau, et cette terre qui vous porte et vous nourrit. Chantez ses louanges, bénissez-le pour tous ses bienfaits et tout son amour. Dites-lui que comme il est père, vous voulez être ses enfants, toujours sages, toujours bons. Priez-le de vous rendre semblables à lui, de retracer en vous son image. Si vous êtes bons comme lui, vous deviendrez un jour les héritiers de tous ses biens et vous vivrez éternellement à ses côtés, heureux et contents comme vous le désirez.

### *Chant des élèves*

De tous tes bienfaits, ô notre Père,  
Le monde entier est plein, etc.

### Discours du Préfet aux magistrats sur l'enseignement mutuel

Il y a maintenant cinq années que nous avons entièrement changé la forme de l'école en y introduisant l'enseignement mutuel. Pendant cet espace, Messieurs, nous avons eu le temps d'observer les résultats et le mérite du nouveau système en le comparant à l'ancien, et je saisis cette circonstance pour vous en rendre compte. J'envisagerai mon sujet premièrement sous le rapport de l'instruction, puis sous le rapport des mœurs, m'arrêtant de préférence au dernier point, comme au plus essentiel.

Or, quant aux progrès des enfants, l'expérience nous a suffisamment démontré que l'enseignement mutuel est l'invention la plus heureuse, puisqu'il réunit les avantages de l'instruction publique et de l'instruction privée sans en avoir les inconvénients.

Depuis longtemps, Messieurs, les instituteurs de l'enfance se divisent sur la préférence à donner à l'une ou à l'autre des instructions. Sous le toit paternel disent les uns, l'instruction est nécessairement languissante. L'enfant y est privé de l'attrait et du soutien de l'exemple, et il chemine dans ses études, comme le voyageur solitaire au milieu d'un vaste et aride désert, à pas lents, accompagné de l'ennui et du dégoût. Sortez l'élève de la solitude, donnez-lui des compagnons de travail et vous l'éveillerez. Son esprit prendra de l'essor, sa volonté de l'énergie, et il trouvera des forces que l'exemple seul peut développer et soutenir. Ainsi s'expriment les uns.

Il est vrai, disent les partisans de l'instruction privée, il est bien vrai

que les leçons particulières ont beaucoup moins de charmes pour l'âge faible et mobile de l'enfant ; mais au moins sont-elles toujours proportionnées aux facultés, aux besoins et aux progrès individuels de l'élève ; et par là même elles ont une utilité que vous ne sauriez donner à vos leçons publiques. Dans celles-ci, vous réunissez un grand nombre d'enfants qui diffèrent presque en tout point, vous confondez toutes les portées ; les faibles, les forts, les médiocres, tous reçoivent les mêmes leçons, et voulant être utile à tous, l'instituteur n'est pas utile à tous, l'instituteur n'est utile à personne au point où il devrait l'être.

Il faut avouer, Messieurs, que de part et d'autre les raisons sont graves ; elles laissent l'esprit en suspens, et loin de se décider pour l'un des deux partis, on voudrait trouver le moyen de combiner la perfection des leçons privées avec la vie des exercices publics. Or elle est trouvée cette combinaison depuis que l'enseignement mutuel a paru. Ce mode nouveau réunit les enfants pour répandre la vie dans leurs études, et en même temps il les sépare en plusieurs parts pour donner à chacun l'instruction qui lui convient. Sur un grand nombre d'élèves il en est toujours quelques-uns qui ont la même portée ; on les rassemble donc, et ils forment une classe particulière que l'on instruit d'après ses besoins. Ainsi viennent se placer à la file plusieurs divisions, qui forment une échelle plus ou moins longue, selon l'étendue que l'on veut donner à l'instruction. Au surplus, si les degrés restent toujours les mêmes, la classification des enfants est sans cesse mobile. Dès qu'un élève sait bien tous les objets de la classe où il travaille, quoi qu'il en soit de ses compagnons d'étude, on le monte à un degré supérieur, pour lui donner de nouvelles leçons, un nouveau développement, un nouvel attrait. De cette manière on le tient toujours en haleine et on lui donne toujours l'instruction que réclame son individu. Personne ne l'arrête donc dans sa course, et il n'arrête personne. Il marche vite ou lentement, selon ses moyens et sur tous les points de sa carrière il trouve d'autres enfants qui sont à son niveau, et provoquent et soutiennent ses efforts.

En adoptant, Messieurs, ce système conciliateur, nous en avons pressenti les avantages, mais maintenant nous les voyons. Avant cette époque, nous n'avions plus, à notre grand regret, que quatre degrés d'instruction. Sur chacun d'eux se trouvaient réunis un très grand nombre d'enfants, bien différents pour la capacité et l'application, et sans la pratique, nous étions très éloignés du principe qui veut que la leçon soit toujours proportionnée à l'élève qui la reçoit. L'émulation même, par quoi je n'entends pas une jalouse rivalité, mais ce stimulant innocent et naturel, qui vient de l'exemple et de la louable envie de ne pas rester en arrière quand d'autres font des progrès. L'émulation, dis-je, ne ravivait pas toute l'école, parce que les faibles, obligés de cheminer avec les forts, ne pouvaient que tomber dans le découragement.

Maintenant, Messieurs, l'échelle de l'instruction a pris un grand déve-

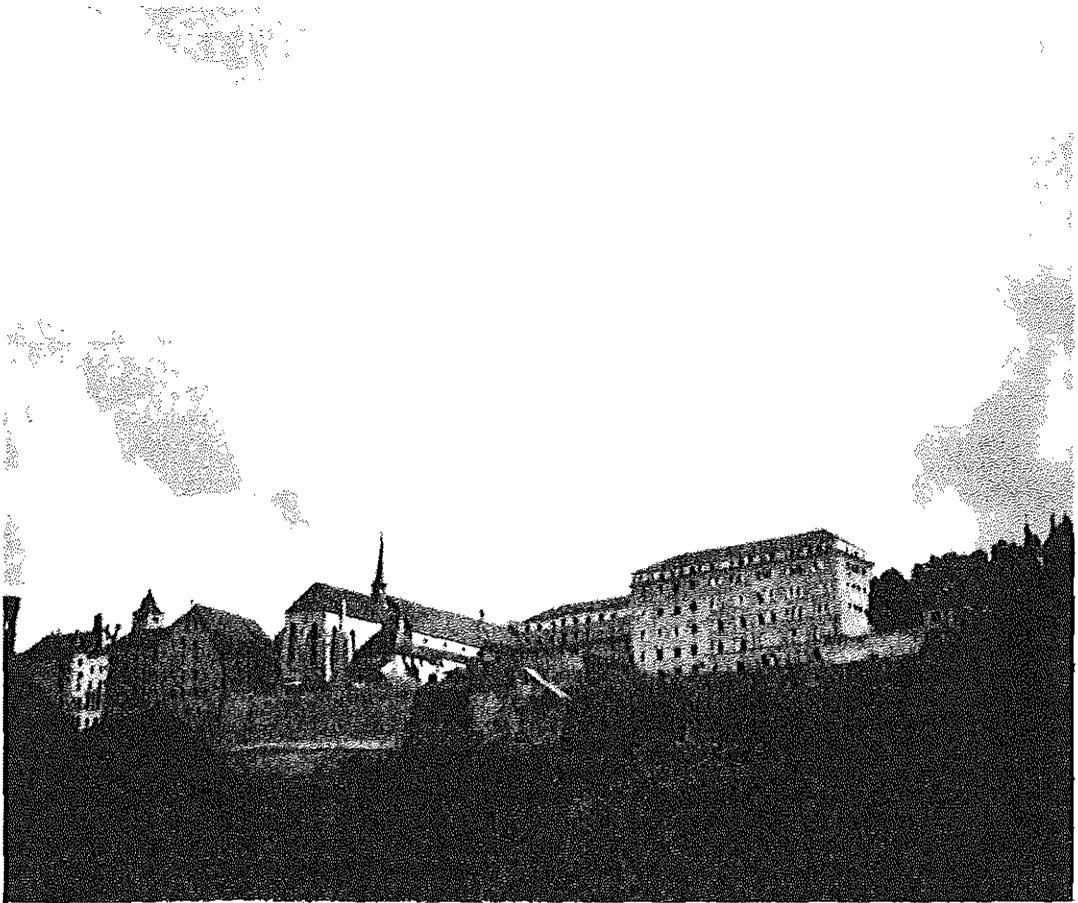
loppement sans sortir des anciennes limites. Nous comptons aujourd'hui à l'école trente degrés qui se suivent sans interruption, et les annoncer n'est-ce pas dire que l'on a mis un grand soin à la progression des élèves, que tout enfant peut y trouver une place convenable, comme il la trouverait à ses leçons particulières, et que s'il n'est pas trop mou ou trop volage, il est partout saisi par la force de l'exemple qui l'entraîne vers le travail.

J'ose dire que nos élèves font d'année en année plus de progrès dans leurs études. Ils acquièrent plus de développement et ils l'acquièrent en moins de temps. Je parle ici du grand nombre, et au fond je ne dois rendre compte que de lui. Nulle école ne peut faire des prodiges, et c'en serait un bien grand que de donner des moyens à des êtres que la nature a déshérités ou de rendre subitement attentives de petites créatures volages, qui n'ont encore aucune maturité pour l'instruction. Une école élémentaire ne réunit pas une troupe d'élite, elle rassemble toute la jeunesse sans distinction ; c'est son devoir, et c'est ce qui produit toujours des ombres au tableau.

Ce que nous avons obtenu, Messieurs, nous donne l'espérance qu'à l'avenir nous obtiendrons davantage. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour que d'organiser l'enseignement mutuel sur une échelle aussi longue, et de remettre à des enfants non seulement la tâche de montrer des objets tout matériels, comme sont la lecture, l'écriture, les premières combinaisons du calcul, et la récitation ; mais encore le soin d'enseigner des parties qui demandent de l'intelligence et du raisonnement. L'expérience nous dit cependant que cela peut être, car cela est ; mais notre travail demande encore à être perfectionné et complété, pour qu'il produise tout le fruit que nous en attendons.

Ce fruit, Messieurs, dépend sans doute foncièrement de la graduation des exercices, mais il est dû en partie au développement que donnent les fonctions de moniteur. Elle est ancienne la maxime qui nous dit qu'en instruisant on s'instruit mieux. Le nouveau système est donc favorable aux progrès des enfants par là même qu'il leur confie le soin de montrer à d'autres ce qu'ils viennent d'apprendre. Il ne s'agit plus que d'appeler autant que possible tous les élèves au grade d'instructeur, et vous leur donnerez une assurance et une perfection à laquelle ils n'atteindraient point sans ce moyen.

L'homme, au reste, est né pour la société : il a reçu, il doit rendre ; on l'a instruit, il doit instruire à son tour, ne serait-ce qu'en qualité de père de famille dans la plus obscure chaumière. Vous voyez par là, Messieurs, ce que peut nous valoir dans la suite l'attention d'avertir dans l'enfance le talent d'enseigner ; talent qui demande aussi sa culture et qui se rouille et se perd, si l'on ne fait rien pour le cultiver. Nos écoles populaires en retireront aussi un grand profit. Nous aurons un plus grand nombre d'instituteurs capables de remplir leur noble tâche, car ils seront formés dès l'enfance pour leurs fonctions. Nos séminaires de maîtres sont toujours



**Couvent des Cordeliers avec Pensionnat du Père Girard**

dispendieux et difficiles à établir, et cependant il n'en est point qui vaille une bonne école d'enseignement mutuel, où le maître commence avec l'élève et grandit avec lui, dans une continuelle pratique de ses devoirs.

Mais je m'arrête trop, Messieurs, au développement intellectuel qui résulte du nouveau système, puisque je dois vous parler de quelque chose de beaucoup plus grand, de son influence morale dans l'éducation de la jeunesse.

Ici quelques voix se sont élevées et nous ont dit que l'enseignement mutuel doit être funeste pour les mœurs, parce qu'en confiant à des enfants le soin d'instruire et de diriger, il place dans les jeunes cœurs l'orgueil et la suffisance.

O Messieurs, s'il en était ainsi, nous-mêmes qui avons été les premiers à acclimater dans notre patrie la plante étrangère, nous serions les premiers aussi à en signaler hautement les qualités malfaisantes. Nous nous hâterions de publier notre triste méprise et notre honte pour réparer ainsi le scandale que nous aurions pu donner.

Mais est-il bien vrai que les fonctions de moniteur rendent les élèves présomptueux et vains ? Nous avons vu quelquefois des moniteurs prendre un ton un peu sublime et un air d'importance, de la hauteur même et de la morgue, mais remontant à l'origine du mal, nous avons trouvé que cet orgueil était plus ancien que le grade de moniteur, et que celui-ci n'avait fait autre chose que de mettre en évidence ce qui paraissait moins dans une position différente.

L'emploi de moniteurs, Messieurs, est si peu la source de la présomption et de la suffisance, que dans la presque généralité de nos jeunes moniteurs vous n'en trouverez pas l'ombre la plus légère. On les voit au contraire remplir leur tâche avec une touchante modestie au milieu d'un groupe d'élèves où l'on aperçoit quelquefois des prétentions peu méritées. Il m'arrive souvent de m'arrêter en silence devant la petite école pour en observer tous les mouvements, et pénétrer dans les cœurs ; je contemple, et en contemplant, je me rappelle avec plaisir cet enfant que le Sauveur plaça un jour au milieu de ses disciples pour confondre leur vanité.

Au reste, Messieurs, on voit chez nous, à cet égard, ce que l'on a remarqué dans toutes les écoles d'enseignement mutuel ; c'est que le caractère de moniteur cesse avec les exercices. Au sortir des leçons tout est mêlé, tout est confondu ; on dirait que tous les enfants viennent de boire au fleuve de l'oubli. Il ne vient point à l'esprit des élèves de déférer ailleurs quelques supériorités aux guides de leurs études ; ceux-ci, à leur tour, ne demandent aucune prérogative, et il n'est pas rare de voir celui qui dirigeait le travail, occuper dans les jeux la dernière place.

Où est donc cet orgueil inséparable, dit-on, des fonctions de moniteur ? Il est dans nos préventions, il n'est pas dans la chose, car l'expérience démontre le contraire. Que si l'emploi passager que l'on confie à l'enfant met quelquefois à découvert un fonds de vanité qui est plus ancien

et qui vient de tout ailleurs, ce sera un mérite de plus pour le nouveau système, car un mal connu est à moitié guéri ; ce jeune présomptueux n'échappera pas à la vigilance de l'instituteur qui, averti, appliquera les remèdes. Les élèves mêmes concourront à la guérison du malade, car ils en sont vivement blessés, et ils ne manquent pas en pareil cas de faire sentir à l'orgueilleux tout le ridicule de ses prétentions ; et s'il ne se corrige pas à cette école, il ne se corrigera jamais.

Je passe donc, Messieurs, sur un scrupule que j'honore beaucoup, bien que je le trouve sans fondement, et je vais indiquer rapidement les avantages moraux que nous offre le nouveau mode pour l'éducation de l'enfance.

Une chose qui frappe l'œil de tout observateur, c'est que l'instruction mutuelle, lorsqu'elle est accompagnée de méthodes souples et attrayantes, plaît singulièrement aux petits. Tout concourt ici à leur rendre leur école agréable et à leur donner de la gaieté. Ils sont tour à tour assis, debout, en marche, et leurs occupations varient de même. Le corps se trouve bien de cette variété et rend l'esprit plus disposé. Le temps s'écoule, le travail se fait, et les élèves ne s'en aperçoivent pas. Les études, encore, dirigées par un enfant n'ont jamais un air sévère ; elles ont l'apparence d'un jeu et nous avons ici véritablement le *ludus litterarius* des anciens.

Il arrive de là, Messieurs, ce que le public a toujours sous les yeux : que les enfants s'attachent à leur école, qu'ils y viennent volontiers, qu'ils s'y portent en foule avant l'heure, et qu'ils y montrent un air de contentement.

Et qu'est-ce que gagne la morale à cet empressement, à cette gaieté ? Elle gagne en ce que la jeunesse prend petit à petit le pli du travail et par là le pli du devoir. Essayez de la tenir captive longuement sur la même place, contre le vœu de la nature et les besoins d'un corps qui veut bouger pour prendre son accroissement, réduisez-la à un silence absolu, à une application soutenue et monotone ; cette austérité raide, taciturne et sombre effraiera les petits qui ne sont pas faits pour la goûter. Ils viendront à contre-cœur à une école si peu complaisante. Ils n'y trouveront que contrainte et ennui, et en se dégoûtant de leurs leçons, ils se dégoûteront de tout travail. Aussi bien, loin de les avoir habitués à la tâche de la vie, vous les aurez jetés dans l'oisiveté.

Or, s'il est vrai, Messieurs, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et que l'habitude du travail est au contraire la sauvegarde des mœurs, tout comme il est la source de toute prospérité, comment méconnaître le prix d'un mode d'enseignement, qui, se proportionnant aux goûts et aux besoins de l'enfance, ne dédaigne pas de jouer avec eux pour leur apprendre à travailler ?

Outre le travail, Messieurs, l'école doit encore apprendre aux enfants l'obéissance, la première vertu dans l'état social. Obéir ce n'est pas simplement plier sous l'empire du plus fort comme le fait la brute épouvantée ;

mais c'est se soumettre volontairement à la loi qui parle, et qui partout fait entendre sa voix une fois qu'on l'a bien entendue.

C'est par un esprit d'insubordination que pèche maintenant la société européenne. Le respect pour la justice et la loi est sorti des cœurs, et obligés de recourir à la contrainte, nous sommes dans un état violent, insociable et immoral dont on ne saurait encore calculer les effets.

Les instituteurs, Messieurs, doivent laisser aux modérateurs des peuples le grave souci de réparer les fautes du passé et de calmer les convulsions qui nous agitent. Notre place est auprès de la génération qui s'élève, et là nous devons prévenir la contagion du mal, en plaçant dans les jeunes cœurs non pas la crainte qui passe, mais le respect pour la loi qui reste.

Ceci dépend assurément des principes que l'on inculque aux enfants et en particulier de l'enseignement de l'Évangile. Cependant, nous n'avons rien en tout cela d'immédiatement pratique, rien qui exerce longuement dans la soumission à la loi, ce qui pourtant est de la dernière importance. Pour obtenir cette habitude, il faut donc tâcher de donner à l'école de l'enfance une organisation qui soit calculée sur un semblable résultat.

Or, dans l'école ordinaire un seul commande, c'est le maître. Le maître est un homme fait, âgé quelquefois et sérieux, au milieu d'enfants faibles et volages qui rient et tremblent un instant après pour rire de nouveau. En lui obéissant, les enfants se soumettent momentanément à la force, et le droit qui gouverne l'école n'est que trop souvent le droit du plus fort. Certes, le respect pour la loi ne se prend pas sous une pareille discipline.

Pour l'obtenir, essayons de dépouiller l'instituteur de son empire immédiat. Plaçons-le à quelque distance de l'enfant ; proclamons une règle raisonnable, juste, bien simple et bien sensible ; que les élèves y soient sans cesse ramenés les uns par les autres ; que ces enfants mêmes en deviennent les organes et les exécuteurs, et que ceux-ci, enfin, changeant souvent de rôle, soient tantôt juges, tantôt jugés d'après la même règle ; vous aurez devant vous un petit État où la loi est tout, où la force n'est rien, et son résultat sera un esprit d'ordre et de subordination qui, sans doute, au milieu des imperfections des choses humaines, sera fréquemment en défaut, mais qui pourtant se trouvera dans la jeunesse, promettant beaucoup pour l'avenir.

Mais, Messieurs, n'est-ce pas une école d'enseignement mutuel que je viens de vous retracer ? Celle-ci repose essentiellement sur le respect de la loi. Le maître ici commande peu ; les moniteurs dirigent à sa place et soignent tous les détails de la discipline comme de l'instruction ; on ne les craint pas puisqu'ils ne sont aussi que des enfants, plus petits souvent et plus faibles que ceux qu'ils conduisent. Mais ils exécutent la loi et ils sont obéis parce qu'on reconnaît son empire. Il est vraiment remarquable de voir un petit garçon environné souvent de gros élèves, qui révèrent

en lui l'organe de la loi, partent, se taisent, vont et viennent, subissent même une punition sur une simple parole ou un léger signe, et nous prouvent par là qu'à leur école on apprend à honorer l'ordre et la justice. Ce résultat est beau, Messieurs, et la morale, sans doute, ne peut que s'en applaudir.

Mais si le nouveau système apprend à obéir, il apprend aussi à commander. Je sens qu'ici l'ancien scrupule pourrait renaître, mais il ne reposerait que sur une méprise.

Tout homme, Messieurs, est appelé à commander plus ou moins et de quelques manières. Je ne parlerai point des magistrats et des ministres de la religion ; c'est le petit nombre ; et je reste parmi la multitude. Ici je vois partout des pères et des mères, antique et vénérable autorité, appelés à gouverner leurs familles. Je vois partout des maîtres au-dessus de leurs serviteurs, et des ouvriers qui ont des compagnons et des aides à diriger. Considérez un peu cette foule immense qui commande par état. Il en est une autre qui exerce une magistrature non moins réelle quoique sous une forme tout à fait libre. Les titres à cette magistrature sont la naissance, la fortune, le courage, la force, l'adresse, les talents, le mérite personnel et les services rendus, et quiconque possède quelque titre, trouve toujours des subordonnés qui l'écoutent, l'implorent, le suivent et le servent. Voilà ce qui se passe parmi nous, qui sommes arrivés à la maturité de l'âge.

En est-il autrement au-dessous de nous ? Descendons un instant dans le monde des petits, car ils forment en effet un monde à part, et comme un Etat dans l'Etat. Ils reçoivent de nous leurs besoins ; mais nous ne sommes pas les compagnons de leur vie ; car ils nous trouvent toujours trop sérieux, trop occupés. Ils s'enfuient donc de nous, se rassemblent, causent et s'amuse, nous abandonnant sans jalousie nos graves affaires, pour discourir et jouer en toute liberté. Cependant, cette liberté n'est pas entière. Il est vrai que nos grandeurs n'entrent pas dans le calcul des petits, mais la subordination vient pourtant s'y établir d'elle-même ; la taille, la force, l'adresse, le courage, l'éloquence naturelle, le ton décidé établissent sourdement une magistrature dans ce monde naissant, et ici encore nous voyons commander et obéir.

Or, s'il est vrai, Messieurs, que l'enfant même commande, et que devenu homme il aura un commandement plus grave et plus étendu, ne serait-ce pas du devoir de l'éducation de former la jeunesse pour la supériorité qu'elle exerce déjà en petit et qu'elle exercera en grand, lorsque le temps sera venu ?

L'école ordinaire n'a que des préceptes à donner à cet égard. Dans son organisation, elle ne saisit que deux rapports de la vie : celui de l'infériorité ou de l'obéissance envers le maître, et celui de l'égalité ou des égards mutuels que se doivent entre eux les élèves placés sur une même ligne. Dans son enceinte, l'enfant ne paraît jamais comme supérieur ;

on ne lui fournit point l'occasion de montrer ce qu'il recèle dans son âme à cet égard important ; il reste donc inconnu, et inconnu il reste sans culture.

Passons, Messieurs, notre inconnu dans une école du nouveau système ; confions-lui une portion de l'autorité et de l'enseignement, et de suite le voile impénétrable tombera ; au bout de quelques jours l'instituteur, et avant lui et mieux que lui les élèves découvriront ce que le jeune maître porte dans son sein et quel usage il sait faire de la supériorité qui lui échoit. En lui se montreront la modestie ou l'orgueil, la patience ou la colère, la justice ou la partialité, la bienveillance ou l'égoïsme, et comme s'appellent toutes ces vertus ou tous ces vices qui honorent le commandement ou qui le rouillent en le rendant odieux et funeste.

J'ai déjà dit, Messieurs, qu'un mal connu est à moitié guéri, et je dois le répéter à cette occasion. Si dans une école d'enseignement mutuel le jeune instituteur se découvre sous le rapport de la supériorité, il fournit au maître le moyen de travailler sur lui, de corriger le mal, d'encourager le bien et de le soumettre à une discipline salutaire qui ne manquera jamais tout son effet. Une partie de cette discipline se trouve dans l'opinion des élèves, dans leur estime ou leur blâme. Elle est grande sur les enfants, l'influence qu'exerce l'opinion des enfants. Leur blâme est le frein le plus fort pour contenir l'abus de l'autorité, comme leur amour est le moyen le plus doux et le plus puissant pour en encourager le bon usage.

Je conclus donc, Messieurs, que le nouveau système est bien recommandable aux yeux de la morale, puisque ayant appris à obéir, l'élève apprend encore à commander. Maintenant il ne me reste plus qu'une considération et je finis.

Que font les jeunes moniteurs dans leur école ? Ils ont reçu du ciel quelques talents et ils se hâtent de les mettre au profit de leurs camarades. D'autres leur ont donné des leçons et ils ne s'en gardent pas le fruit, ils le passent plus loin à des élèves qui les suivent. Il n'y a point ici de rétribution pour les peines : être utile à son tour, donner comme on a reçu ; et comme on reçoit toujours de la main de Dieu, voilà le motif que l'on inculque et qui agit. Il y a bien une petite espérance pour la fin de l'année scolaire, mais cette année est longue pour les petits et cette fin n'arrive jamais qu'au dernier moment, lorsque le service est fini.

Je vous le demande, Messieurs, ce que font nos jeunes instructeurs, n'est-ce pas un véritable apprentissage de la charité chrétienne, et la première vertu mise en pratique dès l'âge le plus tendre ?

Pour moi, s'il m'est permis de parler de moi-même, je ne vois rien de plus touchant sur la terre qu'un enfant environné d'autres enfants mobiles et vifs, prenant de la peine pour les instruire, s'intéressant à tous, pressant leurs progrès, se réjouissant de leur bonne conduite, s'affligeant de leurs défauts, reprenant avec douceur, quelquefois plus sérieusement, patientant au milieu des fautes qui se reproduisent sans cesse, puis la leçon étant finie, retournant à son propre travail, comme s'il n'avait rien fait

que la chose la plus simple et la plus ordinaire. C'est là, Messieurs, le spectacle que nous avons tous les jours sous les yeux, qui nous édifie et qui est bien fait pour nous attacher à un mode d'enseignement qui donne à l'esprit et au cœur des élèves une direction éminemment chrétienne.

Toujours il a été du devoir de l'éducation de donner cette direction à la jeunesse, parce que toujours, elle a dû faire des hommes et des chrétiens ; mais c'est surtout à présent qu'il devient nécessaire d'y travailler de toutes nos forces. Le vice radical qui a ébranlé la société et qui l'empêche encore de prendre une assiette solide, c'est un déplorable égoïsme qui tourmente les hommes en sens contraire. A la masse qui figure sur la scène du monde, que reste-t-il de cet esprit public qui a honoré les Grecs et les Romains et qui sait aimer une patrie parce qu'il en a une ? L'esprit de l'Évangile plus noble encore, plus généreux et plus humain en ce qu'il vient du Père, semble avoir déserté notre vieille Europe, affaissée sous le poids de ses richesses, de ses arts, de son luxe, comme de sa population et de ses factices besoins. Et quel remède porter à nos maux ? L'âge mûr ne change guère, il conserve son pli, et il faudra le contenir : c'est dans l'éducation qu'il faut placer l'antidote si désirable. Les hommes qui ont quelque chose de mieux à faire qu'à s'irriter contre les malheurs du siècle nous crient depuis longtemps la grande vérité, et puisse-t-on l'écouter partout !

La prédication de l'Évangile, Messieurs, a déjà sauvé la terre, et elle la sauvera sans doute encore ; mais il me semble que la divine Providence nous offre une nouvelle ressource pour placer dans le cœur de la jeunesse, non seulement la pensée, les préceptes, et les motifs des vérités évangéliques, mais la pratique même. Nous ne sommes pas assez épris de l'art que nous professons pour vouloir tirer de si grandes choses d'une forme d'enseignement ; mais il nous sera permis de croire que, parmi les moyens qui nous sont présentés par la bonté divine, celui-ci n'est pas le dernier. Il agit sur l'enfance dans l'âge où les impressions se reçoivent facilement et décident presque toujours de ce que l'on sera dans l'âge mûr. C'est assez dire pour faire sentir son importance.

L'utilité morale de ce moyen opportun se montre sous tous les rapports. Il donne à l'enfant l'habitude du travail, en répandant des charmes sur ses études. Au lieu de le plier momentanément par la force, il l'amène au sentiment de l'ordre et à la soumission. Il lui apprend à commander en homme et, au surplus, il le place à l'école de la charité qui aime mieux à donner qu'à recevoir, il présente donc à l'éducation morale une ressource infiniment précieuse.

Cependant, Messieurs, il en est de l'enseignement mutuel comme de tout autre instrument entre les mains des hommes, c'est au talent et à l'adresse à s'en servir avec tout l'avantage possible. Il sera toujours vrai de dire que ce système permet d'instruire beaucoup plus d'élèves que les autres, qu'il économise les hommes, les frais et le temps, et que dans

son organisation même il y a quelque chose qui plaît à l'enfant et l'habitue à l'ordre, à la subordination. Mais si l'on veut en tirer toute l'utilité qu'il présente, il faut placer une âme dans ce corps qui en attend une et qui est fait pour la recevoir.

D'un autre côté, il faut ennoblir l'enseignement même, et faire servir au développement de l'esprit, de la conscience et du cœur, ce qui d'abord n'a été pensé que pour apprendre aux enfants les objets d'une école tout à fait vulgaire. D'un autre côté, et celui-ci est le plus important, il faut saisir fortement le point de vue moral, et faire sortir d'une organisation parfaite les résultats moraux que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

Pour nous, Messieurs, nous n'osons pas dire que nous ayons fait valoir le nouveau mode comme on le peut et le doit. La première chose qu'il y avait à faire, c'était de régler les exercices des trente classes progressives, de recueillir les matériaux, de les ordonner, de les soumettre à l'épreuve de l'expérience, afin de produire pour ainsi dire le corps de l'école, pour pouvoir ensuite y introduire l'esprit qui doit l'animer. C'est là maintenant que se tournent nos regards et nos réflexions, et nous prenons ici l'engagement solennel de consacrer à ce noble but nos travaux et nos veilles. Veuillez, Monsieur le Syndic et Messieurs, agréer notre promesse.

#### *Excellences,*

Je ne saurais vous voir assis parmi les magistrats de notre ville et honorant de votre présence la fête de nos enfants, sans vous offrir l'hommage du respect et de la reconnaissance.

Si j'exprime en cela ma propre pensée et mes propres sentiments, je suis assuré d'être l'interprète de cette respectable assemblée qui vous contemple avec plaisir, de ces mères qui m'entourent, et de cette jeune et nombreuse famille que nous y conduisons.

L'intérêt que mettent vos Excellences à l'éducation de la jeunesse la rend plus importante à nos yeux et plus respectable. En vous voyant ici, notre zèle prend une nouvelle ardeur et notre courage de nouvelles forces. Veuille le ciel conserver longtemps à la patrie des chefs vénérables qui croient ne pas pouvoir la servir mieux qu'en protégeant l'éducation de ses enfants, enfants qui font sa plus douce espérance.

## Distribution des prix, 30 août 1821

### Invitation à la prière

Vous savez, mes amis, que notre divin Sauveur était sur la terre l'ami des enfants, tout comme dans l'âge tendre il en avait été le plus parfait modèle. Il règne maintenant dans les cieux et tout genou doit fléchir devant lui. Adressez-lui votre hommage et vos prières, il vous écoutera, son cœur est le même ; comme il aimait l'enfance, il l'aime encore et il veut vous bénir. Parlez-lui en toute confiance et votre espoir ne sera pas trompé.

#### *Chant des élèves*

Divin Sauveur, écoutez ma prière,  
C'est un enfant qui saisit vos genoux  
etc. . . , etc.

### Discours du Préfet

De la nécessité de cultiver l'intelligence des enfants pour en faire des chrétiens.

*Messieurs,*

Appelé en ce jour à vous parler des soins que nous donnons à cette multitude d'enfants que vous avez sous les yeux, j'ai choisi un sujet qui sans doute aura pour vous quelque intérêt, soit par son importance, soit par les réflexions qu'il fera naître.

S'il est encore des écoles de l'enfance qui ne semblent calculées que sur la lecture, l'écriture, le calcul et la récitation, nous ne saurions nous renfermer dans un cercle si étroit, et vous, Messieurs, vous ne le souffririez pas. Depuis dix-huit ans, vous avez donné à l'instruction primaire une direction plus noble et plus belle, et nous avons tâché de la suivre de mieux en mieux.

Lorsque les instituteurs eurent enfin compris que les quatre éléments ordinaires répondent bien mal à la dignité de l'homme, à sa destination et aux devoirs qu'il est appelé à remplir dans la vie, ils imaginèrent d'abord d'étendre les connaissances de la jeunesse. On mit donc à contribution toutes les sciences, et l'enfant se trouva à son école comme dans une université en petit. C'était un écart ; mais il faut rendre justice à l'intention et à ses résultats. Elle a au moins brisé les chaînes de l'aveugle habitude et l'excès même dans lequel on était tombé a préparé le mieux qui a suivi. Depuis lors, on a commencé à sentir que c'est trop peu de *meubler* l'esprit

des enfants, comme s'exprime un ancien, mais qu'il faut surtout le *forger*, c'est-à-dire le former à la réflexion, étendre sa capacité, avertir son jugement et sa raison, et chercher à lui donner tout à la fois de l'énergie et de la rectitude.

Cette grande question venait d'être débattue dans la pédagogie ; elle était décidée par les hommes de l'art, lorsque nous ébauchâmes l'école dont vous aviez prononcé la régénération. Cette école alla donc se placer au nombre de celles qui, sans négliger les quatre éléments primitifs, et sans mépriser les connaissances utiles, visent cependant en toutes choses, et avec une attention particulière, à développer, à fortifier et à diriger les facultés individuelles de la jeunesse.

Je n'entrerai pas, Messieurs, dans le détail des moyens que nous employons pour atteindre ce but ; mais je vous prie, cette fois, de vouloir bien, dans votre sagesse, peser les graves motifs qui nous y portent.

Ce que nous cherchons en cultivant la jeune pensée de l'enfant, c'est surtout de pouvoir placer dans son jeune cœur la religion de Jésus-Christ. Je parle de possibilité, Messieurs, car il est impossible que sans un grand développement d'intelligence, l'enfant prenne jamais des affections et une conduite chrétiennes.

Pour peu que l'on sache et que l'on veuille réfléchir, on se sent saisi par l'évidence de cette vérité. Cependant, il est des personnes qui hésitent, il en est même qui redoutent tout développement des jeunes esprits, et qui, au nom même de la religion, viennent nous demander l'assoupissement de l'intelligence humaine et la nuit profonde de l'âme.

J'honorerai toujours le noble motif et toutes les personnes qui peuvent l'alléguer ; néanmoins, je ne puis dissimuler la surprise que j'éprouve à la vue des contradictions frappantes, étranges, incroyables même où je les trouve embarrassées.

Si je demande d'où vient à l'homme l'intelligence qui le distingue de la brute, on me répond avec assurance : elle est un don du ciel. Mais s'il en est ainsi, Messieurs, l'intelligence doit être cultivée dans l'enfant par l'éducation ; car elle est un talent qui nous est donné pour le faire valoir comme tous les autres, et qu'il n'est jamais permis d'enfouir. S'il en est ainsi, sa culture ne peut pas être funeste à la religion, car le Créateur a fait l'homme pour être le prêtre de la nature, et le Créateur ne se contredit pas comme les aveugles mortels. Il ne saurait tendre un piège à ses créatures, ni détruire d'une main ce qu'il a fait de l'autre.

Quelle est donc cette crainte que l'on manifeste ? C'est d'abord une terreur panique ; et c'est encore une grande irrévérence envers l'auteur de notre être, puisqu'elle blâme en secret son ouvrage ; irrévérence qui devient une véritable révolte contre le ciel dès qu'elle entreprend d'étouffer dans la jeunesse l'intelligence qui doit s'épanouir comme la fleur.

Si je demande plus loin : d'où vient que l'homme a de la religion,

et que la brute ne peut pas en avoir ? On me dira que la brute est sans intelligence, qu'elle a toute sa pensée tournée vers la terre comme ses regards, tandis que l'homme, doué de raison, peut saisir le spectacle de l'univers, en admirer l'ordre et la beauté, et remonter ainsi de merveille en merveille jusqu'au Créateur, pour lui porter ensuite le doux hommage de la reconnaissance et du respect.

Voilà donc, Messieurs, l'ingratitude qui est le fruit de la stupidité, et voilà la religion qui sort du sein de la lumière. Mais si vraiment l'intelligence est la mère de la piété, que devons-nous en conclure ? — que la mère est nécessaire à son enfant. Et que devons-nous souhaiter ? — que la bonne nourrice devienne forte, de plus en plus vigoureuse ; car alors son enfant lui ressemblera, et, attaché au sein maternel, le noble nourrisson gagnera de jour en jour en vigueur et en santé.

Une autre contradiction qui me frappe, Messieurs, et qui me blesse, c'est, d'un côté, le juste hommage rendu à la vérité et à la divinité du christianisme, et, de l'autre côté, cette frayeur qui craint la ruine de l'Évangile dès que l'esprit de la jeunesse s'éveillera. Eh quoi ! cet Évangile qui doit être prêché sur les toits, d'après l'ordre du Seigneur, et non pas dans quelque caverne obscure ; cet Évangile qui est la parole, la sagesse et la miséricorde de Dieu, et qui est fait pour captiver toute intelligence droite et pure par sa vérité sublime, sa beauté, sa noblesse et sa douceur ; cet Évangile encore qui a confondu toutes les erreurs de la synagogue, et qui a réduit au silence de la vénération toutes les écoles du paganisme ; cet Évangile, dis-je, devrait craindre les regards des hommes, si jamais ils pensent et raisonnent ? Sa cause est-elle donc si mauvaise et si désespérée qu'elle ne puisse être soutenue que devant l'ignorance et la stupidité ? Oh ! tout ce qu'il y a à craindre, Messieurs, c'est l'engourdissement, c'est la barbarie ; car il n'est pas fait pour des sauvages, mais pour des hommes, et l'on n'est homme que lorsqu'on a de l'ouverture et du sens.

Nous savons bien, Messieurs, que la piété chrétienne n'est pas le résultat nécessaire de toute culture d'esprit. Nous savons bien que l'on peut avoir acquis du jugement, de la sagacité, de la pénétration, et pourtant tomber non seulement dans des désordres de conduite qui nous sont communs à tous, mais dans l'impiété même ; ce spectacle affligeant n'est malheureusement pas très rare. Mais est-ce la culture de l'esprit qu'il faut accuser ? Le Sauveur en accusait les passions du cœur humain et la mauvaise conscience qui craint la lumière, qui craint Dieu. Hélas ! nous savons tous par notre expérience que lorsque d'impurs désirs agitent notre âme, ou que nous éprouvons quelques remords, nous ne regardons pas volontiers vers le ciel, et que ses ordres n'ont pas pour nous le même attrait. Au reste, Messieurs, quand on parle de culture d'esprit dans la jeunesse, on ne comprend pas seulement l'éveil donné aux diverses facultés, mais on entend aussi la direction qu'il faut imprimer à la jeune pensée, et c'est elle qui manque souvent dans nos éducations d'habitude, où l'on s'aban-

donne au hasard, comme un vaisseau qui vogue sur une vaste mer sans cartes et sans boussole. Alors, je l'avoue, la culture de l'esprit peut offrir des dangers, parce qu'il est à craindre que le talent ne se mette au service des passions et ne leur fournisse, pour l'exécution, des moyens qu'elles n'auraient pas eus. Cependant, Messieurs, quoi qu'il en soit de ces dangers, il n'en reste pas moins incontestablement vrai que le développement de l'intelligence est la condition absolument nécessaire du développement de la piété, et qu'il n'est pas de moyens de placer la religion chrétienne dans l'âme de l'enfant si ce n'est en cultivant soigneusement ses facultés intellectuelles.

Si la religion que le Sauveur a apportée sur la terre n'était que la récitation d'un formulaire de croyance, sans dénégation de la part de l'esprit, et avec cela l'observance régulière de certaines pratiques extérieures, pour lors l'enfant pourrait devenir religieux en conservant sa primitive faiblesse et l'assoupissement de sa raison. Il serait même bon de l'y laisser, de peur qu'en s'éveillant il ne comprît que sa prétendue religion n'est qu'un vain fantôme, indigne de Dieu et indigne de l'homme.

Le jeune païen n'avait pas besoin d'un grand effort d'intelligence pour retenir quelques fables touchant ses dieux, qui vivaient dans l'Olympe à la manière des hommes, et souvent beaucoup plus mal. Il ne lui fallait pas beaucoup de raison pour conduire ses victimes devant ses divinités de pierre et de bois, pour les couronner de fleurs, leur chanter des hymnes, leur demander en retour la vie, la santé, les richesses, la victoire, et se livrer ensuite aux pieds de ses idoles à la joie et souvent à la débauche : tout est ici pour les dieux de fabrique humaine et pour l'homme animal. Et qui oserait profaner assez le nom sacré de religion pour le donner à ce commerce honteux, fruit de l'ignorance aveugle et de la corruption sans pudeur !

De même le jeune Israélite élevé à l'école des Pharisiens n'avait pas grand besoin d'une intelligence cultivée. Il avait toutefois un précieux avantage sur les enfants de l'idolâtrie, la foi en un seul Dieu créateur et maître tout-puissant de l'univers. Avec cette foi il avait reçu la clef de la création, et la clef de toutes les grandes et bonnes vérités de la vie. Mais à l'école pharisaique, cette foi était oiseuse d'un côté, et de l'autre, elle n'était que l'aliment de l'orgueil ; elle avait même produit une haine sauvage contre tout le genre humain. On demandait du ciel qu'il voulût faire couler en abondance le miel et le lait dans la terre des pères, venger les enfants d'Abraham de l'opprobre où ils étaient, et mettre toutes les nations à leurs pieds. On honorait le Créateur du bout des lèvres ; mais le cœur était loin, et toute l'attention se réduisait au choix des offrandes, aux cérémonies, aux viandes, aux purifications, et mille choses de ce genre. Ainsi, avec ce premier élément d'une religion grande, sainte et belle, le peuple juif ne connaissait pas la religion, et il ne valait pas mieux que les nations idolâtres. Et pourquoi cela, Messieurs ? Parce que lui aussi

était un peuple aveugle, conduit par des guides aveugles : le Seigneur l'a dit.

Cependant, au milieu de l'assoupissement général, il y avait dans tout le monde civilisé des hommes qui s'éveillaient du long sommeil ; la nuit s'écoulait d'après l'expression de l'apôtre, et le jour commençait à poindre. Au sein du paganisme, la raison et la pudeur se trouvaient enfin blessées des turpitudes de l'idolâtrie. On sentait le besoin de la vérité et du bien sans les connaître, et l'on éprouvait un désir dont on ne savait pas encore se rendre compte. Les Israélites, dispersés sur la terre, avaient aussi en partie reçu l'éveil commun, et ils étaient prêts à céder la lettre de l'ancienne loi pour en saisir l'esprit ; à échanger les figures contre la réalité. En Palestine, sur les bords riants du lac de Tibériade, régnait l'activité, et la pensée se dégagait peu à peu de ses entraves. Jérusalem même avait ses Anne et ses Siméon, appelant de leurs désirs les jours de lumière et de vertu que les oracles saints avaient promis depuis si longtemps.

En un mot, Messieurs, le genre humain (c'est ici une autre image de l'apôtre), le genre humain sortait de l'enfance où il était resté si longtemps. La frivolité et l'aveuglement du premier âge faisaient place à la réflexion, et la maturité virile s'annonçait partout. Dès lors, le Père que nous avons au ciel prononça pour la seconde fois, *que la lumière soit !* et la lumière de l'Évangile parut.

Le Seigneur parcourt les villes, les villages, les hameaux de sa chère patrie : partout il rencontre de ces hommes qui se croyaient des maîtres en Israël, et qui cependant avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et n'entendaient pas. Partout il s'attendrit sur ce troupeau qui errait sans pasteurs, et qui était affamé. Mais partout aussi la multitude se presse autour de lui et le poursuit jusque dans les déserts. Elle se montre avide d'entendre la parole de Dieu, parce que ses yeux s'ouvrent, parce que la vérité lui sourit, parce que le besoin de la religion et de la vie se fait vraiment sentir, parce que ce qu'il y a de divin dans l'homme veut se faire jour à travers les observances qui pèsent, sans rendre meilleur et sans consoler ; parce que la maturité de l'âge arrive, et que l'homme veut se dégager des stériles éléments, de la lisière et des entraves de son enfance.

Un jour que le Sauveur, venant de Jérusalem, passait par la Samarie pour aller en Galilée, il s'assit solitairement près du puits de Jacob. Là, il repassait dans son esprit les heureuses dispositions qu'il avait trouvées partout, et il jouissait de l'avenir qui se préparait. La Samaritaine arrive ; elle aussi n'est pas satisfaite de ce qui est ; elle veut quelque chose de mieux et interroge le prophète, pleine de désirs. Alors le Seigneur, se livrant à la plus belle des pensées, proclame la naissance de la religion sur la terre : *L'heure vient, dit-il, et elle est déjà venue où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.*

Jusqu'ici, Messieurs, cette adoration n'avait guère été qu'une belle image, tracée par les prophètes pour des temps reculés. Les hommes

étaient trop enchaînés par les sens, trop petits dans leurs conceptions, trop bornés dans leurs vues, pour ouvrir leur âme aux grandes pensées et aux grands sentiments qui forment la religion pure et sans tache aux yeux de Dieu et du Père.

*L'homme animal*, dit l'Écriture, ne comprend pas ce qui est de l'esprit. Tant que dure l'assoupissement, s'il a le bonheur de connaître le Créateur, il ne lui adresse qu'un hommage de cérémonies et de mots, comme le peuple juif ; et, s'il n'a pas ce bonheur, il apporte le même tribut devant les idoles, comme les païens. Pour être chrétien, il faut de la maturité dans l'intelligence parce que le christianisme est la religion de l'homme.

L'histoire de l'Église, Messieurs, nous le prouve à chaque page. Voyez où le flambeau de la foi a pu être porté, ou il a été repoussé ou accueilli, ou il a brillé de tout son éclat, ou il n'a pu jeter que quelques lueurs, ou il s'est enfin entièrement éteint. Vous le verrez toujours en rapport avec la culture de l'esprit, prospérant où elle se trouve, perdant où elle perd, et toujours rejeté par la barbarie et l'ավիissement de l'humanité. L'empereur apostat le savait bien, et dans sa conspiration contre l'Évangile il commença à fermer les écoles chrétiennes à la jeunesse, espérant avec raison que, s'il pouvait assoupir la pensée, il amènerait peu à peu les chrétiens aux anciennes ténèbres de l'idolâtrie. Voyez un peu en quelle affreuse compagnie on se trouve quelquefois sans le vouloir.

Mais laissons de côté, Messieurs, les leçons de l'histoire pour envisager directement notre sujet ; il est tout près de nous, et nous pouvons en juger facilement dès que nous voulons nous entendre.

Tout est sublime et grand dans l'adoration chrétienne : son objet, c'est Dieu, l'esprit des esprits, que l'œil n'a pas vu, et qu'il ne verra jamais. Tout a commencé, et lui est éternel. Tout change, et il est toujours le même. Il ne paraît nulle part, et il est partout. Il veut, et tout sort du néant ; il ne veut plus, et tout y retombe. Il fait croître le dernier brin d'herbe, tout comme il roule les mondes dans l'immensité. D'un coup d'œil il embrasse le vaste univers, et compte en même temps les cheveux de nos têtes. Il voit comme d'un trait tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera. Il est le Dieu infiniment bon, infiniment saint, infiniment juste. Voyez, Messieurs, comme tout est grand dans le Dieu des chrétiens ; voyez quel développement d'intelligence il faut avoir, je ne dis pas pour mesurer ces grandeurs, mais seulement pour s'en faire quelque idée, et pour comprendre un peu les mots qui nous servent à les désigner. Et l'on voudrait qu'un enfant, dont l'esprit est naturellement si petit, si bas et si faible, s'élevât soudain, et sans le secours de l'éducation à de si prodigieuses pensées ? Certes, on n'a pas calculé l'immense espace qu'il doit franchir pour y arriver ; on lui apprend des mots, et on croit lui avoir donné des choses.

Rien n'est plus aisé, Messieurs, que de faire répéter aux petits une série de savantes paroles. Leurs organes sont assez flexibles et leur mémoire

est assez fidèle pour pouvoir rendre des expressions où ils n'entendent rien. Ce qu'il y a de très difficile c'est d'y faire attacher un sens. Je prends à témoin tous les instituteurs et toutes les mères qui, dans l'enseignement religieux, voudraient donner à leurs chers élèves, non pas de vains sons qui ne mènent à rien, mais des pensées qui puissent frapper leur esprit et toucher leur jeune cœur. Si l'on voulait prendre la peine d'interroger à fond des hommes que l'âge et les affaires ont d'ailleurs mûris, mais dont l'intelligence n'a point reçu de culture dans l'éducation, on serait surpris de leur ignorance dans la science de Dieu, tout comme des nombreuses et graves erreurs qui voilent dans leur âme l'image du Père. Ceci nous explique, Messieurs, pourquoi, malgré la doctrine évangélique qui nous peint l'auteur de toutes choses sous des couleurs si majestueuses et si attrayantes, l'adoration en esprit et en vérité est encore rare parmi nous. Pour adorer il faut croire, pour croire il faut penser, et où l'on ne pense pas, on ne peut pas vivre de sa foi.

L'adoration chrétienne est d'ailleurs en elle-même quelque chose de grand et de sublime, que l'enfant ne trouve pas dans son berceau, ni parmi ses jouets, et qu'il ne trouvera pas dans les affaires communes de la vie, qui, en dernière analyse et en dépit de notre fierté, ressemblent toujours à des jeux d'enfants. Cette adoration se compose de la foi, de l'espérance et de la charité ; trois vertus qui toutes demandent de vastes et fortes idées, une grande extension dans le cœur et une grande énergie.

La foi chrétienne est si peu possible sans le développement intellectuel, qu'elle est elle-même la raison la plus éclairée et la plus vigoureuse. N'est-elle pas l'élan de notre âme dans le monde invisible, élan qui nous attache aux cieux quand tout nous retire vers la terre, même les plus belles affections de la nature ? N'est-elle pas une admirable pénétration qui nous découvre l'immuable dans la scène mobile du monde, l'éternité dans le temps, le bien sous toutes les apparences du mal, l'ordre de la Providence dans le chaos des choses humaines, le doigt de Dieu là où l'homme profane ne voit que l'insouciance du ciel, les chances d'un sort aveugle et les mouvements désordonnés des fragiles et coupables mortels ? L'espérance chrétienne suit les traces de la foi : elle estime les choses tout autrement que les enfants de la terre ; elle méprise toutes leurs idoles, et leur abandonne sans regret l'or, les plaisirs, la gloire, les couronnes, le monde entier. En revanche, elle cherche le bonheur dans les biens invisibles que personne ne nous dispute, dans la connaissance du vrai, dans l'amour du bien, dans l'approbation du ciel, dans la ressemblance avec le Père d'en-haut et dans sa possession.

Vient ensuite la charité qui, en nous associant à la bonté suprême, fait de nous de véritables enfants de Dieu. Une fois qu'elle est allumée dans notre âme, nous cherchons à entrer dans les conseils du Père ; nous parlons comme s'il parlait par notre bouche, et nous agissons comme si c'était lui qui agissait à notre place. Toujours nous travaillons à son œuvre

paternelle ; doux et généreux comme lui, nous devenons sur la terre une autre Providence, non pas à l'égal du Fils bien-aimé, car ce serait trop pour de simples mortels, mais pourtant à son exemple.

Ce tableau, Messieurs, n'est assurément qu'une bien faible ébauche de l'adoration en esprit et en vérité ; cependant, n'avez-vous pas remarqué combien tout notre être doit s'étendre et s'élever pour en exprimer simplement quelques traits ?

Tout ici dépend de l'étendue, de l'élévation et de la force de la pensée dans le chrétien. Son adoration n'est autre chose que la plus haute sagesse, passant de l'esprit dans le cœur et du cœur dans la conduite. Il faut donc cultiver les facultés intellectuelles des enfants, si l'on veut qu'ils deviennent de véritables adorateurs du Père, ou, si vous voulez, il faut leur donner des ailes pour qu'ils puissent s'élancer jusqu'à la hauteur de la sagesse chrétienne, la sentir, la goûter, la mettre en pratique. Toute autre méthode est mal entendue, et ne peut que nous reproduire sous une autre forme la piété que l'Évangile a déclarée insuffisante et vaine.

Oui, l'enfant pourra aller dans la suite, devant le trône de l'éternel, joindre son hommage à celui des anges, et revenir ensuite avec eux sur la terre pour y servir les humains, lorsque, sorti de son assoupissement, il s'approchera des intelligences célestes par la pureté, la noblesse, la grandeur de ses conceptions. L'enfant pourra adorer le Père comme le Fils bien-aimé, lorsque, conservant avec lui la simplicité et l'innocence des petits, il aura crû en sagesse comme en âge, enfant par le cœur et homme fait par l'esprit. Il pourra devenir l'image du Père céleste et son organe et son aide ici-bas, lorsqu'il aura acquis assez de raison pour assister à ses conseils, les admirer, les aimer et les suivre. Il faut ressembler au Père des lumières pour pouvoir ressembler au Père de toute bonté.

Nous comprenons à présent cette parole de l'apôtre : *Ne soyez point enfants pour n'avoir point de sagesse; mais soyez enfants pour être sans malice; soyez éclairés comme des hommes parfaits.* Tel est, Messieurs, l'ordre évangélique, et telle est la règle que l'instituteur doit avoir sous les yeux dans l'exercice de ses nobles fonctions. Conserver à ses élèves la simplicité, la modestie, la pureté, le désintéressement et l'indulgence de l'aimable enfance, voilà l'un de ses devoirs, car toutes ces belles qualités entrent dans le caractère du chrétien. Mais un autre devoir non moins important, quoique négligé souvent et souvent méconnu, c'est de mûrir la raison naissante de l'enfant, et de placer, par tous les moyens que suggère le plus beau des arts, la sagesse à côté de l'innocence, la sagesse des hommes parfaits, comme dit l'apôtre.

Les personnes qui s'élèvent de bonne foi contre la culture de l'intelligence des petits, dans la crainte qu'elle ne nuise à la religion, se trouvent dans une double erreur : d'un côté, elles n'ont pas une idée assez claire et assez relevée de la véritable adoration du Père ; de l'autre, elles ne

savent pas ce qu'est un enfant, et ce qu'il restera toute la vie, si l'éducation ne cultive pas son esprit.

Permettez-moi, Messieurs, de parcourir rapidement les faiblesses qui se montrent dans la pensée du jeune âge, et de vous en indiquer les conséquences sous le rapport religieux. Je trouve ce sujet si important, et mon âme en est si pleine, que je ne puis pas le négliger.

Semblable à l'animal, quoique né pour devenir raisonnable, l'enfant n'aperçoit d'abord que ce qui frappe ses organes ; il ne vit, ne se meut, ne respire que pour les objets sensibles, et tout ce qui est au delà n'existe pas encore pour lui. Cependant, toute la religion est placée au-dessus des sens. Pour devenir un véritable adorateur du Père, il ne s'agit de rien moins que de changer le monde, de sortir de cette scène visible où nous figurons confondus avec la brute, pour aller vivre en-haut avec les intelligences célestes. Et qu'arrive-t-il lorsqu'on n'aide pas l'enfant à franchir l'espace immense qui sépare les deux mondes ? Il reste sous l'empire des uns et de vaines images ; ses affections, ses espérances et ses craintes rampent sur la poussière avec toutes ses pensées. Il aura un Dieu, car comment s'en passer ? mais, ne pouvant s'élever jusqu'à lui, il le rabaissera jusqu'à soi. Il formera l'image de la divinité sur celle de l'homme, et n'hésitera pas de lui attribuer les besoins, les désirs, et même les passions humaines qu'il a sous les yeux. Ce ne sera donc pas le Dieu de l'Évangile qu'il adorera, et son adoration ne pourra pas être celle que l'Évangile exige. Elle sera sur les lèvres et dans les pratiques, et non dans l'esprit dont l'homme sensuel ignore les mouvements, les souillures, les vertus, parce qu'elles échappent à sa vue. On nettoiera donc les dehors du vase avec soin, avec scrupule, mais le dedans restera plein d'impuretés. C'est-à-dire, Messieurs, qu'au sein de l'église chrétienne, on sera juif. Hélas ! Messieurs, malheureusement nous ne sommes pas ici à calculer les suites probables d'une éducation négligée sous le rapport de l'intelligence ; nous ne faisons que rendre compte de ce que l'expérience présente chaque jour à nos yeux.

Tout au reste est petit dans l'enfant qui a commencé par n'être rien : son âme est encore trop étroite pour saisir les grandes choses ; et elle est si bornée dans ses vues que son avenir ne va guère plus loin qu'au lendemain. Et malgré cela, Messieurs, on voudrait que, tout à coup et sans la moindre culture préliminaire, l'enfant conçût les plus grandes choses, les choses divines ; qu'il fût pénétré des plus grands intérêts de l'homme ; qu'il quittât le temps pour aller vivre dans l'éternité. Est-ce comprendre quelque chose à la science de l'homme que de rêver ainsi ? Il n'y a point de saut dans la nature, tout s'y fait dans une progression lente, et plus l'on désire que l'enfant pense, sente et agisse grandement comme un chrétien, plus on doit aider le développement qu'exige la grandeur. Autrement votre enfant s'arrêtera toujours de préférence aux petites choses dans la religion, précisément parce qu'elles sont à sa portée, et que les grandes ne le sont pas encore. Vous le verrez donc retenir la mouche

et laisser passer l'éléphant, comme autrefois les pharisiens ; vous le verrez s'attacher aux minutieuses traditions humaines, et ne pas s'inquiéter du tout des grands commandements de Dieu, qui sont la bonne foi, la justice et la miséricorde, comme le Seigneur l'a dit.

A la petitesse d'esprit s'allie dans l'enfant la légèreté. Il ne peut s'arrêter nulle part, et toujours il voltige çà et là comme l'insecte ailé. Au dehors tout le frappe, le distrait et l'entraîne pour un moment ; au dedans l'imagination lui reproduit sans cesse de nouvelles images, et, spectateur complaisant, il se laisse aller à ce jeu qui l'amuse. Cette légèreté est un vice qui naît avec nous, et si l'on ne nous habitue pas dès l'âge tendre à résister au double entraînement, nous restons volages sous les cheveux gris. Or, je le demande, comment concilier cette mobilité d'esprit avec les graves pensées de la religion, avec les douces, mais sérieuses affections dont elle se compose ; avec ces soins continuels qu'il faut mettre à sonder et à purifier son cœur, avec la persévérance des habitudes chrétiennes, enfin avec la force évangélique, qui au fond n'est que la force de l'immobile pensée ? Les enfants dressent des autels, les parent et déparent tour à tour : c'est un jeu léger qui leur plaît, et voilà ce qu'ils feront encore, quoique dans un autre genre, lorsqu'ils seront grands.

A-t-on pensé aussi au peu de compréhension que montre le jeune âge ? Sa portée est si restreinte qu'il a de la peine à rapprocher deux idées qui ne se touchent pas. Il est inutile d'établir pour lui un beau raisonnement ; plus inutile encore de lui présenter la chaîne la plus concluante pour le persuader. Vous n'arriverez pas à la conclusion, que par faiblesse il a perdu les antécédents de vue et ne trouve rien à comparer, rien à conclure. Le langage est toujours l'image de la pensée : or, l'enfant ne parle que par sentences assez courtes ; plus tard, vous l'entendrez joindre deux jugements peu compliqués, mais sans culture il ne passera pas au delà parce que l'exercice ne lui a pas donné la force de faire davantage. Et que faut-il en conclure, Messieurs ? De deux choses l'une : ou bien qu'il ne faut donner l'enseignement religieux que goutte à goutte, comme aux tout petits enfants, changer le style de nos discours sacrés, refondre nos livres pieux, nos prières mêmes ; ou bien qu'il faut nous appliquer sérieusement à agrandir beaucoup la capacité de nos élèves, afin qu'ils puissent nous comprendre et mettre nos instructions à profit.

Et que dirai-je du discernement, qui est si faible dans l'enfance qu'à toute heure vous le voyez prendre l'apparence pour la réalité, le mot pour la chose, la forme pour le fond et le moyen pour le but ? Les grands enfants font tous de même, hormis dans les choses usuelles que l'expérience leur apprend enfin à distinguer.

De cette faiblesse il résulte mille méprises dans la vie, qui sont fâcheuses quelquefois et toujours peu honorables pour l'être doué de la raison ; mais sous le rapport de la religion, toutes les fautes de ce genre sont de la dernière importance. C'est alors que l'on ronge péniblement la lettre qui

tue, sans s'occuper de l'esprit qui seul vivifie. C'est alors que l'on croit faire grand-chose en disant : Seigneur, Seigneur ! et que l'on ne s'inquiète pas de faire la volonté du Père qui est au ciel. C'est alors que l'on s'imagine que l'homme est fait pour le sabbat et non pas le sabbat pour l'homme. C'est alors que l'on place son présent sur l'autel et qu'on s'estime dégagé des devoirs les plus sacrés de la nature. C'est alors que l'on élève de superbes mausolées aux prophètes et qu'on les égorgeait s'ils venaient à reparaître. N'est-ce pas ainsi, Messieurs, que le Seigneur nous a peint la piété de ces hommes sans discernement qu'il a appelés les conducteurs aveugles d'une multitude pareillement aveugle ?

Enfin, de tout temps on a appelé la jeunesse *imprudente*, parce qu'elle l'est véritablement par faiblesse et pauvreté d'esprit. Pour avoir de la prudence, il faut savoir se proposer clairement un but, puis savoir calculer les moyens et les obstacles, et ceci demande une intelligence exercée. Je veux bien que, sans être prudent, on puisse avoir de bonnes intentions ; mais est-ce assez des intentions quand le ciel exige de nous le bien même, quand nous devons parler comme si Dieu parlait par notre bouche, quand nous devons agir, comme s'il agissait par nous, et quand il est de notre devoir d'achever son œuvre sur la terre et celle de son divin Fils ? Oh ! bien loin de se conduire en chrétien, l'enfant dont vous n'aurez pas cherché à former l'esprit, ne saura pas entreprendre le bien, ou il l'entreprendra mal. Ce sera un fils imbécile qui gâtera l'œuvre de son père et qui, fier en proportion qu'il sera borné, se trouvera toujours disposé à blâmer le bien qu'il n'aura pas conçu, et à entraver celui qu'il ne saurait comprendre. Que si le feu du zèle s'allume jamais dans son âme, il persécutera les hommes au nom du ciel et deviendra le digne émule de ces aveugles de qui l'Apôtre disait en pleurant : *Ils ont du zèle ; mais ce n'est pas selon la science.*

Après ces détails, Messieurs, je n'ai plus besoin de vous répéter que le développement de l'intelligence dans l'enfant est, à tous égards, nécessaire si l'on veut placer la religion dans son cœur et dans sa vie. Vous voyez que cette conclusion se présente partout ; partout elle nous vient au-devant, et lorsqu'on veut s'en rendre compte, on devient long sans le vouloir, parce que les preuves se pressent en foule devant la pensée.

En ce moment même, un nouveau point de vue se découvre à mes yeux. Que sont dans leurs origines tous les vices qui souillent notre âme, qui tourmentent notre vie et qui nous empêchent d'adorer le Père en esprit et en vérité. Tous ensemble partent des ténèbres et de la faiblesse de notre esprit. Nous ne voyons pas les choses comme elles sont ; nous faisons de faux calculs, ou nous ne calculons pas du tout, et le cœur est mauvais parce que l'esprit manque de lumière, ou qu'il n'a pas la force de retenir les lueurs passagères qui viennent parfois l'éclairer. Nous aurions ici un vaste champ à parcourir ; mais il est temps que je finisse et je n'ai plus qu'une considération à ajouter.

C'est du Sauveur que je dois encore vous parler et de son école ;

car lui aussi en avait une. Les Douze qu'il avait autour de lui le jour et la nuit, et qu'il instruisait avec tant de patience et de bonté, les Douze n'étaient plus des enfants pour les années, mais ils l'étaient encore pour l'intelligence des choses saintes et dans le royaume des cieux. Ils ne connaissaient ni le Père, ni son adoration, et c'est de leur maître qu'ils devaient apprendre à les connaître. Or, comment s'y prend-il ce maître adorable ? Comme le Créateur fait précéder le jour par l'aube et l'aurore, ménageant la faiblesse de nos yeux, c'est ainsi que le Sauveur n'éclaire qu'insensiblement ses disciples et à mesure que leurs idées s'étendent et se rectifient à ses leçons. Il est même des choses qu'il ne leur a pas dites durant les trois ans de sa prédication ; il les a réservées à l'avenir en prononçant ces paroles : *J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les supporter.* Tant il est vrai, Messieurs, que la révélation même ne peut éclairer les hommes qu'autant que ceux-ci savent ouvrir les yeux que la nature leur a donnés pour voir. Quand le ciel parle à l'homme, il s'adresse à un être qu'il a fait pour penser, et si l'homme ne veut pas en prendre la peine, les leçons même du ciel lui deviennent inutiles. D'un autre côté, Messieurs, le Sauveur pouvait prononcer en maître ; car ses disciples étaient tout disposés à recevoir indolemment sa parole et sur simple autorité. Mais le Seigneur prend un autre chemin. Il saisit toutes les occasions de rendre les apôtres attentifs et de les porter à la réflexion. Il les questionne pour leur faire trouver la réponse ; il leur présente une vérité, les engage à tirer eux-mêmes les conséquences ; il les fait juger en leur offrant les objets de comparaison et en tout il semble vouloir qu'ils s'instruisent eux-mêmes. C'est surtout sur les merveilles de la nature qu'il fixe leurs regards, afin que, considérant les œuvres de Dieu, ils s'élèvent de là, comme il sied à un être pensant, jusqu'au Père des humains, à sa Providence, ses desseins, sa volonté. D'autres fois, il les renvoie à la conscience, oracle de Dieu ; ils s'élèvent de là, comme il sied à un être pensant, jusqu'au Père des humains, à sa Providence, ses desseins, sa volonté. D'autres fois, il les renvoie à la conscience, oracle de Dieu au sein de l'homme ; ou bien aux sentiments de la nature, tels que l'amour paternel et la piété filiale ; toujours jaloux de leur faire trouver dans leur propre fond ce qu'il désire leur apprendre. Oh ! ce que l'on apprend de soi-même est toujours ce que l'on sait le mieux ; ce que l'on sent plus profondément est ce qui entre le mieux dans la vie.

Le divin Maître avait aussi coutume de parler en paraboles. C'est un voile qu'il jetait sur la vérité, et pourquoi ? D'abord pour écarter ces profanes dont l'aveuglement était incorrigible et qui n'avaient point de sens pour le vrai, le beau et le divin ; ensuite pour forcer l'esprit engourdi de ses disciples à chercher le sens caché de ses paroles, à fortifier leur âme par cet exercice et, par là, à se rendre capables de saisir les mystères du royaume des cieux que l'homme ne saisit pas sans effort et sans quelque violence sur la partie terrestre et basse de sa nature.

Après bien des soins et une admirable persévérance, on a entendu le Sauveur se plaindre de ses disciples. Non pas qu'ils manquaient d'égards envers lui, le plus humble des hommes n'en demandait point. Non pas qu'ils n'eussent pas assez de bonne volonté, car ils étaient pleins d'amour et d'attachement. Le Seigneur ne s'est plaint que de la paresse et de la pesanteur de leur esprit. *Et comment, disait-il, vous aussi, vous êtes encore sans intelligence ?*

Après la résurrection, on entendit la même plainte sortir encore de sa bouche divine, sur le chemin de Jérusalem à Emmaüs ; tant il avait à cœur que ses disciples eussent de l'ouverture dans l'âme et de l'activité. Ils doivent comme lui allier le cœur humble et doux d'un enfant à l'esprit mûr d'un homme intelligent et sage ; ou bien, comme il le disait, allier la prudence du serpent à la simplicité de la colombe.

Vous voyez donc, Messieurs, quel est l'exemple que nous suivons, lorsque dans l'intérêt de la religion nous cherchons à développer l'intelligence des petits. Nous nous attachons aux traces de celui qui est la voie, la vérité et la vie ; et n'est-ce pas là ce que nous devons faire dans nos fonctions ? Quel modèle imiterons-nous, si ce n'est celui que le ciel nous a envoyé pour nous conduire ?

Elle est donc vraiment chrétienne l'école où, pour faire germer la parole de vie dans les jeunes âmes, on les laboure, pour ainsi dire, comme un champ, afin que la graine y étant jetée, elle trouve, dans une terre ameublie, les sucs qu'elle exige pour prendre racine et prospérer. Les esprits engourdis et bruts sont des pierres, et sur une pierre dure et aride rien ne croît et rien ne fructifie. C'est ce que sentent vivement toutes les institutions qui cherchent à copier l'école du divin Maître. Si aux yeux de quelques personnes elles ont un air profane, elles s'en consolent aisément ; car elles savent que c'est l'œuvre du Seigneur qu'elles tâchent de faire sur la terre.

Pour nous, Messieurs, nous n'avons d'autre ambition que celle de conduire au Sauveur les enfants que l'on nous confie. Nous les recevons de la main de leur mère pour les amener dans les bras de celui qui les appelle pour les bénir. *Laissez venir à moi les petits* : cette parole retentit sans cesse à notre oreille, et pour lui obéir nous frayons à l'enfance le chemin qu'elle doit prendre, et nous soutenons ses pas chancelants. C'est là ce que nous faisons depuis longtemps ; c'est là ce que nous ne cesserons de faire, tant que nous resterons chargés de nos importantes fonctions.

## Distribution des prix, 30 août 1822

### Discours du Préfet

Combien il importe d'initier les enfants à la connaissance de la nature.

*Messieurs,*

Nos enfants viennent d'élever leur âme vers l'auteur de la nature, et de lui chanter un cantique de reconnaissance et d'amour. Partout, au ciel et sur la terre, ils ont trouvé des témoignages de sa tendresse ; ils ont senti qu'il est le Père céleste ; et cette pensée si consolante, si belle, leur a inspiré le désir de lui plaire.

Messieurs ! le spectacle de la nature parle tellement à l'esprit et au cœur de l'homme attentif qu'on peut l'appeler une école de piété et de sagesse. C'est ainsi que l'ont envisagé les hommes de Dieu dans l'antiquité : les Moïse, les Job, les David, les prophètes et les chantres sacrés du peuple élu. Plus tard, l'Apôtre des nations nous a déclaré que les hommes qui n'ont pas reconnu et adoré le Créateur sont sans excuse, parce que les merveilles visibles de la création nous font comme toucher du doigt les invisibles grandeurs de Dieu, et nous conduisent à lui.

Grâce à la lumière de l'Évangile, nous n'avons plus besoin d'étudier la nature pour inventer notre Dieu, s'il est permis de s'exprimer ainsi. La mère chrétienne fait retentir son nom à l'oreille de l'enfant, elle lui montre le ciel, elle lui fait joindre ses petites mains, elle lui fait dire quelques mots de prière, avant que cette tendre et touchante créature ait pu se faire encore quelque idée du monde où elle vient d'arriver et des prodiges qui l'environnent. C'est ainsi que les hommes n'ayant pas voulu trouver Dieu par la sagesse, il a plu à la divine miséricorde de nous le donner par la folie de la prédication, comme le dit l'Apôtre.

Cependant, Messieurs, la révélation nous ayant donné, comme par anticipation, les grands résultats de la contemplation de la nature, ne devrions-nous pas chercher à y arriver nous-mêmes, en remontant de merveilles en merveilles, pour sentir Dieu dans tout ce qui nous entoure, pour goûter combien il est doux, sage, grand, et pour nous pénétrer de plus en plus de respect pour lui, de gratitude et de confiance ? Le Sauveur est-il donc venu pour jeter un voile sur les œuvres de son Père ? Non, il est venu pour ôter de nos yeux le bandeau qui nous empêchait de les voir comme il faut, et d'y trouver partout les traces du Dieu de toute sagesse et de toute bonté. De même, ce divin Maître aimait à suivre le Père céleste dans les plus petits détails de la nature : toutes ses paroles nous le disent. Il cherchait à retracer son image dans sa conduite, et, blâmé de ce qu'il guérissait les malades jusque aux jours du sabbat, il s'appuyait de l'exemple de Dieu même, en disant : « Mon Père faisait du

bien tous les jours et à toute heure, et moi, son Fils, je fais de même. » Et n'est-ce pas l'auteur et le conservateur de la nature qu'il nous a donné pour modèle de la patience, de la douceur et de la charité, qui sont l'abrégé et l'esprit de la loi nouvelle et le signal auquel on devra reconnaître à jamais ses véritables disciples ? Veuillez vous rappeler, Messieurs, ces grandes paroles : « Priez pour ceux qui vous persécutent ; faites du bien à ceux qui vous font du mal ; afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil pour les ignorants comme pour les reconnaissants et qui arrose de sa pluie les terres du méchant comme celles du juste. » Enfin, pour bannir de notre âme les inquiétudes de l'avenir qui nous tourmentent si souvent et pour les remplacer par le doux sentiment de la confiance, que fait-il ? Il nous renvoie au Dieu de la nature et nous dit : « Regardez les lis des champs ; si votre Père les habille avec tant de magnificence, que ne fera-t-il pas pour vous ? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et cependant votre Père les nourrit. Et comment ne vous donnerait-il pas votre nourriture à vous qui valez infiniment plus qu'un petit oiseau que l'on vend au marché pour quelques deniers. » Ainsi, Messieurs, le spectacle de la création restera pour le chrétien ce qu'il a été dès les premiers jours du monde, une école de piété et de sagesse qu'il doit fréquenter à la suite de son divin Maître, et où il se rencontrera avec les hommes antiques, animés de l'esprit de Dieu.

Cependant, à peine ose-t-on le dire, la plupart des hommes ne sont point attentifs aux merveilles de la nature et à ses leçons, ils ont des yeux et ils ne voient point ; des oreilles et ils n'entendent pas les hymnes que toute la création adresse au ciel ; ils ont, au surplus, une intelligence pour comprendre, un cœur pour sentir, et il semble que, placés devant des beautés et des merveilles sans nombre, ils ont perdu tout sentiment et toute intelligence.

C'est l'habitude, Messieurs, qui en est la cause ; accoutumés à voir les astres, les plantes, les animaux et les hommes, et tous les phénomènes que nous offre la scène véritable du monde, nous ne sommes frappés de rien, et rien ne nous éveille du honteux sommeil dans lequel nous sommes plongés. Qu'il en serait autrement si nous avions passé les premières années de notre vie dans quelque caverne obscure, vivant dans les ténèbres ou à la lueur d'une lampe, n'ayant sous les yeux aucune plante, aucune fleur, aucun arbre ; n'ayant aucune idée de toutes ces familles d'animaux qui nous tiennent compagnie et nous servent ; qu'il en serait autrement, dis-je, si tout à coup nous venions à sortir de notre prison et à lever les yeux sur cette terre éclairée par le ciel ! Quelle serait alors notre surprise et notre joie ! Avec quel empressement nous regarderions les plus petites choses, une fois que la première impression d'étonnement nous laisserait la faculté de penser ? Que de questions nous aurions à faire à celui qui voudrait les entendre, et comme nous l'écouterions lorsqu'il nous par-

lerait de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté et de sa paternelle Providence ! C'est ce que l'ingénieux auteur du *Jeune Henry*<sup>14</sup> nous a dépeint dans un petit livre que nous avons soin de répandre parmi nos élèves ; mais la vie du *Jeune Henry* est un roman, et la vie de nos enfants n'en est pas plus un que la nôtre. Depuis le berceau, nous coulons nos jours et nos ans sur la terre et sous les astres, pas plus touchés dans l'âge mûr de toutes les merveilles de la nature, que nous ne l'avons été dans l'enfance, et perpétuant notre première ignorance et notre première insensibilité.

Il arrive de là que, doués des facultés les plus excellentes et appelés à retrouver à chaque pas la sagesse et la bonté de notre Père pour nous en réjouir et pour les inviter, nous vieillissons dans notre engourdissement et dans notre petitesse ; semblables à l'animal qui broute l'herbe à nos pieds et qui se désaltère le long des ruisseaux sans savoir ce que sont et d'où lui viennent les biens dont il jouit, comme sans soupçonner la main qui les lui prodigue si libéralement. Oh ! puissions-nous sentir combien cette stupide insensibilité est avilissante pour nous et combien elle nuit au bonheur de cette vie et à l'ennoblissement de notre cœur. Messieurs, si j'ai insisté sur ce point, ce n'est pas l'envie de blâmer qui m'y a conduit, mais le désir de remédier au mal. Il se présente ici un problème que l'éducation doit résoudre, et le voici : Puisque l'habitude nous rend froids et insensibles aux merveilles de la nature, que faut-il faire pour rendre la jeunesse attentive à l'admirable spectacle et pour lui assurer les heureux effets qui doivent en résulter ?

Deux choses favorisent ce noble dessein : d'abord la curiosité de l'enfant, puis le nombre et la beauté des œuvres de Dieu. Ecoutez l'enfant dont la langue se délie, il ne tarit pas dans ses questions, et il est si empressé d'en faire qu'il arrive déjà avec une nouvelle demande, avant que vous ayez fini de répondre à la première. C'est ainsi que le Créateur a placé la curiosité à côté de l'ignorance, le remède à côté du mal, comme il a fait partout. Il ne s'agit donc plus que de profiter de cette heureuse disposition pour faire connaître aux petits l'ouvrage du Créateur.

Dans cet ouvrage, il est des choses qui sont tout à fait à la portée de l'enfant ; non pas pour les comprendre à fond (quel est le savant qui puisse s'en vanter ?), mais au moins pour y entendre quelque peu. Ces choses ordinaires offrent la plus étonnante variété, en sorte qu'elles nous fournissent un aliment inépuisable pour un âge mobile que la monotonie engourdit et dégoûte ; elles sont au reste si belles que dès qu'on y entend quelque chose, elles ont pour nous un attrait toujours nouveau.

Ainsi, Messieurs, tout est préparé pour l'étude de la nature que nous voulons commencer avec l'enfant. S'il se promenait dans les champs, il demanderait lui-même, surtout si l'on avait soin de lui faire remarquer les divers objets qui se présentent à sa vue ; mais c'est à l'école que nous mettons notre élève, et c'est de ses leçons que nous voulons parler.

Ici l'on comprend qu'il faut lui donner une instruction directe, et

que, pour la lui donner, il s'agit de classer les objets en passant par une progression naturelle du plus sensible et du plus connu à ce qui l'est moins, et en s'élevant par degrés et lentement aux idées générales, après avoir recueilli les faits particuliers ; cependant, nous sommes bien éloignés de penser à un enseignement suivi et rigoureusement systématique, tel qu'on le donne dans les lycées et les académies. Que ferions-nous de la science parmi des enfants qui ne sont pas du tout faits pour elle, tout comme elle n'est pas faite pour eux ? En toutes choses, il ne faut que du lait pour les petits, car ils ne sauraient digérer les aliments solides, ni en faire leur profit.

D'un autre côté, Messieurs, il s'agit de faire un choix convenable et sage pour les aliments que nous destinons à l'âge tendre. La nature étant l'œuvre du Très-Haut, elle est semblable à son auteur, grande comme lui ; l'esprit de l'homme se perd quand il veut tout saisir, tout comparer, tout approfondir. La vie de l'homme tout entière ne suffit pas pour étudier une seule de nos sciences naturelles, et nous vivons des siècles entiers sans pouvoir les épuiser. On sait que la seule histoire d'une espèce de chenilles a occupé un savant pendant toute sa vie. Ainsi forcés de nous renfermer dans des bornes très étroites, nous choisirons ce qui peut nous conduire par le chemin le plus court au grand but que nous avons en vue. C'est la théologie des yeux et du cœur que nous pensons donner aux enfants dans l'étude de la nature qu'ils vont faire à leur école.

Dans nos institutions supérieures, on ne travaille ordinairement que pour le profit de la science que l'on cherche à étendre de plus en plus et à consolider ; ce qui va à l'édification n'y est pas reçu, et les Nieuveutyl<sup>15</sup>, les Derham<sup>16</sup> et d'autres qui ont marché sur leurs traces ont causé une espèce de scandale parmi les naturalistes, précisément parce qu'ils ont tourné la physique au profit de la piété et des mœurs. Or, c'est le précieux exemple de ces hommes religieux qu'il faut imiter auprès des enfants. On leur donnera la connaissance de la nature, non pas pour les rendre savants, mais pour les rendre meilleurs en leur faisant connaître, respecter et aimer Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, et le Père tout-puissant de tous les hommes.

C'est ainsi que s'exprime le premier article du Symbole chrétien. Le petit enfant le répète après nous, et croit-on qu'il puisse le comprendre dignement avant qu'il ait acquis quelque connaissance de la terre, du ciel et des étonnantes merveilles qu'ils renferment ? L'idée de Dieu dans l'esprit de l'enfant ne peut pas être plus noble et plus grande que ne le sera l'idée de l'ouvrage dont il est l'auteur. Et qu'est-ce que la terre pour l'enfant ? L'espace qu'il peut mesurer des yeux en voyageant autour de son berceau. Si son père vient à le mener à quelques lieues de distance, il s'étonne et s'écrie : oh ! que le monde est grand ! Dès ce moment, l'idée du Créateur de la terre s'agrandit dans son âme ; mais elle ne sera ce qu'elle peut et ce qu'elle doit être que lorsque la géographie lui aura montré les pays

étrangers au levant, au couchant, au nord, au midi, et qu'elle aura fini par lui mettre sous les yeux la boule immense dont un point seulement sert de demeure à chacun de nous.

Longtemps la planète qui nous porte n'a été qu'un plateau assez petit, baigné tout autour par un large fleuve qui se perdait dans l'azur du ciel. C'était là où étaient bornées la puissance, la sagesse, la bonté et la providence divines. Petit à petit, la terre s'est étendue, lorsqu'il s'est trouvé des hommes au cœur de fer, osant confier leurs jours à un fragile canot, braver les flots écumants de la mer pour ajouter de nouvelles et de nouvelles eaux à notre domaine primitif et étendre en même temps l'empire de Dieu. Christophe Colomb fut pressé par une noble curiosité lorsqu'il alla chercher le Nouveau Monde, et lorsqu'il trouva les antipodes et le globe ; mais, sans y penser, il a donné au Symbole chrétien une signification plus vaste et à la piété un nouvel aliment.

Ainsi, Messieurs, nous demandons la géographie pour nos enfants ; nous leur ferons grâce de cette multitude innombrable de divisions politiques qui varient comme les caprices et les passions des hommes et qui chargent la mémoire sans éclairer l'esprit. En revanche, nous nous appliquerons à leur faire sentir combien la terre est grande, avec quelle sagesse elle a été arrangée pour le bien des humains, combien de frères nous avons sur cette vaste boule, combien la famille de Dieu est grande sur la terre, comment sa providence paternelle a pourvu aux besoins de ses innombrables enfants sous les ardeurs du soleil, au milieu des frimas et dans des températures plus douces. Ces méditations, en faisant mieux connaître le Père tout-puissant, doivent parler au cœur des petits, le pénétrer de respect, d'amour et de reconnaissance pour lui. Elles doivent encore donner à la charité fraternelle une plus grande extension et ennoblir son cœur en l'étudiant.

Dans cette géographie religieuse, nous ne négligerons pas de faire connaître aux enfants les bienfaits de l'Évangile. Nous leur montrerons ce que sont encore les peuples sauvages et même les nations civilisées où la lumière de Jésus-Christ ne luit pas encore. Nous leur ferons sentir le bonheur qui nous est échu, sans l'avoir mérité ; nous les presserons de mettre à profit le plus beau présent du ciel et nous les ferons entrer dans les sentiments de l'Église, qui, célébrant le deuil de celui qui est mort pour tous les hommes, prie le Père des lumières et de miséricorde de répandre ses bienfaits sur tous ses enfants, de ramener au bercail ceux qui s'en sont détachés, de faire connaître aux descendants d'Abraham le Sauveur qu'ils attendent encore, et d'amener les idolâtres aux pieds du Dieu vivant.

Telle est, Messieurs, la connaissance de la terre que nous destinons aux enfants. Nous réclamons même pour eux quelques notions sur le ciel. On comprend, sans que je le dise, qu'il ne s'agit pas ici de leçons d'astronomie, mais seulement d'en extraire les principaux résultats, tels que

l'enfance préparée par le calcul peut les saisir et les mettre à profit. O combien le Créateur du ciel est petit aussi longtemps que le ciel n'est qu'une voûte ou un plafond bleu à quelque distance de nous, aussi longtemps que les étoiles ne sont que des lampes chétives attachées à cette couverture, et que le soleil lui-même n'est qu'un disque enflammé pas plus grand que ne le dit l'apparence ! C'est pourtant là ce qu'imaginent les petits et les grands enfants.

Agrandissez le ciel, Messieurs, et donnez aux astres leurs masses énormes, leurs mouvements ; faites remarquer l'ordre et l'harmonie qui règlent leurs révolutions ; montrez encore que notre terre n'est qu'une planète parmi d'autres planètes, et avec l'idée du ciel l'idée du Créateur s'étendra infiniment. Le langage des cieux sera compris : ce langage qui proclame et le jour et la nuit la gloire du Très-Haut. Les enfants n'auront sans doute qu'une connaissance très imparfaite de l'immensité du monde, mais ils sentiront cependant que la langue n'a pas d'expression assez forte, le calcul pas de mesure assez grande, et la pensée pas assez de vigueur et d'extension pour pouvoir se rendre compte des grandeurs de Dieu. Dans le silence de l'étonnement, l'enfant sentira que nous devons mettre le doigt sur nos lèvres, nous prosterner dans la poussière pour adorer l'auteur de notre être et de toutes choses.

Mais revenons à notre terre ; nous n'avons parlé que de sa description en gros, et de la famille humaine qui vit répandue sur sa surface. Or, ce n'est pas assez, car il faut encore fournir aux enfants un aperçu des ressources, des beautés et des merveilles que le Créateur a rassemblées autour de nous. Nous leur donnerons peu à peu une idée des trois règnes, en relevant ce que chacun d'eux a de plus remarquable et de plus frappant.

Nos jeunes élèves ne doivent pas ignorer que, marchant sur cette terre, ils foulent aux pieds des richesses immenses, des métaux, des terres, des sels, des pierres précieuses et des matières combustibles que le Créateur a préparés pour les besoins et l'agrément de notre vie, qu'il a enfouis pour ne point embarrasser notre marche et pour que notre séjour pût se couvrir partout d'une riante verdure, émaillée de fleurs de toute espèce.

Nous voulons aussi que l'enfant s'étonne à la vue des végétaux, de la variété de leur tige, de la forme symétrique de leurs feuilles, de la prodigieuse fécondité de découpures, d'ornements et de beautés qu'on y trouve. Nous le rendrons attentif aux fleurs dont la multitude tient du prodige, et au soin qu'a mis l'auteur de la nature à varier leur forme et leur éclat pour embellir notre séjour et exercer agréablement notre pensée. Après les fleurs viendront les fruits, nouvelle source de merveilles, de bienfaits et de reconnaissance. Enfin, sans éveiller des imaginations déjà si vives dans un âge encore tendre, nous ferons remarquer les précautions que la Providence a prises pour propager les plantes comme pour en conserver les graines. Ne doit-on pas espérer qu'en excitant de bonne heure la curiosité de la jeunesse par d'intéressants détails, elle aimera

à promener ses regards sur le jardin que la main du Père nous a planté, et qu'elle ne dédaignera pas, comme nous, de se courber vers la terre pour cueillir en passant une herbe ou une fleur des champs et observer l'ordre admirable qui se trouve dans leur structure ?

L'enfant étourdi, et cruel par étourderie s'amuse volontiers, Messieurs, à agacer les animaux ; c'est un essai de puissance qu'il veut faire et de supériorité ; il arrache sans pitié les jambes à l'insecte, au papillon ses ailes, les plumes à l'oiseau, les petits à la mère et la mère à ses petits. Il semble croire que ces créatures sont insensibles comme la pierre ; vous le corrigerez en l'initiant aux merveilles du règne animal et en lui montrant Dieu, sa sagesse, sa bonté dans ses créatures sans nombre, où il aime à répandre la vie sous toutes les formes possibles. Dès lors, loin de tourmenter le plus chétif animal, il saura l'estimer et y mettre de l'intérêt ; il admirera les soins paternels du Créateur et se sentira pénétré de confiance à la vue du petit oiseau et de l'insecte que la Providence nourrit et protège.

C'est ainsi, Messieurs, qu'en ouvrant les yeux de l'enfant sur les œuvres de Dieu, et en lui inspirant le désir de le connaître de plus en plus, nous l'habituerons à chercher et à trouver partout le Père céleste, à vivre sous ses yeux, et par conséquent, à entrer dans ses vues, à faire sa volonté sainte et à bien user des présents qu'il nous fait.

Est-il quelque chose de plus désirable dans l'éducation que de pouvoir donner à la jeunesse le doux, noble et utile sentiment de la présence de Dieu partout où elle porte ses pas ? Or, il n'y a que la nature qui le donne bien et le nourrisse, une fois que l'on s'est rendu attentif à son langage et qu'on a commencé à le comprendre. Marchant au milieu des merveilles et des bienfaits de Dieu, on marche avec lui, touché de son amour, fort de sa puissance, aidé de son exemple, grand de ses grandeurs et heureux de sa félicité. Et en cela à qui ressemble-t-on ? au Fils bien-aimé qui voyait partout son Père et qui faisait en toutes choses ce qu'il lui voyait faire.

Je le répéterai, Messieurs, c'est la théologie du cœur que nous voulons donner à l'enfant en lui donnant la théologie des yeux, sans contredire la plus active et la plus inspirante. A tout âge et surtout dans l'âge tendre, il faut parler aux sens de l'homme pour se faire entendre de lui ; c'est pour cela que l'Église aime à placer les symboles de la foi non seulement dans les temples, mais encore dans le secret de nos demeures et dans les places et dans les chemins publics. Mais voyez un peu comme l'Église est pauvre à côté de la nature qui nous enveloppe de toutes parts des preuves les plus touchantes de la majesté de Dieu et de sa paternité ! Heureux l'enfant à qui l'on a donné des yeux pour les voir et la sainte curiosité de les contempler !

Messieurs, nous n'avons pas attendu jusqu'à ce jour pour rendre nos élèves attentifs au spectacle de la nature et pour diriger cette étude vers le but qu'elle doit avoir. Dès son entrée à l'école, on nomme au petit

enfant les objets qui sont à sa connaissance ; on l'interroge, et par les questions qu'on lui adresse, on excite son imagination à se les représenter. Une fois que l'objet est devant ses yeux, il en juge, il le compare à d'autres, il en saisit l'utilité ; de là, il remonte à Dieu, auteur de tout bien, et descend ensuite dans sa conscience pour entendre la voix sacrée du devoir. Tout ici est encore décousu ; mais plus tard, par une série nouvelle de questions, on lui fait recueillir les éléments épars de la première instruction, et c'est là que par des rapprochements il commence à se faire une idée du monde, du Père céleste, de sa famille et de sa Providence.

Viennent ensuite les livres de lecture dont il est appelé à rendre compte, dès qu'il en a lu quelque article. Tels sont les *Lectures élémentaires* du comte Bardi<sup>17</sup>, *Le cabinet du petit naturaliste*, *L'introduction à la connaissance de la nature*, par Berquin<sup>18</sup>, *Les beautés du corps humain*, par Jauffret<sup>19</sup>, et *Les beautés* de Sturm<sup>20</sup>. Nous aimons aussi à donner ces mêmes livres en prix, et nous leur ajoutons volontiers le *Jeune Henry* et *La Journée*, par Jauffret, comme vous pouvez le voir, Messieurs, dans la distribution que vous allez faire. Nous espérons que ces ouvrages seront aussi comptés parmi les livres d'édification comme ils le méritent.

Si la géographie n'a pas encore été enseignée à nos enfants, d'après les grandes vues que j'ai l'honneur de vous indiquer, c'est qu'il n'en existe point encore en ce genre, et que le livre élémentaire reste encore à faire, mais j'ai l'espérance qu'il sera bientôt rédigé. Ce qui se pratique en attendant satisfait au premier besoin. Je ne dois pas omettre ici les leçons de dessin qui se donnent à l'école ; l'intention directe est d'habituer les élèves à saisir facilement et lier toutes les formes et à les rendre avec la même aisance et la même précision. Le dessin utile et agréable dans les conditions les plus relevées devient un besoin pour la classe industrielle et il doit trouver sa place dans une école bourgeoise. Quant à nous, qui ne perdons jamais de vue le but d'une instruction chrétienne, nous avons cherché à mettre le dessin de notre école au service de la religion en faisant dessiner aux élèves tout ce que l'histoire naturelle offre de plus varié et de plus intéressant. Les figures sont accompagnées d'une description de la plante ou de l'animal et, le crayon à la main, l'enfant étudie les merveilles de la nature et essaie de les rendre sur le papier ou en grand sur le tableau.

Nous ne saurions dire avec quel empressement les élèves s'exercent dans cette partie, quel plaisir ils ont de voir des formes nouvelles et d'essayer de les copier. Ne devons-nous pas espérer qu'ils emporteront de leur école le goût de la nature et la plus utile curiosité : celle qu'il faut tâcher de leur inspirer, si l'on veut que toute la vie ils s'occupent des œuvres de Dieu ?

A côté de l'utilité qui est proprement notre but, ils trouveront une jouissance pure et durable dans cette étude, c'est celle qui faisait l'apanage des premiers hommes au jardin d'Eden durant les jours de leur innocence ; les hommes, hélas ! recherchent sans cesse de nouveaux divertissements,

et, un instant après, ils en sont dégoûtés. Que ne s'adressent-ils à la nature qui, avec une bonté maternelle, offre à tous ses enfants les plaisirs les plus doux et les moins dispendieux. Les pauvres comme les riches peuvent se les procurer sans frais ; il ne leur faut, pour en Jouir, que des yeux, de l'attention et un cœur.

Quant à nous, Messieurs, qui n'avons que des leçons à donner à la jeunesse et de bonnes habitudes, nous croirons avoir fait beaucoup pour son bien-être comme pour sa piété, si nous parvenons à lui ouvrir les trésors de la nature ; payés, alors, de toutes nos peines, nous serons heureux de son bonheur.

## NOTES

- <sup>1</sup> Les *Souvenirs* ont paru comme 1<sup>er</sup> volume des Editions du Centenaire du Père Girard. Fribourg, Société fribourgeoise d'éducation, 1948.
- <sup>2</sup> Le Rapport du Père Girard sur l'Institut de Pestalozzi à Yverdon a paru à Fribourg, en 1810. Il sera réimprimé dans les Editions du Centenaire.
- <sup>3</sup> La maladie retient le Père Girard dans sa cellule pendant l'année 1809 ; il ne prononce donc pas de discours de clôture.
- <sup>4</sup> Ces progrès sont en grande partie le résultat de la visite à l'Institut de Pestalozzi, dont le Père Girard a fait le rapport cité plus haut.
- <sup>5</sup> Allusion à la mendicité qui fut interdite par la « Loi sur l'abolition de la mendicité », du 17 décembre 1811.
- <sup>6</sup> Allusion à la Restauration.
- <sup>7</sup> Il ne faut pas oublier qu'en 1815, lors de l'élection d'un nouvel évêque, les adversaires du Père Girard, candidat éventuel à cette dignité, l'avaient accusé à Rome d'être un disciple de Kant.
- <sup>8</sup> Andrew Bell, 1753-1832. Pédagogue écossais.
- <sup>9</sup> C'est au courant de cette année que fut discutée la nouvelle loi sur les écoles rurales qui fut promulguée le 30 juin 1819. La présence de l'évêque et de l'avoyer à la distribution des prix semblait être le signe d'une réconciliation entre l'Eglise et l'Etat dans le domaine scolaire.
- <sup>10</sup> Un Recueil de textes de la Sainte Ecriture semblable, de la main du Père Girard, se trouve au Musée pédagogique de Fribourg.
- <sup>11</sup> François Fénelon de Salignac de la Mothe, 1651-1715. Pédagogue français.
- <sup>12</sup> Charles Rollin, 1661-1741. Pédagogue français.
- <sup>13</sup> En 1818 les Jésuites rentrèrent à Fribourg. Leurs amis craignirent immédiatement une rivalité entre l'école du Père Girard et le collège des Jésuites.
- <sup>14</sup> Jeune Henry, voir note 19.
- <sup>15</sup> Nieuveutyl = Bernard Nieuwentyc, 1684-1718. Savant hollandais.
- <sup>16</sup> Guillaume Derham, 1657-1753. Ecclésiaste et philosophe anglais.
- <sup>17</sup> Ferdinand de Bardi, comte de Vernio, 1680 Littérateur italien.
- <sup>18</sup> Arnaud Berquin, 1749-1791. Ecrivain français.
- <sup>19</sup> Louis-François Jauffret, 1770-1850. Ecrivain français.
- <sup>20</sup> Christophe-Chrétien Sturm, 1740-1786. Théologien allemand.

Editions du Centenaire. Vol. 1 : *Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions.* 5.— fr.

»           »       Vol. 2 : *Explication du plan de Fribourg.* 6.— fr.

»           »       Vol. 3 : *Les discours de clôture, 1805-1822.* 5.— fr.

EN VENTE A LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION ET DANS TOUTES LES  
LIBRAIRIES